mcd
magazine des **cultures digitales**

#76

décembre 2014 / février 2015

Changer l'argent

WE GROW MONEY
WE EAT MONEY
WE SHIT MONEY

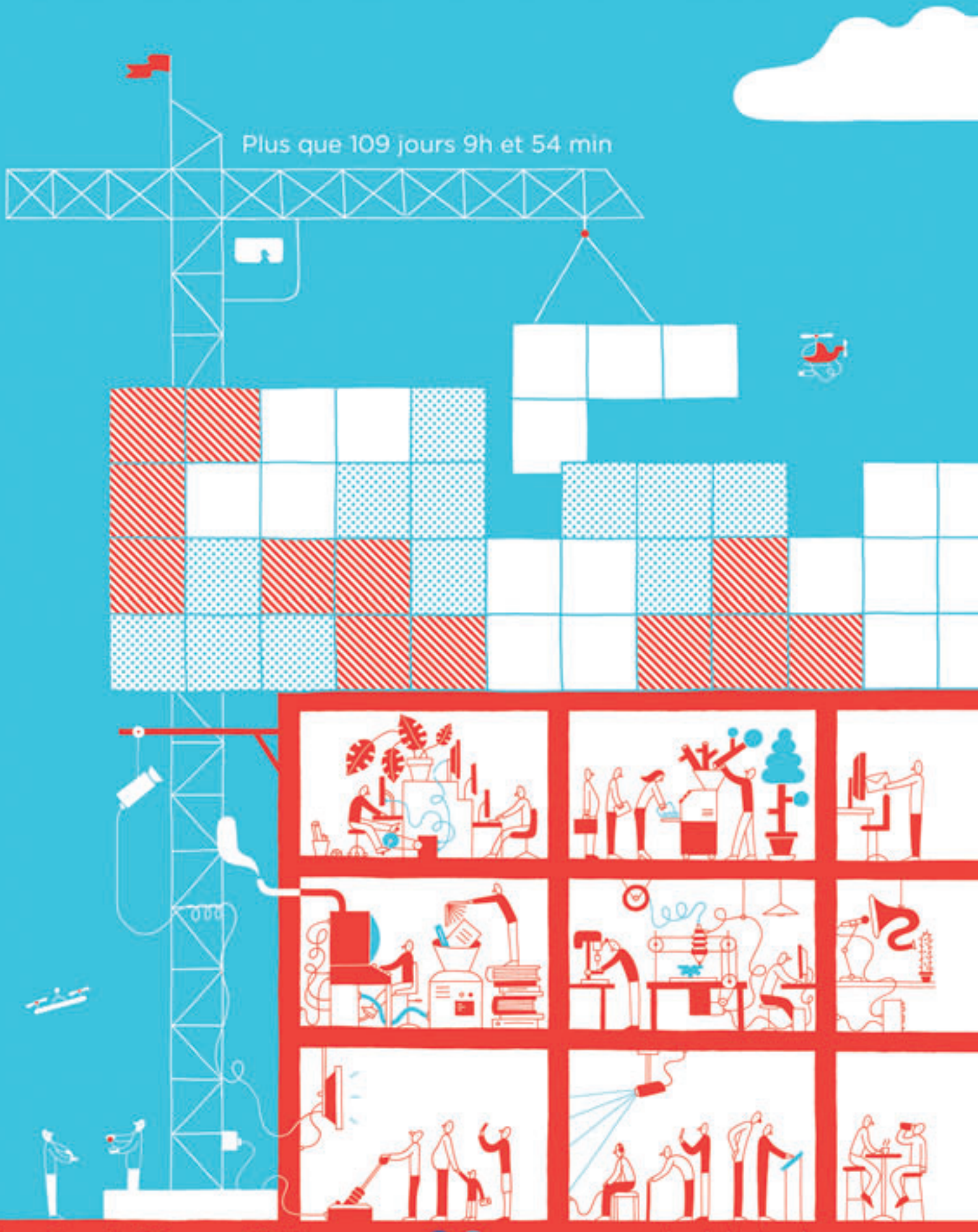
ALTERNATIVE MONÉTAIRE / CRYPTO-DEVISES / DÉSOBÉISSANCE FISCALE
MONNAIES VIRTUELLES / BANQUES DU TEMPS / ÉCONOMIE POST-INTERNET

www.digitalmcd.com
DOM : 9.9 € - BEL/LUX : 9.9 € - CH : 14 FS - CAN 14.99 $ca - D : 10.50 € - N CAL/S : 1250 cfp - POL/S : 1450 cfp

L 14922 - 76 - F: 9.00 € - RD

Strasbourg.eu
& COMMUNAUTÉ URBAINE

SHADOK
FABRIQUE DU NUMÉRIQUE



Ouverture le 20 mars 2015

www.shadok.strasbourg.eu

LES FAUX-MONNAYEURS

Notre rapport à l'argent reste complexe, pour ne pas dire plus… En tout cas de ce côté de l'Atlantique où nous conservons une sorte de pudeur aristocratique quand il s'agit de parler de nos revenus ; que l'on soit salarié ou héritier (que le fantôme de Bourdieu sorte aussi de cet édito…).

Par contre, obéissant à la loi d'attraction / répulsion, l'argent est une puissante source de motivation et d'inspiration. Comme le sexe (au hasard), aucun tabou sur le plan de sa représentation et ré-interprétation artistique. Et la crise — en admettant que ce soit bien une crise et non un élément structurel de notre modèle économique — semble aiguillonner l'imagination des artistes.

Comme nous le montre le panorama des initiatives rassemblées par Shu Lea Cheang (rédactrice en chef invitée sur ce numéro), avec les conseils avisés d'Annick Rivoire (poptronics.fr), l'argent n'échappe pas à "la grande transformation" induite par le numérique : dématérialisation, mise en réseau, transparence, ouverture, etc. L'exact opposé de la verticalité et opacité des structures financières qui n'en finissent pas de s'effondrer sous nos yeux…

À l'heure des transactions électroniques, de la célérité des flux monétaires et de l'ubiquité des plateformes bancaires, l'homme semble hors-boucle de cette machine infernale qui génère des krachs 2.0. En parallèle, on assiste donc à l'émergence des premières monnaies virtuelles. Sans que cela soit pour autant la naissance d'une contre-utopie financière à échelle humaine.

Comme le soulignent certains intervenants, on y retrouve, bien au contraire, cupidité, spéculation, exploitation… Avec des symboles qui nous renvoient presque à l'âge des cavernes : l'analogie entre les mines d'or et le "minage" des bitcoins est saisissant. Aucun doute, ces monnaies dites virtuelles ne seront pas l'occasion de renouer avec la nostalgie des origines : celle du troc et du don, l'anti-thèse absolue de l'argent.

Il est d'ailleurs assez troublant de constater à quel point les pièces de monnaies tout comme les "faux-billets" émis par des collectifs artistiques ou politiques ressemblent esthétiquement aux devises étatiques et reconduisent le grand jeu entre les libertariens et les libéraux… Ce qui est rassurant, c'est de savoir que les frères de la côte et les travailleurs de la nuit s'occupent régulièrement de leurs tirelires cryptées…

Reste que les alternatives monétaires proposées par les artistes et activistes traduisent des rêves d'affranchissement économique, indiquent d'autres pistes possibles bien qu'incertaines, symbolisent le potentiel apporté par les nouvelles technologies, et obligent néanmoins à repenser des circuits de distribution. En ces temps de disette, matérielle et intellectuelle, c'est déjà beaucoup.

LAURENT DIOUF
RÉDACTEUR EN CHEF

MCD remercie tout particulièrement Shu Lea Cheang, Annick Rivoire et tous les rédacteurs et traducteurs qui ont participé à l'élaboration de ce numéro.

LES ABATTOIRS
SCÈNE DE MUSIQUES ACTUELLES PRÉSENTENT

FESTIVAL

ELECTRO CHOC

DIX

MUSIQUES ELECTRONIQUES & ARTS NUMÉRIQUES

"PREMIER VOYAGE"

DU 14 AU 28 MARS 2015 - BOURGOIN-JALLIEU 38

CAPI L'AGGLO · RhôneAlpes · isère · Bourgoin-Jallieu · BIPOLE · Famusique · SPEC · CAPSA

SOX · Z4YA · ...491 · mcd · KIBLIND · VIBRATION · INFOCONCERT.COM · TRAX · nova · Télérama

ElectroChoc Festival · electrochoc_festival · @ElectrochocFest · +electrochoc

www.electrochoc-festival.com

.SOMMAIRE.

Couverture :
Zéro Euro.
© Michael Aschauer

03_ **ÉDITO**

05_ **SOMMAIRE**

07_ **PRÉAMBULE**

08_ **ÉCONOMIES CRITIQUES DE L'INTERNET, UNE CHRONOLOGIE PERSONNELLE**

WE GROW MONEY

16_ AGLIOMANIA : UNE NOUVELLE MONNAIE D'ÉCHANGE

18_ L'ARGENT, L'ART ET LE GIBLING

22_ RÉVOLUTION EN COURS À LEWES, LA VILLE ADOPTIVE DE THOMAS PAINE

24_ L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR

26_ QUAND LES ARTISTES BANQUIERS CHANGENT L'ARGENT EN ART

28_ USAGES MINEURS DE L'ARGENT

32_ L'ART RÉÉCRIT L'HISTOIRE DE L'ARGENT

34_ L'AFRO FAIT CIRCULER L'ESPOIR DE L'AFRIQUE

WE EAT MONEY

38_ ACTIVISME CULTUREL EN ESPAGNE FACE À LA CRISE

42_ NOTRE-DAME-DES-LANDES : OMNIA SUNT COMMUNIA

44_ LEÇONS DE DÉSOBÉISSANCE FISCALE AVEC NURÍA GÜELL

48_ L'ART EN TANT QUE COMMERCE / LE COMMERCE EN TANT QU'ART

50_ LES BANQUES DU TEMPS

54_ SURVIVRE À L'ARGENT

56_ BUREAU DÉTUDES

58_ OLGA KISSELEVA

60_ ÉCONOMIE SOLIDAIRE DE L'ART

62_ ALBERTINE MEUNIER

WE SHIT MONEY

76_ L'ARGENT DU SILICIUM

70_ LA BANQUE EN RÉSEAU, OU L'ÉMERGENCE DES ÉCONOMIES DE PLATEFORME

72_ BITCOIN, LA FIN DU TABOU DE L'ARGENT

78_ LE BITCOIN, REFLET DE LA COMMUNAUTÉ MATÉRIELLE HUMAINE D'INTERNET

82_ AU DELÀ DU BITCOIN

84_ UNE ANNÉE EN BITCOIN

88_ POURQUOI J'ADHÈRE AU CULTE DU DOGECOIN

92_ QUANTITATIVE EASING : COLLECTE ET REDISTRIBUTION

94_ L'ÉQUATION DE LA MONNAIE DU MONDE (W)

96_ (UN) MANIFESTE POUR UNE ALTERNATIVE MONÉTAIRE P2P

100_ L'ART ZÉRO EURO

102_ ÉCONOMIE 0

104_ IMAGINEZ LE FUTUR DE L'ARGENT

108_ **WEBOGRAPHIE/BIBLIOGRAPHIE**

112_ **ABONNEMENT**

114_ **OURS/DISTRIBUTION**

viridis

Un projet de Gaspard et Sandra Bébié-Valérian

www.art-act.fr/projets

Un jeu-vidéo, une ferme à spiruline, une installation, une expérience collaborative et artistique.

CHANGER L'ARGENT !

La crise économique de nos sociétés globalisées a au moins une conséquence positive : elle pousse citoyens, artistes et activistes à se coltiner la question de l'argent. Trouver des alternatives, inventer de nouvelles formes d'échange et même dépasser la monnaie : *Changer l'argent* dresse l'état des lieux de cette réappropriation collective, électronique et partagée de l'argent.

La première bulle spéculative de l'histoire de la finance mondiale remonte au XVII[ème] siècle, on l'a appelée Tulipomanie. En Hollande, le cours du bulbe de tulipe grimpe alors de manière démesurée pour atteindre un point culminant en 1637 : un bulbe vaut alors plus qu'un tableau de Rembrandt… L'origine de cette première crise spéculative (puisqu'évidemment le bulbe et la bulle se sont dégonflées, entraînant une crise économique) est à mettre sur le compte d'une forme d'hystérie spéculative.

L'argent, la valeur, l'échange monétaire… Ces concepts ont pendant longtemps été exclus du champ des nouveaux médias, comme si l'Internet et l'art en réseau s'émancipaient de ces questions, vivaient non pas d'amour et d'eau fraîche mais de silicium et de bits, dans une utopie d'intelligence collective détachée des contraintes économiques. D'un côté, la crise financière mondiale — depuis les subprimes aux États-Unis jusqu'à la dette souveraine en Europe en passant par les économies spéculatives chinoises —, de l'autre, l'émergence de monnaies alternatives cryptées de type bitcoin, ont montré que la mondialisation était elle aussi un moment "idéal" pour une déconnexion entre flux d'argent et flux de personnes et de biens. Les algorithmes qui permettent aujourd'hui une démultiplication de la puissance de calcul de nos ordinateurs ont œuvré à ce même décrochage dans le domaine des marchés financiers. Les flux monétaires spéculatifs vont plus vite que ce qu'humainement l'économie produit. Faute d'avoir contemplé, étudié, pris à bras le corps la question de l'argent, les théoriciens de l'information se sont retrouvés bien attrapés, la crise une fois venue…

Changer l'argent — We grow money, we eat money, we shit money. Le numéro 76 de MCD observe et vous présente un éventail de propositions, d'actions, de réflexions autour de l'argent à l'ère des réseaux. La tulipe hier, une marchandise fort éloignée de l'idée de devise, l'ail aujourd'hui, brandi joyeusement et furieusement comme valeur d'échange[(1)] : l'argent pousse et grandit grâce à des initiatives artistiques, hactivistes, alternatives. Le magazine MCD nous a invitées à investir ses pages — une artiste hacktiviste américaine vivant à Paris et travaillant partout sur le Net et dans le monde, Shu Lea Cheang, et la fondatrice du média des cultures hacktives en ligne Poptronics, Annick Rivoire. De Grèce, d'Allemagne, d'Autriche, d'Argentine, du Brésil, d'Afrique, d'Espagne, de Grande-Bretagne… artistes et théoriciens, journalistes et citoyens hacktivistes ont contribué à ce panorama de l'argent à l'ère des réseaux décentralisés. *Changer l'argent* a été conçu et pensé résolument international, en réseau, et en trois parties.

We grow money (nous cultivons l'argent) étudie des initiatives de monnaies alternatives citoyennes et/ou artistiques, comme la livre Lewes, monnaie locale de cette petite ville anglaise à l'histoire révolutionnaire, comme le Gibling, monnaie de troc d'un collectif punk autrichien ou comme l'Afro, devise virtuelle unique du continent africain. En temps de crise, les réponses sont multiples : les artistes créent des banques, de la monnaie, des citoyens inventent des alternatives aux systèmes institutionnalisés, l'argent prend une autre valeur (on dépense localement, on fait pousser l'argent…).

We eat money (nous mangeons l'argent) propose une société qui fait fi de l'argent, soit parce que le système s'est tout bonnement effondré, comme ce fut le cas en Argentine dans les années 1990, soit que les communautés s'en méfient et construisent des alternatives, comme la Zone à défendre de Notre-Dame-des-Landes, près de Nantes en France, qui se préoccupe concrètement de défaire l'économisme en cultivant des patates et en moulant de la farine… En Grèce, les banques du temps inventent un autre rapport d'échange, non marchand, de savoirs et compétences depuis la crise de la dette. En Espagne, l'artiste Núria Güell distribue son précis de désobéissance fiscale. Dans le monde feutré de l'art contemporain, Kate Rich commerce avec son *Feral Trade*, qui retourne "l'excédent de vacuité de l'art". En France, les artistes se prennent en main pour évoquer une forme d'*Économie solidaire de l'art* afin d'améliorer leur situation économique. Une chose est certaine, 2015 et l'expansion du bitcoin signent bien la fin du "tabou de l'argent", comme le proclame l'artiste et activiste Jaromil.

Depuis l'introduction du bitcoin et des monnaies dites alternatives (sans banque centrale ni État souverain), la donne a changé. Alors que nous entrons dans l'ère des banques en réseau et des "alt-coins", ces crypto-monnaies décentralisées, *Changer l'argent* pose la question de l'avenir post-internet des monnaies. **We shit money** (au feu l'argent !) pose les questions théoriques, pratiques, politiques, du moment : faut-il encenser le bitcoin, doit-on contrôler l'expansion des monnaies virtuelles, la valeur des transactions virtuelles fait-elle du silicium le nouvel étalon or du XXI[ème] siècle ? Va-t-on vers une société sans régulation monétaire ? L'argent en P2P, le crowdfunding, les crypto-monnaies sont-ils l'avenir de l'économie ? Doit-on aller plus loin, vers une économie zéro, un euro zéro ? L'époque est à la germination des crypto-monnaies open source.

SHU LEA CHEANG & **ANNICK RIVOIRE**

(1) *L'Agliomania*, projet de Shu Lea Cheang, lire page 16.

ÉCONOMIES CRITIQUES DE L'INTERNET

une chronologie personnelle

Pour expliquer l'évolution des rapports entre l'Internet et l'argent, le théoricien des médias néerlandais part de sa propre trajectoire intellectuelle. *Le partage des ressources étant devenu une nécessité, explique Geert Lovink, les devises utilisées à ces fins sont à présent surveillées de près par un nombre croissant de spécialistes, d'artistes et d'activistes. Ainsi, nous nous devons d'examiner l'esthétique de l'argent post-crédit.*

"Le personnel est politique". Cet adage du mouvement féministe des années 1970 s'applique rarement à notre situation financière. L'argent est un destin privé. Que vous en ayez ou non, vous êtes perdants. *Faire de l'argent* (Ole Bjerg, 2014) est une compétence que seuls les jeunes loups de Wall Street possèdent en spéculant avec les économies des autres — le reste d'entre nous peine à amasser quelques pièces[1]. Avec la récente stagnation des revenus de la classe moyenne, les finances quotidiennes se politisent de plus en plus. La dette est devenue une affaire publique. Depuis 2008, nous ne pouvons plus aisément déclarer : *Wir haben es nicht gewusst*.

Pouvons-nous enfin parler d'une conscience émergente de la "classe virtuelle"[2] ? Le partage des ressources étant devenu une nécessité, les devises utilisées à ces fins sont à présent surveillées de près par un nombre croissant de spécialistes, d'artistes et d'activistes. Comment gagner sa vie ? Qu'en est-il de l'esthétique de l'argent post-crédit ? Auparavant, cependant, je souhaiterais examiner la manière dont la culture d'Internet et la financiarisation se sont unies au cours des dernières décennies et pourquoi, jusqu'ici, la Silicon Valley nous a empêchés d'utiliser des outils de redistribution des ressources.

La crise des années 1980

Au cœur du malaise économique sans fin des années 1980, je suis passé par une sorte de crise existentielle. Comme d'autres personnes de ma génération, je vivais d'allocations sociales, établissait domicile dans des squats et faisait de l'auto-stop entre Amsterdam et Berlin-Ouest, tout en étant confronté au retour de bâton néo-libéral de Reagan et Thatcher. Assistant au triste déclin des mouvements autonomes et ayant dit adieu au monde universitaire après un premier cycle, il y avait peu d'opportunités professionnelles pour nous autres post-hippies et pré-yuppies. Je me voyais trop comme un intellectuel indépendant pour m'identifier à un journaliste et en 1987, j'ai décidé d'adopter l'étiquette de "théoricien des médias", qu'elles qu'en soient les conséquences. J'avais récemment rejoint le mouvement des radios libres d'Amsterdam et m'intéressais à la théorie des médias suite à un diplôme en "psychologie des masses" à l'Université d'Amsterdam. Mais comment un "théoricien des médias" pouvait-il gagner sa vie ?

Cinq bonnes années plus tard, ma situation professionnelle ne s'était toujours pas améliorée mais je décidais, quoi qu'il en soit, de laisser tomber les allocations sociales pour vendre des papiers spécialisés en art des médias, donner des conférences, participer à la scène culturelle d'Amsterdam (dominée par les baby-boomers) et travailler à temps partiel à la VPRO, la compagnie de diffusion audiovisuelle néerlandaise, ce qui me rapportait à peine 700 $ par mois et un chèque de la sécurité sociale. Le monde venait de plonger dans une nouvelle récession. Quoiqu'il en soit, les "nouveaux médias" ont commencé à prospérer sous des étiquettes spéculatives comme "le multimédia", "la réalité virtuelle" et le "cyberespace".

Peu de temps après, début 1993, je me suis connecté à Internet. Avec l'aide d'amis pirates, j'ai mis en ligne mes archives de textes numériques, qui étaient déjà considérables puisque j'avais commencé à utiliser un ordinateur en 1987. C'est dans ce contexte que j'ai mené ma première discussion sur l'absence d'une "économie de l'Internet". On m'a dit que le contenu allait être "libre". Les utilisateurs devaient pourtant payer un fournisseur d'accès à Internet et continuer à acheter et mettre à jour leur matériel comme les ordinateurs, les écrans, les imprimantes et les modems. Pour ce qui est des logiciels, la situation est plus complexe. Dès le début, le *shareware* et le logiciel libre s'opposaient aux logiciels détenus par les corporations. Quant aux jeux, ils opéraient dans une autre zone floue.

Les années 1990 :
le "texte" première victime

Mes amis geeks m'ont dit : si tu ne t'intéresses ni aux médias traditionnels, ni au milieu universitaire, essaie de trouver une subvention artistique mais ne compte pas sur Internet pour t'assurer un revenu. Trouve un emploi ennuyeux pour la journée et exprime-toi comme tu le souhaites la nuit. Mets le feu au cyberespace. C'est la vocation de l'écriture et de toutes les formes d'art. Deviens un entrepreneur et démarre ta propre entreprise, apprends un peu de code et rejoins nos rangs. En 1993, on pouvait gagner beaucoup d'argent en faisant des sites Internet, mais là encore, il n'y avait pas de contenu et ça avait tout l'air d'une opportunité éphémère montée en épingle. L'écriture, qu'il s'agisse de journalisme, de fiction, de poésie ou de critique, allait devoir être financée par des fonds culturels ou des éditeurs traditionnels et se dé-professionnaliser ou se "démocratiser", pour employer des termes plus respectueux. Internet était sur le point de bouleverser tous les secteurs d'activité et le "texte" a été sa première victime — comme un Napster *avant la lettre*[3].

Le début des années 1990 est une période cruciale dans la saga du "dot-com". Son esprit libertaire a été très bien décrit par Richard Barbrook et Andy Cameron dans leur article de référence *The Californian Ideology* (l'idéologie californienne), paru en 1995[4], mais ce

texte fait l'impasse sur quelques aspects essentiels comme l'économie du "free" et le rôle du capital-risque et de l'introduction en bourse dans un business plan. Les start-ups Internet ont toutes suivi la même stratégie : attirer en premier lieu une masse critique d'utilisateurs sur un court laps de temps. La part de marché importait davantage qu'un flux de revenus durables. Dans ce modèle cynique, il été entendu que la plupart des start-ups échoueraient et que leurs pertes seraient compensées par une ou deux réussites exemplaires d'entreprises revendues tôt ou placées sur le marché boursier.

Il m'a fallu des années pour déchiffrer *Wired* (vendu et "mis à l'écart" en 1998), *Red Herring* et *Fast Company*, pour arriver à comprendre vraiment ce que signifiaient les principes économiques de l'engouement de la bulle Internet. Les livres et la littérature critique sur le sujet étaient quasi-inexistants et avant même que nous ayons eu le temps de nous retourner, le marché s'était effondré. À l'époque, une multitude d'activistes opérait dans les mouvements opposés à la mondialisation et centrés sur le FMI et l'Amérique latine ; des combats d'une autre époque. *Cyberselfish* de Pauline Borsook, parue en 2000[5], est une étude de référence (et qui vaut encore la peine d'être lue) sur la façon dont Internet a ruiné San Francisco.

On a ensuite pu lire des histoires drôles quotidiennes d'ascension et de chute de dotcoms sur le site *Fucked Company*. Dans ce brouillard, notre seule référence universitaire était Saskia Sassen. Elle avait établi un lien entre la finance mondiale et les réseaux informatiques. Son image macro complexe ainsi que *La société en réseau*, une analyse sociologique de Manuel Castells, procuraient des vues d'ensemble cohérentes. Cependant, personne n'abordait directement la fièvre de la culture dotcom suite à l'introduction en bourse de Netscape, en 1995. De 1997 à 2000, des milliards de dollars issus des fonds de pension, des fonds communs de placement, etc. se sont déversés dans les entreprises d'Internet.

Une partie seulement de ces investissements, comme pets.com et boo.com, a fini façon système de Ponzi, comme entreprises fictives de commerce électronique. La majeure partie des investissements institutionnels a disparu dans l'infrastructure de la fibre optique. Aucun n'a généré de revenus ; tout reposait sur les futurs programmes d'hyper croissance, alimentés par des capitaux extérieurs. Des dizaines de milliers de designers, de musiciens, d'ingénieurs et de chercheurs en sciences sociales se sont rapidement formés pour devenir des codeurs HTML, des agents de relations publiques et de communication ou des consultants informatiques, tout cela pour se retrouver à nouveau au chômage quelques années plus tard, quand la bulle a éclaté.

Un moyen de compenser les vagues impitoyables de la privatisation et de folie boursière était de désigner l'Internet comme une infrastructure publique. L'Internet, avec son passé militaire et universitaire, devrait garantir "l'accès pour tous". *Nous voulons de la bande passante* était le slogan de notre semaine de campagne à la Documenta X, celle de Catherine David, dans le cadre du projet *Hybrid Workspace* (espace de travail hybride). Le même groupe, coordonné par Waag Society Amsterdam (où je travaillais alors comme stagiaire à temps partiel) avait mené une campagne similaire, *Free for What?* (libre pour quoi ?), devant le musée Kiasma à Helsinki, fin 1999.

Les retards de perception m'inquiétaient tout autant dans les "folles" années 1990 qu'elles m'inquiètent aujourd'hui. Qui profite du fait que nous ne comprenions pas le modèle économique de Facebook ? Quels sont les facteurs qui nous font passer d'héroïques sujets à consommateurs grincheux se contentant de cliquer ? Malgré nos efforts individuels et collectifs dans les réseaux et les groupes de recherche, pourquoi parvenons-nous seulement à comprendre la dynamique du capitalisme contemporain a posteriori ? Est-ce la vraie raison qui fait que nous manquons d'avant-gardes ?

À présent, nous ne pouvons que lutter contre les causes de la dernière récession. Des années plus tard, rien n'a changé et nous devons faire face aux retombées de la crise de 2007-2008 ; la compréhension des dérives fondamentales et du trading haute fréquence commence à se généraliser (grâce à Scott Patterson et au professeur Michael Lewis), tandis que le chômage provoqué par la crise de l'euro reste à des niveaux incroyablement élevés, que la stagnation devient permanente et que les coupes budgétaires qui ravagent les soins de santé, la culture et l'économie dans son ensemble sont maintenues, en attendant le prochain krach.

2000 : éclatement de la bulle
Depuis le lancement d'initiatives telles que la liste de diffusion *nettime* (en 1995), des efforts collectifs ont été menés pour développer une "économie politique d'Internet", puisant dans les perspectives culturelles, politiques et économiques au sein et en dehors du milieu universitaire. En février 2000, juste après la victoire sur le bogue du millénaire et l'annonce de la fusion entre AOL et Time Warner, la bulle a éclaté. L'événement de tulipomania.com (Amsterdam/Francfort, juin 2000), qui s'est tenu juste après l'effondrement du Nasdaq (mi-avril 2000) était une tentative sérieuse d'analyser la "nouvelle économie" et de rassembler les voix critiques des deux côtés de l'Atlantique. L'histoire des premières fièvres du marché boursier au début du XVII[ème] siècle, la bulle des mers du Sud et la crise de 1929 sont bien connues. Cela vient pourtant de se reproduire et de causer une vaste destruction sous nos yeux et dans notre propre secteur.

2000-2010 :
ceci n'est pas une économie
Des projets comme tulipomania.com nous ont appris à observer l'image d'ensemble de la finance mondiale : Wall Street, les fonds (spéculatifs) souverains et le trading à grande vitesse. Pourquoi était-il impossible d'imaginer des sources de revenus durables pour des travailleurs non-techniciens si directement impliqués ? Pourquoi les nouveaux médias ont-ils exclu les artistes et les producteurs de contenu pour ne rétribuer qu'une poignée d'entrepreneurs et de techniciens ? À l'exception, peut-être, de quelques années fastes, rien n'a vraiment changé depuis plus d'une décennie. *Ceci n'est pas une économie*. En fait, peu de temps après l'explosion des "dotbombs", des armées de webdesigners et de chefs de projet Internet ont perdu leur emploi et sont retournés dans leurs villes d'origine pour exercer leurs anciens métiers. En fait, la pauvreté du "précariat" n'allait que s'aggraver.

En attendant, je devais me réorienter vers le monde universitaire, après avoir œuvré comme théoricien indépendant deux décennies durant, et passer un doctorat à Melbourne sur la base de mon travail sur la culture critique d'Internet. Ce dont les critiques des nouveaux médias, comme moi, avaient fait l'expérience dans les années 1990 se propagea bientôt aux professions voisines comme le théâtre, l'édition et la critique de film, le journalisme d'investigation, la photo et la radio indépendante, tous rejoignant la "classe créative" paupérisée : cool, mais pauvre. Avec le retrait des subventions de l'État, les emplois rémunérés restants se sont réorientés vers la publicité et les relations publiques.

De retour à Amsterdam, après avoir trouvé un emploi dans la recherche, j'ai pu lancer l'Institute of network cultures (l'Institut des cultures de réseau), en 2004 — un choix de carrière que beaucoup de mes collègues artistes et critiques ont été contraints de faire. Le premier événement d'envergure organisé en janvier 2005 par mon unité de recherche — qui venait de voir le jour à l'école Hogeschool van Amsterdam (HvA) — s'appelait "Decade of Webdesign" (une décennie de webdesign). Cet événement explorait les aspects économiques mouvants de cette jeune profession. Vint ensuite "MyCreativity" (ma créativité, en novembre 2006), un débat sur la misère des politiques des "industries créatives" venues du Royaume-Uni et d'Australie qui était en train d'atteindre l'Europe.

Avec l'essor des blogs et de la "culture des templates" (les thèmes graphiques) au lendemain de l'éclatement de la bulle Internet, il n'était plus nécessaire de construire un site web de A à Z. Les prix du design de sites web se sont effondrés. Les geeks qui ont inventé les logiciels de blog ont, encore une fois, omis d'intégrer un plan monétaire à leurs systèmes et bientôt les praticiens amateurs de la "culture participative" sont devenus la proie de la même vieille logique de la "culture libre", cette fois-ci menée par des visionnaires comme Henry Jenkins, qui était opposé à la professionnalisation de l'écriture sur Internet et qui a salué le caractère démocratique du "Web 2.0" alors que celui-ci a si aisément été exploité par des intermédiaires émergents comme Google, Amazon, Apple et e-Bay.

Une poignée de blogueurs ont finalement réussi à vivre de la syndication de contenus associée à des bannières de publicité et des micro-revenus issus du nombre de clics vers Amazon, Google AdSense et AdWords. Au final, un nombre encore plus restreint de blogueurs a été embauché par les anciennes industries des médias, dont le *Huffington Post*, qui reste l'un des cas les plus intéressants : ses contributeurs blogueurs ont traîné sa fondatrice en justice car elle avait encaissé des centaines de millions

de dollars grâce à la vente de son méta-blog à AOL, refusant de partager les bénéfices avec les coproducteurs de contenus qui avaient contribué à forger sa réputation.

La période qui suivit, dans laquelle le "Web 2.0" s'est consolidé en "réseaux sociaux", s'est caractérisé par la victoire de la logique du "meilleur l'emporte" des start-ups financées par le capital-risque. L'économie d'Internet ne s'est pas révélée un "marché libre" mais un lieu de reproduction des monopoles, les cartels libertaires régulant le consensus de la Silicon Valley. L'immobilier et les services financiers qui ont mené au krach de 2007-2008 n'ont pas affecté l'économie Internet. La croissance rapide a continué sur sa lancée, cette fois alimentée par de nouveaux utilisateurs en Asie, en Afrique et la montée des téléphones et tablettes tactiles.

L'économie d'Internet, qui reposait initialement sur l'informatique et les industries des médias, a commencé à s'immiscer dans d'autres secteurs économiques, du commerce de détail et des services aux soins de santé jusqu'à la logistique et l'agriculture. Le processus de socialisation, parfaitement défini en allemand par le terme *Vergesellschaftlichung*, a transformé Internet en une machine de traitement général, basée sur des protocoles largement inconnus (gardés par des organismes industriels dominés par les États-Unis) qui reproduisent l'idéologie du libre. Aucun individu, aucune profession, pas même la plus traditionnelle, ne peuvent échapper à son influence, essentiellement du fait de la miniaturisation et de la quasi invisibilité des technologies de l'information (un autre obstacle à l'amélioration de la visibilité et des débats autour des aspects monétaires des flux de données).

En réponse à ce développement "totalisant" (de type orwellien ou hégélien), nous avons assisté à l'essor de la "critique d'Internet" dominée par des auteurs américains (l'accomplissement d'un vieux projet de *nettime* datant de 1995) et à une prise de conscience croissante des aspects liés à Internet dans les débats généraux (de la baisse de la faculté d'attention à ce qu'on a appelé le printemps arabe, en passant par l'utopie technologique de Morozov). Cette critique englobe les stratégies "parasites" de protection de la vie privée sur Facebook, Twitter ou Google. En réaction à cela, le public est devenu de plus en plus conscient que *si vous ne payez pas, vous êtes le produit*. Cependant, cette connaissance cynique, répandue parmi la masse des internautes, n'a pas conduit à des pratiques alternatives. Du moins, jusqu'à ce que le bitcoin et d'autres cyber-monnaies entrent en jeu…

Au début des années 1990, j'avais imaginé des lecteurs connectés à Internet qui auraient pu lire en ligne ou télécharger mes essais pour une somme modique, à l'aide d'un système intégré de micro-paiement en P2P adapté à la nature distribuée du réseau informatique. Si les données pouvaient circuler de manière décentralisée, alors pourquoi ne pas attribuer de micro-paiements numériques à celles-ci ? Une variante de la méthode de paiement direct aurait pu être un modèle d'abonnement ou une carte de micro-paiement.

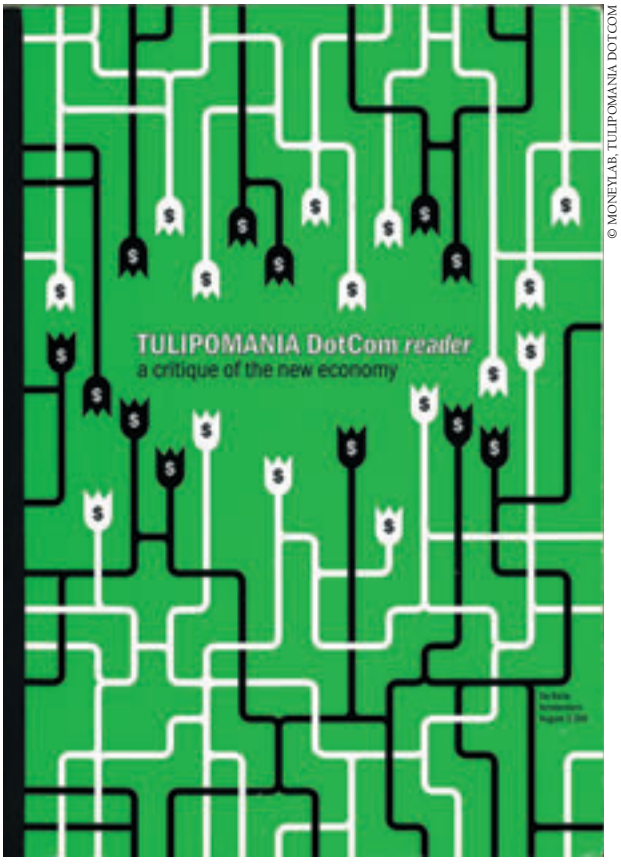
Un groupe de pirates informatiques et de crypto-experts basés à Amsterdam ont travaillé sur cette même idée. J'ai également assisté à des conférences de l'Américain David Chaum, fondateur de Digi-Cash, qui était à l'époque basé à UvA Computer Science (CWI) à l'est d'Amsterdam, l'un des tous premiers centres névralgiques d'Internet en Europe. En 1993, j'ai réalisé une émission de radio d'une heure avec Chaum, dans laquelle il expliquait sa lutte contre les sociétés de cartes de crédit et les banques aux États-Unis, les brevets y afférant et l'importance de garantir l'anonymat et de crypter les données pour les futurs systèmes de paiement en ligne.

2013 : le MoneyLab et l'ère de l'expérimentation monétaire

C'est précisément toutes ces idées qui ont commencé à réapparaître quand le bitcoin a émergé au lendemain de la crise financière mondiale, début 2009, bien qu'il ne s'agisse pas ici de parler du bitcoin. En 2013, l'Institute of Network Cultures a initié un réseau de recherche appelé MoneyLab[6]. L'idée était d'instaurer des dialogues pluridisciplinaires entre activistes, artistes, chercheurs, geeks et designers, de créer des modèles P2P de revenus Internet pour les arts qui déjouent l'exploitation et œuvrent à une (re)distribution plus égalitaire de la richesse créée en ligne. Un système qui permette à ceux qui accomplissent le vrai travail de générer un revenu décent et que ce dernier ne soit plus concentré dans les poches des fondateurs et des participants du début.

Une chose est claire : le moment est venu d'arrêter de se plaindre de sa précarité. Nous sommes maintenant à

Moneylab.
Design: studio VosBrenner.



© MONEYLAB, TULIPOMANIA DOTCOM

Tulipomania DotCom.
Design: Persijn Broerse.

l'ère de l'expérimentation monétaire. Le principe fondateur du MoneyLab, ce numéro de MCD et maintes autres initiatives se penchent sur la multiplicité des modèles complémentaires de revenus qui ne sont pas tenus de fonctionner comme des alternatives soudaines aux systèmes de paiement hégémoniques.

Si nous commençons par des systèmes d'échanges locaux, nous pourrons ensuite passer aux possibilités et aux écueils du financement participatif (avant que l'œuvre ne soit produite) puis au bitcoin et autres crypto-devises (des systèmes de paiement de l'œuvre produite) jusqu'aux paiements en direct en monnaies spécialement conçues pour les jeux en ligne. S'il vous plaît, participez aux débats concernant leurs architectures et ne laissez pas les geeks tous seuls ! Lançons des collectifs, des coopératives et autres formes d'organisation autonomes pour lutter contre le modèle néo-libéral de l'"entrepreneur".

L'éventail de solutions alternatives ne peut se déployer que dans un contexte plus large luttant pour une redistribution globale des ressources. "Résister à la vie virtuelle" ne suffit pas. L'objectif devrait être de dissocier la Silicon Valley de la logique capitaliste. Une première étape pourrait être l'interdiction du capital risque et son obsession fatale d'"hyper croissance". Jusqu'à présent, les Google de ce monde n'ont fait qu'enrichir les riches. La prochaine étape, après les manifestations encourageantes à San Francisco contre les bus urbains privés de Google, est *Occupy Mountain View*. Rendez le cyberespace aux 99%. ■

Geert Lovink

(1) *Making Money, The Philosophy of Crisis Capitalism*, Ole Bjerg, Verso, London, 2014.
(2) Cf le texte de référence d'Arthur Kroker et Michael Weinstein, *Data Trash, Theory of the Virtual Class* (New York, St. Martins Press, 1994) qui a souffert, comme beaucoup d'études de la période, d'une surestimation spéculative d'une "politique du corps" liée à la "réalité virtuelle" et de la négligence relative des capacités réseaux de l'Internet et des téléphones portables parce que l'Internet n'entrait pas dans les catégories de la théorie française de l'époque.
(3) NdT : en français dans le texte.
(4) *Cyberselfish: A Critical Romp through the the World of High-tech*, Paulina Borsook, Little, Brown & Company, 2000.
(5) Cf www.imaginaryfutures.net/2007/04/17/the-californian-ideology-2/
(6) Le lecteur MoneyLab dont la sortie est prévue en mars 2015 peut être téléchargé ici : www.networkcultures.org/moneylab.

Geert Lovink est un théoricien des médias, critique d'Internet et auteur de *Zero Comments* (2007) et de *Networks Without A Cause* (2012). Depuis 2004, il est chercheur à l'École pour la communication et le design graphique de l'Université des sciences appliquées d'Amsterdam (HvA), où il a fondé et dirige l'Institute of Network Cultures, qui organise des conférences, des publications et des recherches tels MoneyLab sur les modèles bitcoins, le financement participatif et les modèles de revenus sur Internet.
http://networkcultures.org

Changer l'argent

WE GROW MONEY

AGLIOMANIA

manger et vendre mes roses puantes

En 2002, Shu Lea Cheang lançait *Garlic=Rich Air* sur fond de scénario post-krach. L'ail bio, du fait de ses multiples vertus, y était devenu la nouvelle monnaie d'échange sur le mode du "credito" argentin. De 2002 à 2010, le projet évolue, est renommé Agliomania.com, circule de New York à Venise, de Naples à Novi Sad et Bristol, jouant sur une représentation satirique du système capitaliste pour proposer un système alternatif, certes irréel mais non moins plausible. L'artiste a conçu des billets de la monnaie "G", les a distribués et personnalisés dans chaque ville.

Chronologie des événements

L'année 2001 a été marquée par la crise argentine du peso et la vulgarisation des "clubs de troc" (Los Clubes de Trueque), un système micro-monétaire utilisant une monnaie papier locale, le credito, contre la défunte macro-économie du peso.
L'année 2001 a été marquée par l'effondrement majeur de la bulle dot.com. Le boom des entreprises Internet des années 1997-2000 a subi d'importants revers.
L'année 2001 a été marquée par la récolte de 10.000 plants d'ail, issus de 10 semis initiaux plantés en 1991 avec mon ami agriculteur Tovey Halleck dans l'État de New York.
L'année 2001 est l'année où j'ai voyagé dans tous les sens, surfant sur le réseau sans fil en accès libre.
Le 1er janvier 2002, les pièces et billets d'euros sont entrés en circulation.

Garlic Truck. Design : Mieke Gerritzen.

© D.R.

En 2002, j'ai lancé *Garlic=Rich Air* avec Creative Time à New York.
Creative Time présente Garlic=Rich Air les deuxième et troisième phases de St(r)eaming the Fields *(flux/vapeur des champs), une récolte dans un champ et un projet de réseau public conçu par Shu Lea Cheang avec un financement issu du prix "Challenge to the Field" du fonds du Lyn Blumenthal Memorial pour les médias indépendants. Dans un scénario fictif post-krach, l'ail biologique vient d'être désigné comme nouvelle monnaie sociale, servant de "credito" à un réseau mondial de partage. Dans la première phase du projet, Cheang a organisé la récolte de 10 000 plants d'ail, cultivés par l'agriculteur biologique Tovey Halleck dans l'État de New York et par plusieurs générations d'artistes des médias. Ces gousses biologiques, qui ont eu 10 ans pour se multiplier, constituent l'"étalon-ail" dans cette économie initiée par des artistes* [Communiqué de presse, 2002].

Garlic Credito Trueque Club

Dès le 1er septembre, le système commercial du Garlic-Credito a été lancé en ligne, comprenant octets, bande passante, noms de domaines, URLs, réseau, système et logiciels. Durant cette deuxième phase, le public a été invité à rejoindre le *Garlic Credito Trueque Club* en s'inscrivant pour faire du commerce en ligne avec la communauté digitale. Les membres gagnaient du Garlic-Credito en produisant des images numériques, en programmant des scripts de code et d'autres objets virtuels destinés à être vendus. Dans cette économie participative, la valeur du credito est générée par la communauté du Trueque Club.

Achetez de l'ail. Connectez-vous sans fil...

Des nœuds de réseau sans fil comme des étals de fermes urbaines mobiles.
Une fois la valeur du crédit d'ail instaurée, la troisième phase du projet a été la mise en place d'un échange de produits virtuels contre des produits de base concrets à travers le réseau wifi de New York.
Les 27, 28 et 29 septembre 2002, une camionnette customisée, remplie de montagnes d'ail et de technologie sans fil a servi de support à une ferme urbaine mobile. La camionnette a utilisé une sélection de nœuds du réseau sans fil de New York pour y faire de la vente à la fois en ligne et dans la rue. Les membres du Credito Trueque Club en ligne ont pu échanger de l'ail virtuel contre de l'ail biologique comestible dans les emplacements assignés aux camionnettes. Les passants ont été invités à participer à l'échange d'ail en faisant leurs propres offres [Communiqué de presse de Creative Time, 2002].

En 2003, *Garlic=Rich Air, reloaded in year 2030* a été présenté à la 50ème Biennale de Venise et dans le cadre d'*ART-PORT* au Whitney Museum of American Art de New York.
Garlic=Rich Air, reloaded in year 2030 préfigure une société post-capitaliste où l'économie et les monnaies mondiales se sont effon-

© D.R.

Aglio credito : Italie, Serbie, UK.
Design : Fabio Lapiana.

drées, les médias de réseau se sont écroulés. Cette œuvre envisage l'ail biologique comme la nouvelle monnaie sociale : il est acheté, vendu, échangé pour établir un nouveau système libre d'échange de médias. Garlic=Rich Air propose une relation monétaire entre des informations concernant des URL et de l'ail virtuel. Les visiteurs sont invités à participer en ligne en proposant diverses URL en échange d'ail virtuel, appelé "G". À la clôture du G-Mart, le "G" virtuel est échangé contre du véritable ail biologique cultivé à la ferme ; un produit désiré et vénéré en 2030 [Communiqué de presse de Creative Time, 2003].

Après le krach : dernière vente de liquidation.
Rejoignez le G-Mart (marché de l'ail) en ligne où la marchandise est un média de réseau et la monnaie est de l'ail, le "G" en tant que credito. Vendez votre dot.com, dot.net, dot.org, dot.us, dot.tk, dot.info, dot.TV… Si tout ça vaut encore quelque chose, gagnez du "G" avec.

Règles du jeu pour le commerce du G.
(1) INSCRIVEZ-vous et recevez 10 000 G de GARLIC-CREDITO.
(2) SOUMETTEZ des sites Internet (URL) comme autant de SYMBOLES de salle des marchés.
(3) DÉFINISSEZ la valeur, les actions et le prix par action pour votre proposition.
(4) LES VARIATIONS du G-Mart sont déterminées par les données du flux des clics.
(5) Conservez un PORTEFEUILLE personnel pour le suivi du G-Mart.
(6) Le GAIN et la PERTE de G personnels sont calculés selon l'activité commerciale.
(7) TOUTES les transactions du G-Mart sont VIRTUELLES.
(8) TOUS les symboles sont des PRODUITS COMMUNS.
(9) Le volume TOTAL de G détermine le taux de change entre G et AIL.
(10) FIN DE PARTIE : rachetez de l'AIL avec le total de vos G.

En 2008, suite à une commande du Palazzo delle Arti pour son exposition ***L'Impresa dell'Arte*** **(L'entreprise de l'art), à Naples, j'ai lancé *AglioMania.com*.**
AglioMania *se réfère à la Tulipomania qui a eu lieu au début du XVII*ème *siècle aux Pays-Bas. À cette période, des bulbes de tulipes ont été négociés à des prix exorbitants, ce qui a fini par provoquer un krach, d'où est tiré l'expression "bulle économique". L'intention d'*AglioMania *était de recréer le même phénomène de fièvre des transactions avec de l'ail produit en Italie au cours des 6 semaines que durait l'exposition* L'Impresa dell'Arte *au Palazzo delle Arti, à Naples.*

*Les têtes d'ail sont présentées comme des objets d'art destinés aux enchères. Un système de vente utilisant le Garlic-Credito est mis en place pour permettre au public d'enchérir, de posséder et de vendre les têtes d'ail si convoitées. L'*AglioMania *s'empare du public qu'elle emmène sur les montagnes russes de l'entrepreneuriat en lui faisant faire l'expérience de la frénésie d'un boom illusoire de marché. En fin de compte, les stratagèmes pour devenir riche avec de l'ail sont réduits à néant lorsque les agriculteurs défilent dans le Palazzo delle Art avec des camions remplis d'ail. Pour clore le spectacle, un mouvement de foule libère l'ail et invite les gens de la ville à la fête de l'*AglioMania [Notes d'intention, 2008].

Intégré à l'exposition *Wealth of Nations*, *AglioMania* a été ensuite montré à Novi Sad (Serbie, 2009) et Spike Island (Royaume-Uni, 2010). Pour ces deux expositions, ce sont le billet de 1000 dinars serbe et le billet d'une livre sterling conservé par la Banque d'Angleterre, en cas d'urgence en temps de guerre, qui sont devenus les Garlic-Credito. Une tête d'ail de proportion fabuleuse a été désignée comme objet du désir par excellence pour mobiliser la frénésie des enchères. À la manière du *Kunst = Kapital* de Joseph Beuys, *AglioMania* propose *Amis = Kapital*, tournant en dérision les cercles d'amis des réseaux sociaux. On gagne du Garlic-Credito en parrainant ses amis pour qu'ils rejoignent le système d'enchères. Plus on a d'amis, plus on a d'argent et plus on a de pouvoir pour enchérir. Le plus offrant remporte la tête d'ail tant convoitée, présentée dans la galerie. ■

Shu Lea Cheang

http://agliomania.com
http://garlic02.worldofprojects.info
http://garlic03.worldofprojects.info
http://creativetime.org/projects/garlicrich-air/

Artiste, cinéaste, networker, actuellement située dans la zone bionet post-netcrash, **Shu Lea Cheang** intègre l'amour viral et le bio-piratage à son cycle de travail actuel. http://mauvaiscontact.info

L'ARGENT, L'ART ET LE GIBLING

Né en 2012 en Autriche, le gibling est une monnaie communautaire distribuée par Punkaustria. Le gibling, qui appartient à *tous ceux qui investissent* ou *aux entreprises individuelles, aux artistes, à tous les acteurs culturels et aux partenaires qui s'intéressent aux structures autonomes*, s'utilise dans une cinquantaine d'institutions partenaires, implantées dans un contexte culturel et urbain à Vienne, Linz et Graz. En marge de son existence réelle en tant que monnaie d'échange, le gibling se transforme de plus en plus en œuvre d'art.

Monnaie communautaire

Le gibling en tant que tel est plus qu'une monnaie communautaire — il est à la fois une expérience et un système ouvert. Il se réfère d'un point de vue historique et idéologique aux monnaies régionales qui, en temps de crise, relient la valeur de l'argent à une valeur des marchandises et des services indépendante de la spéculation et ont pour rôle de renforcer l'économie locale. Comme on peut le lire sur Internet au sujet du gibling : *les partenaires bénéficient d'une petite communauté, car en général de nombreux giblings sont en circulation*. En opérant ce raccordement, le gibling n'a pas seulement pour but d'agir sur un plan régional, mais de s'adresser à une communauté suprarégionale, de renforcer les milieux artistiques et culturels dans un contexte plus large.

Le gibling table sur un flux réel de marchandises et de services à la base, mais il est cependant, d'après Franz Xaver, son inventeur et l'un des gérants de Punkaustria, une *expérience sociale et pas une vision économique*. En tant que monnaie communautaire, le gibling est en tout cas une invitation à un processus dynamique de la participation. Se servir du gibling comme moyen de paiement fonctionne — et cela a aujourd'hui du sens, en particulier en ce qui concerne les petits montants. Concrètement, cela se présente ainsi : sur la base d'un taux de change de 1:1 vis-à-vis de l'euro, la monnaie communautaire peut être changée chez Punkaustria et mise en circulation dans les différentes institutions partenaires, où elle est associée à diverses réductions.

De la même façon, le gibling peut être rééchangé, ou plus exactement doit l'être aussi de temps en temps, soit en euros soit en giblings du moment d'échange — car les billets sont entièrement reconçus chaque année et les anciennes coupures détruites par Punkaustria. Autrement dit : lors de leur

© D.R.

Gibling 2014.
Design :
Deborah Sengl.

© D.R.

Gibling 2013.
Design :
Leo Schatzl.

rééchange, qui est permis durant encore quelques années, les giblings subissent de manière graduelle une perte de valeur exprimée en pourcentage, qui tombe à zéro au bout de cinq ans. Il n'y a donc pas de limitation en matière de quantité d'argent, mais de durée de la valeur dans le temps. Cette actualisation doit permettre à l'argent de rester en circulation, de faire en sorte qu'il ne soit pas stocké ou s'accumule ailleurs, bref qu'il ne soit pas possible de le faire fructifier mais qu'il reste principalement une unité d'échange. Pour garder les giblings en circulation, Punkaustria et ses utilisateurs doivent cependant rester relativement actifs, changer et rééchanger leurs devises sur place ou par la poste à plusieurs reprises — ce qui reflète d'une jolie façon le chemin emprunté par l'argent et ses raccordements universels au système.

Objets monétaires

Je suis moi-même une utilisatrice du gibling à mes heures. Dans les magasins qui apposent le slogan *We accept gibling* sur leur porte, j'accepte depuis peu avec plaisir qu'on me rende la monnaie en gibling (ce qui, en raison des efforts que cela représente en matière de comptabilité, n'est pas possible partout), que je dépense ensuite ailleurs à mon tour. En dehors de cela, la plupart du temps j'ai quelques billets dans mon portefeuille, et j'en conserverai certains comme objets de collection, presque comme objets monétaires réinventés chaque année. Comme j'ai pu le constater, d'autres personnes les collectionnent également, ce qui laisse à penser que le gibling a une valeur en tant qu'objet en soi.

En effet, le système du gibling ne peut pas être uniquement envisagé comme une expérience sociale et/ou de circulation monétaire. Il est ici question d'affirmer que l'art lui-même est transformé en monnaie, car des artistes se voient confier la conception des billets. Le premier tirage du gibling a été conçu par la Linzoise Oona Valarie. C'est Leo Schatzl qui a dessiné la seconde série de giblings, qui, à y regarder de plus près, évoque magnifiquement l'informe. Pour la troisième édition, 2014/2015, qui est donc la plus récente, c'est l'artiste viennoise Deborah Sengl qui a été engagée — tout compte fait, ce processus esthétique signifie que le gibling est en train de se muer en œuvre d'art.

Expérience du marché de l'art

Je retrouve également cette affirmation en épluchant la page d'accueil du site Internet dédié au gibling. On y parle là aussi d'"œuvres" d'artistes ou de "travaux à échanger". Je trouve que c'est une qualité charmante et caractéristique du gibling qu'il ne puisse pas être acheté et vendu uniquement contre des euros en tant qu'œuvre d'art, mais que, pour ainsi dire, il s'insère au quotidien dans la circulation de marchandises et de services : la monnaie se transforme en œuvre d'art, l'œuvre d'art se transforme en monnaie et peut de cette façon redevenir liquide à tout moment. De plus, les billets de 500 giblings des deux dernières éditions sont également proposés sous forme de tirages artistiques. De la même manière que les coupures de 1, 2 et 5 giblings, ils sont pourvus de tous les insignes optiques propres à l'argent.

Le gibling n'est ainsi pas uniquement une œuvre d'art, il est aussi en soi une déclaration symbolico-esthétique, ambiguë et complexe vis-à-vis du monde de l'art : le gibling est-il aussi une déclaration subversive vis-à-vis de l'aspect spéculatif qu'ont en commun l'art et l'argent ? Punkaustria sait en tout cas, une fois passé le dernier délai d'échange des billets périmés, combien de giblings de l'édition concernée existent encore et peut ainsi après coup définir un nouveau nombre de tirages. Le gibling serait aussi une expérience du marché de l'art, du moins semble-t-il copier certains mécanismes du marché de l'art. La quantité de giblings aujourd'hui en circulation, d'après les chiffres disponibles en août 2014, et qui comprend les deux premières éditions ainsi que les tirages artistiques de billets de 500, s'élève à 16 000 giblings.

Revenons au point sensible de la spéculation. Ce que le marché de l'art fait, en doublant ou quadruplant des valeurs quasiment à partir de rien, le système capitaliste le fait habituellement de la même façon avec des sommes d'argent : c'est ainsi que les banques et les bourses parviennent avec des crédits et des actions à créer des sommes d'argent à partir de rien, de la confiance, en leur donnant une valeur qui, dirons-nous, se base une croyance plus ou moins fondée en la productivité économique existante.

Givecoin : *Yes, let's fuck the money*

Fait remarquable, Punkaustria s'est lancé au début de l'année dans les monnaies cryptées et a créé le givecoin, en dépit de son intention de départ de s'inscrire dans l'économie réelle. À l'instar du célèbre bitcoin, les monnaies cryptées constituent une monnaie communautaire digitale ainsi qu'un système monétaire parallèle, qui ne se base plus seulement sur la puissance de calcul, la participation et la spéculation — elles ne font plus commerce avec rien, ou plutôt, avec le point le plus sensible du système capitaliste, la pure croyance quasi-religieuse, détachée de l'économie réelle, en l'argent ou en son abstraction.

Avec pour slogan *Yes, let's fuck the money*, Punkaustria a désormais sa propre monnaie cryptée, le givecoin, qui se positionne au moins de façon systémique vis-à-vis du bitcoin : il s'agit là encore d'une approche expérimentale et l'on souhaite aussi, en ce qui concerne les monnaies cryptées, miser sur un système ouvert de l'élargissement discursif. Certes, les monnaies cryptées sont également un système parallèle, mais de par leur pensée spéculative, elles vont totalement à l'encontre d'une monnaie régionale, qui dans son utilisation concrète en tant que système de bons d'achat ne veut ou ne doit pas réaliser d'opérations commerciales lors desquelles l'argent commence à travailler lui-même.

Entre expérience sociale et abstraction du "coin"

Qu'est-ce donc que le gibling ? C'est pour moi tout compte fait un cadre de référence monétaire ouvert, qui renvoie certes à certaines références historiques, mais qui navigue singulièrement entre système de bons d'achat, argent, expérience sociale, art et abstraction du "coin". Le gibling est une offre à plusieurs niveaux, un dispositif expérimental et en tant que tel une prise de position critique en soi. Dans l'esprit du croisement classique du travail d'initiative et artistique, il est à la fois une offre et une contestation. Avec son initiative pratique de l'agir, de la participation et de la production de canaux de pensée, il s'insère également dans une posture dont se réclament de nombreux artistes, celle de *la protestation en tant que première nouvelle forme d'art du XXI^ème^ siècle*(1), toutefois sans tomber dans des mécanismes de contestation sans portée critique.

On pourrait faire remarquer qu'il ne parvient pas vraiment à choisir ce qu'il désire être. Cependant sa force réside dans cette indéfinition. Afin de souligner cette affirmation, j'emprunte quelques notions et idées fondamentales à Bruno Latour(2) : selon sa pensée, les choses sont aujourd'hui des constructions mélangées — plus les affaires ont été séparées de manière rationnelle en surface, plus elles forment sous la surface des hybrides, des collectifs à partir de faits en mouvement et de *matters of concern* largement laissés de côté. En tant qu'entité à la fois matérielle et immatérielle, l'argent se prête bien à une refonte de la conception d'une histoire hybride des idées, des valeurs pratiques, factuelles, et d'un propre "récit d'importance". Vu sous cet angle, le gibling peut effectivement agréger ces nombreux aspects et s'améliorer grâce à un collectif disparate d'idées et de faits qui n'a pas d'utilité première.

Il est à la fois concret et symbolique, il constitue une matérialité qui lui est propre, émane du système monétaire régional de Silvio Gesell cité plus haut, mais non pas pour suivre cette idée et ses applications tout à fait critiquables, mais pour s'approcher d'une accumulation de choses supplémentaires, d'un deuxième système de participation socio-alternative, d'une posture d'autonomie, d'un troisième système artistique, qui exprime une résistance esthético-symbolique, et d'un quatrième système de monnaie cryptée qui est presque aussi éloigné des monnaies régionales que le sont les petites coupures de giblings de l'édition artistique du billet de 500. Dans cette optique, l'argent se transforme en quelque chose d'autre, peut-être en un récit en mouvement qui lui est propre, peut-être en un quasi-objet d'art(3), c'est-à-dire un collectif de contestation et d'art au sens latourien, peut-être même en une nouvelle histoire des idées du don ou de la dépense(4).

Il semble qu'une forte intention soit à la base du gibling, il ne définit pourtant rien comme achevé mais s'oppose, ajoute, reste ouvert, est en évolution. Une telle initiative est en vogue en temps de crise, offre un nouveau regard, met à jour des mécanismes et porte aussi parfois d'étranges bourgeons médiatiques : c'est ainsi que le gibling a été médiatisé à l'occasion de la crise chypriote par la chaîne de télévision nationale ORF. Lorsque les Chypriotes n'ont soudain plus pu retirer d'argent dans les distributeurs de billets en 2013, la filiale de Punkaustria est soudain devenue un interlocuteur prisé, au côté de la banque nationale autrichienne, pour les questions liées aux alternatives à la monnaie. Assez absurde. En attendant, on pouvait investir avec le gibling dans une boisson au Café Strom du Linzer Stattwerkstatt, lieu de naissance du gibling et lieu de résidence de Punkaustria. Cela reste évidemment toujours possible. Les choses et les urgences changent parfois très vite. ■

Tanja Brandmayr

(1) Citation de Peter Weibel.
(2) Bruno Latour, *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique* (La Découverte, 1991)
(3) Le terme de "quasi-objet d'art" est une réaction sémantique inspirée par le concept latourien de "quasi-objet".
(4) NDT : le mot gibling est formé à partir de la racine *Gib*, qui évoque à la fois les verbes *geben* (donner) et *ausgeben* (dépenser).

Tanja Brandmayr travaille en frelance dans le secteur artistique et culturel à Linz, en Autriche.
www.brandjung.servus.at
www.punkaustria.at
www.stwst.at

RÉVOLUTION EN COURS À LEWES

La ville adoptive de Thomas Paine

Thomas Paine me brûle les doigts. À la place du visage de la Reine qui trône sur les billets de banque britanniques, j'ai en poche des livres Lewes à l'effigie de l'inspirateur des révolutions française et américaine. Son visage est omniprésent à Lewes, petite ville britannique où Thomas Paine vécut au XVIII^{ème} siècle, au début de sa carrière politique radicale.

Lewes a toujours été lieu de révolution. Les premières limites aux pouvoirs d'un roi anglais ont été imposées en 1264, suite à la bataille de Lewes, lorsque les barons ont forcé Henry III à accepter un parlement de nobles. C'est également ici qu'en 1557, la reine Marie 1ère d'Angleterre (*Bloody Mary*, Marie la Sanglante) martyrisa dix-sept protestants devenus ainsi, jusqu'à nos jours, un puissant symbole de contre-pouvoir. Chaque année, le 5 novembre, autour du feu de joie de Lewes, filles et garçons rendent hommage aux martyrs de 1557 (et fêtent l'échec du complot catholique de 1605 destiné à faire exploser le Parlement anglais) en brûlant des effigies du pape et du gouvernement de l'époque. Les célébrations du feu de joie de Lewes sont tellement ardentes qu'on peut les voir sur les images satellites de la Nasa !

Thomas Paine rédigea son premier ouvrage politique à Lewes (un traité sur la condition de ses collègues du service des accises). Il écrivit ensuite le *Sens Commun*, un pamphlet qui mit le feu aux poudres de la révolution américaine, suivi de son fameux *Droits de l'Homme* qui, en 1792, lui valut un siège au Parlement révolutionnaire français. À l'époque de Paine, il existait déjà une livre lewes. En effet, notre ville avait possédé sa propre monnaie entre 1789 et 1895, période où elle repoussait l'invasion du monde extérieur. Depuis 2008, l'actuelle livre lewes s'inscrit dans une révolution moderne qui tente de relocaliser l'économie et reprendre le contrôle de nos vies dominées par le capitalisme mondial.

Monnaie locale pour entreprises locales

Je me sers de la livre lewes pour la plupart de mes achats quotidiens (dans deux marchés d'alimentation, dans les trois magasins alternatifs de la ville, chez le fromager et les deux boulangers, dans un bonne moitié des cafés et des pubs, chez mon coiffeur et au magasin d'aliments pour animaux, à l'hôtel où séjournent mes parents, dans les deux boutiques où j'achète mes vêtements, chez le disquaire, dans mon restaurant préféré).
Curieusement, il est impossible de l'utiliser pour acheter des journaux mais, si vous êtes motivé, elle fonctionne pour à peu près tout le reste. J'achète mes livres lewes avec des livres sterling, prélevées directement sur mon compte bancaire, suite à quoi je vais les retirer, une fois par mois, dans un magasin d'alimentation près de chez moi. Si j'ai besoin d'autres livres lewes, cinq magasins (environ) les distribuent à Lewes; il font office de "distributeurs d'argent". Il y a environ 15.000 livres Lewes dans la nature (plutôt qu'en circulation).
Une monnaie locale a deux visées : rendre hommage à la communauté locale et améliorer les économies locales.

© D.R.

Livre lewes (recto / verso).
Conception graphique : Hudoq Digital Media, en partenariat avec Giant Arc Design.

Les supermarchés offrent moins d'emplois et à plus bas salaire que ceux des boutiques en ville, capitalisent 95% de l'argent que l'on y dépense. Cet argent va dans leurs caisses et sort instantanément de notre ville. La livre lewes, de son côté, ne peut être dépensée ailleurs qu'ici. Ainsi, elle doit circuler dans le périmètre local, ce qui facilite et améliore les échanges entre les entreprises du secteur.

Élément du folklore

La livre lewes fait désormais partie du folklore de Lewes (à l'instar de Thomas Paine et des célébrations annuelles autour des feux de joie). À mon avis cette focalisation sur l'aspect folklorique masque les arguments économiques selon lesquels les monnaies locales peuvent augmenter l'activité économique locale. Les entreprises qui refusent les livres lewes (et il y en a encore beaucoup), ne comprennent pas l'argument économique ou bien se plaignent de ne rien pouvoir acheter à Lewes avec cette monnaie. C'est un véritable problème (dans notre système économique globalisé, la plupart des magasins ne sont pas approvisionnés par des entreprises locales).

Je me dois également de préciser que j'appartiens à un très petit groupe qui utilise religieusement la livre lewes (la plupart des gens sont heureux de savoir qu'elle existe, mais préfèrent se cantonner aux livres sterling qui pourront être dépensées à Londres ou à Brighton). Dans certains magasins, je suis le seul client à utiliser cette devise ! Cependant, nous en sommes encore au stade de l'expérimentation. La priorité est de montrer comment une devise locale peut fonctionner. Dans l'éventualité où le système financier s'écroulerait sous le poids de ses propres contradictions, notre ville sera prête. Comme je l'ai expliqué plus haut, à Lewes nous sommes une véritable bande de révolutionnaires ! ■

Alexis Rowell

Alexis Rowell milite dans le domaine de l'écologie et dans le mouvement Transition : il fait actuellement partie de *Transition Town Lewes* dans le Sussex et est également rédacteur en chef de *Transition Free Press*.
www.thelewespound.org

L'ARGENT N'A PAS D'ODEUR

En 1993, dans l'ex Berlin-Est fraîchement réunifié, est née la Knochen Bank et sa devise, le knochengeld ("l'argent en os"). L'expérience artistique, fortement médiatisée, a été de très courte durée (sept semaines), mais a été l'une des premières à introduire une monnaie ultra-locale et alternative pour réfléchir socialement au rôle de l'argent.

Nils Chlupka traverse sa cour aux pavés irréguliers, dans un village situé à l'extrémité orientale du Brandebourg (la région qui entoure Berlin, NDLR). Des granges et une vieille ferme l'entourent, de vieilles motos sont entreposées ça et là, des pieds de tomates poussent allègrement. Les cheveux de Chlupka sont gris et courts, les manches de sa chemise retroussées, il porte un jean délavé, il a un fort accent berlinois. Est-ce ainsi qu'on se représente un banquier ? Non, pas vraiment. À vrai dire, on ne parvient pas non plus à se l'imaginer en costume-cravate. Pourtant cet homme a été banquier par le passé, et même directeur de banque. C'était il y a 21 ans. Nils Chlupka était le chef de la Knochenbank (la banque des os). Celle-ci a existé durant exactement sept semaines.

Directeur de la Knochenbank, il administra entre le 10 novembre et le 29 décembre 1993 le moyen de paiement alternatif knochengeld ("l'argent en os"), qui circulait dans le district berlinois de Prenzlauer Berg. 5400 knochen, des billets conçus par 54 artistes, tournaient entre une trentaine de bars, galeries et magasins dans le quartier compris entre les rues Oderberger Straße et Marienburger Straße. C'était un véritable moyen de paiement, qui s'échangeait contre des deutsche marks (DM).

Cette action artistique extraordinaire rencontra un immense succès. La monnaie fut accueillie à bras ouverts, presque la totalité des billets s'arrachèrent auprès de la banque. Les dépenses liées à la fabrication des billets furent remboursées, tous les artistes gagnèrent de "vrais" marks, toute la presse en parla, même le monde "réel" de la finance et les musées s'intéressèrent à cette action, qui sous cette forme ne pouvait avoir lieu que dans cet endroit très spécial.

Au bon endroit et au bon moment

Berlin-Prenzlauer Berg dans les années 1990. C'était l'époque du charme déglingué des immeubles locatifs non rénovés de Berlin-Est, idéalement situés au centre-ville, avec des appartements spectaculaires qui ne coûtaient presque rien. Le terreau idéal pour les jeunes créatifs. Certains étaient déjà là, d'autres venaient du monde entier. On se donnait rendez-vous dans des bars illégaux et légaux, on ouvrait des cafés et des bars, des petits magasins, et on expérimentait dans les galeries. Il régnait une atmosphère de renouveau au sein d'un environnement qui portait toujours la marque du système qui avait sombré. Les milieux culturels qui y fleurissaient y puisaient leur inspiration.

Nils Chlupka est le fondateur et propriétaire de la "Kommandantur". C'est l'un des tous premiers bars qui ont ouvert leurs portes en 1991 au pied du château d'eau situé à l'angle de la Knaackstraße et de la Rykestraße. Chlupka a grandi en ex-RDA et vient alors de vivre son premier changement de monnaie, en passant du ost mark au deutsche mark. Il s'intéresse à la valeur et à l'importance de l'argent, fabrique ses propres billets pour son propre bar.

Wolfgang Krause, un artiste de Dresde, fonde en 1991 la galerie O zwei dans la Oderberger Straße. Il y exposait des photos et des peintures et était prêt, comme presque tout le monde alors dans le quartier, à faire des rencontres non conventionnelles. C'est ainsi que le poète Bert Papenfuß, qui s'intéressait à la valeur sociale de l'argent, fut invité par la galerie. La quatrième personne à rejoindre cette alliance fut C.H. Adam, un Suisse *qui avait déjà utilisé l'argent dans un but artistique dans son pays natal*, d'après Chlupka. Ce qui les réunissait tous les quatre était l'argent, mais pas en tant que "vil Mammon"[(1)]. Ils s'intéressaient au rôle que joue l'argent dans la société. Ils se regroupèrent au sein de l'association Ioë Bsaffot. *C'est de l'argot qui signifie faux papiers*, explique Chlupka, et ils développèrent le concept de knochengeld.

Le terme de knochengeld renvoie à une idée de Diogène, qui pensait que l'argent devait sentir mauvais et ne pas pouvoir être conservé, car cela l'aurait empêché d'être stocké. Les artistes se référèrent également au théoricien de la finance Silvio Gesell (1862-1930),

l'inventeur de la monnaie fondante. Lui aussi voulait que les gens utilisent la monnaie comme un moyen d'échange et ne puissent pas la thésauriser. Il préconisait que l'argent soit périssable, c'est-à-dire que sa valeur fonde au fil du temps. Ce type d'argent liquide au taux d'intérêt négatif serait dépensé plus vite, ce qui boosterait l'économie.

5.400 billets numérotés à la main et signés

Les fondateurs de l'association basée à Prenzlauer Berg disposaient d'un bon réseau. Ils parvinrent rapidement à convaincre 30 commerçants et galeristes du quartier de participer à l'introduction de la monnaie alternative en gestation. En l'espace d'une semaine, ils trouvèrent 54 artistes pour concevoir les knochen. Les knochen étaient fabriqués avec divers matériaux, transmettaient toutes sortes de messages et leur conception graphique était différente. Leur seul point commun était leur taille et leur valeur. Chaque création fit l'objet d'un tirage de 100 exemplaires. Chacun des 5.400 billets fut numéroté à la main et signé. Afin de certifier leur validité, tous reçurent un coup de tampon de l'association Ioë Bsaffot.

Un billet valait 20 knochen, ce qui correspondait à 20 marks. Comme il était conçu pour être dépensé, il perdait chaque semaine un knochen de sa valeur totale, c'est-à-dire un mark. Les Knochen qui n'avaient pas été dépensés finissaient donc par ne plus avoir aucune valeur. Dans les points de collecte, c'est-à-dire dans les bars et galeries participants, chaque billet était tamponné afin de certifier qu'il avait été en circulation. Ceux qui n'avaient pas dépensé leurs knochen pouvaient acquérir des tickets qu'il fallait coller sur le billet afin de le réévaluer. *Nous avons même demandé à la banque centrale du Land si ce que nous faisions était autorisé*, explique Chlupka. *Nous avons appris qu'en fait ce n'était pas légal, mais que nous pouvions tout de même le faire, étant donné que les knochen se référaient au mark.* Et il s'agissait de toute manière d'une action artistique limitée dans le temps.

Une galerie transformée en banque

La galerie O zwei devint la banque. Les billets pouvaient y être retirés contre des deustche marks ou bien être échangés contre des DM par les propriétaires des bars et des galeries. Dès le début, l'action artistique rencontra un succès total. *Les collectionneurs d'art, les bons bourgeois venaient et nous arrachaient presque les liasses des mains*, raconte Nils Chlupka. Dans chaque liasse se trouvait un exemplaire de chaque billet de 20 knochen.

Une liasse coûtait 1050 marks. Ceux qui ne pouvaient pas se l'offrir mais étaient à la "poursuite" d'un Knochen en particulier, dépensaient leurs billets acquis à l'unité et en achetaient de nouveaux jusqu'à ce qu'ils tombent — peut-être — enfin sur le billet souhaité. Il n'y avait aucune garantie. Mais cela ne faisait rien puisque *les gens dépensaient de toute façon leur argent dans le quartier, où ils pouvaient aussi payer leur bière avec des knochen au lieu des marks, on ne payait rien en plus*, explique le directeur de la banque.

C'est ainsi que débuta la circulation effective de l'argent. La monnaie alternative boosta et stimula les affaires. Au bout de sept semaines, c'était terminé. Lors de la vente aux enchères organisée pour la clôture, le Musée historique allemand et des institutions financières telles que la Deutsche Bank se portèrent acquéreurs, se souvient Nils Chlupka : *Les knochen devinrent de plus en plus chers en tant qu'objets d'art.*

Dans sa ferme à la campagne, il contemple 21 ans plus tard quelques billets de knochengeld. À Prenzlauer Berg, il ne peut plus rien payer avec, cet argent n'a aucune valeur là-bas. Ce n'est pas le cas dans le milieu artistique. Là, leur valeur négative a été remplacée par une valeur positive déterminée par le marché de l'art. Une liasse dont Chlupka a suivi les enchères sur Ebay a atteint la somme de 5000 euros — c'était il y a deux ans. Heureux celui qui a amassé des knochen. Car le knochengeld, lui non plus, n'a pas d'odeur. ■

Stephanie Reisinger

(1) La divinité qui symbolise la richesse matérielle dans la Bible (NDLR).

Stephanie Reisinger est une journaliste allemande, elle a travaillé à Berlin et Brandebourg. Ses articles portent sur la Scandinavie, avec un accent sur la politique familiale, les enfants de la guerre et la thématique locale.

PHOTO © D.R. / COURTESY : NILS CHLUPKAS (COLLECTION/ARCHIVE)

Knochen. Andrea Pichl, Dietmar Kirves, Klaus Steak, Nils Chlupka, Olaf Nicolai, Sarah Marrs, W.A. Scheffler.

QUAND LES ARTISTES BANQUIERS CHANGENT L'ARGENT EN ART

Les devises alternatives répondent dans l'urgence à une crise économique, au manque de devises "officielles" et sont généralement le fruit d'initiatives volontaristes favorisant des économies locales parfois mal desservies. Mais elles peuvent tout autant être créées en tant qu'œuvres d'art, pour susciter la réflexion et apporter de la beauté à l'argent, d'ordinaire considéré comme uniquement pratique... voire sale.

Valeur artistique intrinsèque

Devin Balkind, spécialiste en technologies pour l'ONG Sarapis.org, propose que les musées créent leur propre monnaie, qui s'appuierait sur leurs inestimables collections d'œuvres d'art. Pour lui, les musées sont parmi les institutions démocratiques les plus riches de nos villes, en contraste souvent frappant avec la pauvreté des citoyens, et devraient en tant que telles se voir accorder le même privilège qu'une banque pour attribuer des prêts et pratiquer le système de réserves fractionnaires.

Même si aucun musée n'a encore tenté l'expérience, certains artistes ont lancé leur banque et sorti leur propre monnaie. L'Art Reserve Bank (banque de réserve de l'art) est l'une d'entre elles, fondée aux Pays-Bas en 2012, un pays s'inscrivant dans une longue tradition de marchés et d'échanges. Créé par Ron Peperkamp, l'Art Reserve Bank frappe sa propre monnaie : les pièces sont en elles-mêmes des œuvres d'art. De taille suffisamment grande, elles servent de canevas pour des créations d'artistes sur commande. Leurs créations font l'objet chaque semaine d'éditions spéciales d'environ cent pièces de monnaie qui peuvent être achetées par le public.

Outre le fait d'investir dans une œuvre d'art, chaque personne qui achète une pièce de cette monnaie devient également membre associé de la banque coopérative et peut voter et discuter de ses futurs projets financiers et artistiques lors des réunions annuelles du conseil d'administration. En outre, les pièces sont un investissement monétaire dont le rendement annuel est de 10%. La banque investit les fonds provenant de la vente de pièces de monnaie dans le projet d'art lui-même, mais garde une réserve dans son coffre-fort pour payer les dividendes aux membres qui choisissent de rendre leurs pièces et d'encaisser l'argent de leur investissement.

Il existe bien sûr toujours le risque d'une "panique bancaire", auquel cas, l'expérience tournerait court car Il est peu probable que le gouvernement néerlandais soit prêt à renflouer la banque avec des fonds publics. Heureusement, selon Peperkamp, la grande majorité des propriétaires de pièces sont très

Kunst Reserve Bank.
Pièces conçues par Ted Noten.

PHOTO © D.R.

PHOTO © D.R.

Art Reserve Bank.

heureux de conserver leurs œuvres d'art et, jusqu'à présent, très peu les ont échangées contre de l'argent. Dans tous les cas, à l'heure actuelle, les réserves de la banque de l'art sont plus élevées que celles des banques "normales". De plus, la monnaie électronique émise par ces dernières n'a aucune valeur artistique intrinsèque.

Un investissement plaisant à regarder

L'Art Reserve Bank publie cet avertissement aux acheteurs de ses pièces : *cette pièce n'est pas une monnaie légale et ne peut donc, à ce titre, être utilisée pour payer vos impôts. Officiellement, elle ne peut être utilisée pour payer quoi que ce soit. Par ailleurs, cette pièce ne fonctionne pas comme un coupon pour des activités culturelles ou l'achat d'art ou de toute autre chose. En fait, vous ne pouvez rien en faire. Cependant avec cette pièce, vous possédez bien entendu quelque chose susceptible de vous plaire : en tant qu'œuvre d'art unique, histoire intéressante, preuve de votre participation à une expérience hors du commun ou tout simplement investissement plaisant à regarder. Mais plus important encore, la pièce a une valeur stable et peut littéralement servir de monnaie de réserve au cas où les choses tourneraient mal avec l'euro ou le dollar ou quelque autre devise dans le système monétaire actuel.*

En outre, en tant que propriétaire de la pièce, vous êtes aussi co-propriétaire de la banque et vous pouvez participer à l'élaboration du parcours artistique et financier du projet. Si tout cela ne suffit pas, vous pourrez toujours rendre votre pièce et récupérer sa valeur en euros. Pour ceux que cela intéresse, les pièces peuvent être achetées en ligne sur www.kunstreservebank.nl ou dans l'une de leurs succursales. Pour l'instant il en existe aux Pays-Bas, en Allemagne, en Suède et en Autriche, mais en fait, n'importe quel membre peut choisir d'ouvrir une succursale locale et on lui fournira sur simple demande avec un kit comprenant tous les éléments nécessaires à cette opération.

Un billet à la valeur "amour"

Un autre artiste des Pays-Bas a lui aussi créé sa propre banque où il produit des billets sur du beau papier. Dadara est à l'origine du projet *Exchangibition Bank*[1]. La banque possède une cabine de change itinérante où les gens peuvent échanger des euros ou des dollars contre les devises spéciales de la banque. Les dessins sont tous peints à la main par Dadara lui-même, puis reproduits sur les billets de papier, qui viennent en coupures aux dénominations uniques, comme "infini" ou "zéro". Il existe aussi un billet dont la valeur nominale est "amour" ou encore un billet qui vaut "un j'aime", inspiré par les réseaux sociaux et leur système de valeur où la popularité devient une monnaie.

Le projet va plus loin qui invite les gens à prendre leurs euros, dollars ou autres devises nationales pour les transformer en les ornant de dessins et autres améliorations. Leurs œuvres sont ensuite accrochées sur l'"Arbre transformargent" qui est exposé à différents endroits, dont le festival Burning Man, la communauté expérimentale qui s'installe de façon éphémère et sans argent chaque année dans le désert du Nevada. Selon la marque sur le billet dont la valeur est de 2.0 (une référence au jargon informatique), *même longtemps après que l'argent aura disparu, la nature sera toujours là et nous pourrons encore cueillir des objets de valeur réelle sur les arbres.*

Le temps c'est de l'argent

Troisième exemple de banque de l'art : *Time/Bank*, un projet de Julieta Aranda et d'Anton Vidokle. Bien qu'ils aient sorti de très beaux billets sur papier, l'essentiel de leur monnaie est électronique et les transactions se font en ligne en utilisant un logiciel en open source. Le projet a commencé comme un moyen pour les artistes d'échanger entre eux du temps et des compétences jusqu'à ce qu'il devienne un projet artistique à part entière, exposé dans différents événements comme la Documenta de Kassel ou l'exposition Creative Accounting à la Galerie UTS de Sydney.

Dans une Time/Bank, l'argent est créé par crédit mutuel entre participants. N'importe qui peut ouvrir un compte, offrir des services en échange d'"heures" temps/banque ou acheter un service dont ils ont besoin grâce à leur crédit d'heures temps/banque. Dans ce cas, leur compte indiquera une valeur négative (tous les comptes commencent avec un solde à zéro). Mais inutile de paniquer, car cela n'engendre aucun intérêt, frais ou autre pénalité.

À travers la Time/Bank, déclarent les artistes, *nous espérons créer une monnaie immatérielle et une micro-économie parallèle pour la communauté culturelle, qui ne soit pas liée à une situation géographique et qui permette de créer un sentiment de valeur pour la plupart des échanges qui existent déjà au sein de notre domaine — en particulier ceux qui ne produisent pas de marchandises et échappent souvent aux structures qui ne valident que certaines formes d'échanges comme significatifs et profitables.* Parmi les compétences actuellement proposées, on trouve la composition musicale, l'aide en général, la promenade pour animaux de compagnie, l'écoute et la réflexion comme la préparation d'un gâteau. Si vous désirez en savoir plus, le projet se trouve à l'adresse : www.e-flux.com/timebank ■

Lenara Verle

(1) Les projets de Dadara, y compris son nouveau *Hourtopia — One Hour of Infinity* sur le temps, l'argent et l'art, se trouvent sur www.artasmoney.com.

Chercheuse en arts des médias, en collaboration et en monnaies alternatives, **Lenara Verle** est chargée de cours à l'Université d'Unisinos, au Brésil. www.lenara.com

USAGES MINEURS DE L'ARGENT

L'argent conditionne et caractérise nos vies quotidiennes, mais quels usages en faisons-nous ? Ou plus exactement, quels autres usages de l'argent sont possibles ? Y a-t-il des usages *autres* ?

La théorie économique définit la monnaie — symbole premier de l'argent — comme une convention sans valeur intrinsèque qui sert d'unité de compte, de réserve de valeur et d'intermédiaire dans les échanges. La circulation de l'argent devient la caractéristique la plus évidente de cette dernière fonction, constituant ainsi un circuit singulier qui établit des liens fluides et flottants, parfois pervers, au sein de nos sociétés.

L'utilisation de ce circuit est une vieille tradition populaire en Amérique latine. La convention veut que toute sorte de dégradation de la monnaie soit considérée comme illégale. Il est néanmoins courant de trouver des billets contenant des inscriptions, des vœux individuels ou collectifs, des déclarations d'amour ou de haine, sans oublier les chaînes bien connues, porteuses de guérison ou de chance — où il est demandé de ne pas ébranler la chaîne sous peine d'encourir les plus terribles châtiments délivrés par la justice divine.

Récemment et à la suite d'une prolifération de billets marqués de consignes politiques, la Banque centrale du Mexique a publié un communiqué notifiant que tout billet marqué de consignes perdait automatiquement sa valeur : *La Banque centrale estime sans valeur tous les billets contenant des mots, des phrases, aussi bien manuscrits qu'imprimés, ou inscrits par le biais de tout autre moyen indélébile, conçus pour diffuser des messages au public, à caractère politique, religieux ou commercial.*

Étrangement, le communiqué officiel fait une exception : les dessins, gribouillages ou altérations ne perturbent en rien la valeur du billet. Au-delà de ce paradoxe, peut-on penser que ce qui se cache derrière le communiqué de la Banque mexicaine, c'est la peur d'une circulation trop efficace des idées ? Ce qui reviendrait à rendre explicite une dimension politique absente dans la définition aseptisée de la théorie économique concernant la fonction d'intermédiaire d'échanges ; celle des réseaux, des circuits, des territoires inattendus que l'argent peut créer de façon diffuse et difficilement repérable.

À partir de 1970, l'artiste brésilien Cildo Meireles soulève cette question avec un travail qui va devenir exemplaire. Il l'énonce ainsi : *Les Insertions dans des Circuits Idéologiques émergent de la nécessité de créer un système pour la circulation et l'échange d'informations qui ne dépend d'aucun type de contrôle centralisé.*

Dans le cadre de ses *Insertions dans des Circuits Idéologiques*, qui s'étendent de 1970 à 1975, Meireles développe son projet *Cédule*. Ce travail commence à la suite du décès dans des circonstances douteuses du journaliste Vladimir Herzog[1]. En s'inspirant des traditions populaires, il tamponne des billets en cours de validité avec la question : *quem matou Herzog ?* (Qui a tué Herzog ?). Les billets continuent donc à circuler avec cette inscription. D'autres suivront, telles que *Yankees go home* ou *Which is the place of the work of art ?* (quelle est la place du travail de l'art ?), placées au dos d'un billet de dollar.

Un deuxième projet fait aussi partie des *Insertions*, le *Coca-Cola project* où, en suivant le même principe d'intervention dans un circuit existant, l'artiste va inscrire différents "slogans", ou même des instructions pour fabriquer des cocktails Molotov artisanaux dans des bouteilles de Coca-Cola (bouteilles en verre qui sont recyclées et remises en circulation).

Dans les deux cas, il s'agit moins de détourner un circuit que de s'en servir. S'introduire dans des circuits établis pour mettre en évidence leurs dimensions politiques et en faire usage. Dans un contexte de dictature où les voix sont muselées, l'argent et les bouteilles deviennent des supports qui garantissent, étrangement, la "libre" circulation de la parole. Parole anonyme sans destinataire particulier, mais qui s'adresse à tous et peut être relevée par chacun. Plus de trente ans après les *Insertions* de Meireles, l'artiste guatémaltèque Stefan Benchoam va réaliser, pendant deux ans, un travail qu'il nomme : *Ré-insertions dans des circuits idéologiques.*

Le 10 mai 2009, l'avocat Rodrigo Rosenberg est assassiné dans la ville de Guatemala pendant une promenade à vélo. Peu de temps après, l'apparition d'une

PHOTO © D.R.

Christian Vitery, ***Implacable***.

vidéo enregistrée par lui-même avant sa mort, déclenche un scandale politique dans le pays. Rosenberg y accuse le président en exercice à l'époque de sa mort éventuelle. C'est pourquoi, entre 2009 et 2011, Stefan Benchoam tamponne des quetzals[2] avec la question : *¿ Quién mató a Rosenberg ?* (Qui a tué Rosenberg ?). Le jeune artiste affirme l'appropriation qu'il fait du travail de Meireles, non seulement dans l'opération, mais aussi dans le choix même du titre de l'œuvre. Benchoam va, à la fois, construire une filiation artistique et volontairement inscrire son travail dans le monde de l'art.

Des activistes argentins vont, eux aussi, s'approprier l'opération de Meireles mais, contrairement à Stefan Benchoam, sans la ré-inscrire pour autant dans le monde de l'art. Julio Jorge Lopez, ancien détenu disparu de la dernière dictature militaire en Argentine (1976-1983), et ayant survécu à cette détention, est l'un des témoins-clés convoqués lors de la réouverture[3] des procès contre des militaires et des tortionnaires responsables de la dictature en question.

Le 18 septembre 2006, la sentence concernant le premier accusé[4] va être lue. Ce jour-là, Julio Lopez, qui avait témoigné lors du procès, disparaît. L'appareil répressif ne se révèle donc pas totalement neutralisé, malgré plus de 10 ans d'état démocratique. Après une première détention clandestine entre octobre 1977 et juin 1979, ce maçon devient, à 77 ans, le premier disparu en démocratie. Depuis ce jour-là, aucune information, aucune trace, aucun changement qui puisse donner le moindre indice sur sa deuxième disparition.

Dans un premier temps, celle-ci provoqua une réaction considérable dans la société argentine avec de fortes répercussions médiatiques ; mais au fil du ›

Christian Vitery, ***Sin aire, sin tierra, sin agua, sin patria***.

PHOTOS © D.R.

Cildo Meireles, ***Cedule, "Quem matou Herzog ?"***, 1970-1975.

temps, l'affaire perdit de sa présence dans les médias. Des artistes et des activistes vont réagir de différentes façons contre ce qu'ils appellent la troisième disparition de Julio Lopez, sa disparition médiatique. En 2008, un groupe d'activistes d'une association de quartier à Buenos Aires, prend connaissance du travail de Cildo Meireles et s'en inspire en confectionnant des tampons avec la question : *¿ Dónde está Julio Lopez ?* (Où est Julio Lopez ?).

Outre le fait de tamponner des billets et de les remettre en circulation, ils vont élargir l'action avec une double opération. D'une part ils vont *socialiser* le tampon, c'est-à-dire le distribuer à des personnes ou des organisations qui veulent l'utiliser ; de l'autre, ils organisent des séances publiques ou semi-publiques de tamponnage. Ce qui intéresse le collectif c'est d'avoir un outil simple et bon marché qui peut être facile à partager et utilisable aussi bien dans la sphère privée que dans la sphère publique.

Cet outil simple, bon marché, est aussi transportable et permet la multiplication anonyme des messages. C'est ce qui intéresse particulièrement l'artiste Christian Vitery. En Équateur, la monnaie en cours de validité depuis l'année 2000 est le dollar états-unien. Le dollar est venu remplacer le sucre, qui était la monnaie nationale depuis 1884. Vitery commence à tamponner, en 2009, des bulles de dialogue reliées aux visages apparaissant sur les billets, comme celui de Washington, laissant à celui qui reçoit le billet la place d'inscrire ce qu'il veut.

L'année suivante, au moment de la célébration du bicentenaire de l'indépendance, pour souligner ce paradoxe qui consiste à toujours utiliser cette devise, Vitery tamponne des billets avec l'inscription *Recuerdo del Bicentenario* (Souvenir du bicentenaire) ou *Implacable*. À partir de ce moment-là, il va multiplier les messages. Certains sont en relation avec l'histoire récente de l'Équateur, comme c'est le cas de *Sin aire, sin tierra, sin agua, sin patria* (Sans air, sans terre, sans eau et sans patrie), se référant au problème de l'extraction pétrolière dans la région amazonienne. D'autres inscriptions indiquent des dates : *Hoy es 4 de marzo 1945* (Aujourd'hui on est le 4 mars 1945) ou *Hoy es 2 de Agosto 1990*.

Ces dates renvoient à des attaques des États-Unis contre différents pays du monde. En 2013, Christian Vitery a lancé une nouvelle inscription *Made in China*, tamponnée sur des billets de dollar pour évoquer les accords économiques et politiques qui lient le gouvernement de l'Équateur à la Chine. Vitery multiplie les messages. Il a pour habitude d'avoir sur lui divers tampons qu'il sort et utilise selon l'occasion. D'une certaine manière, l'ensemble des inscriptions pourrait constituer une éphéméride profane de l'histoire politique de son temps, que l'artiste relève pour la restituer à l'espace public.

Stefan Benchoam, ***Ré-insertions dans des circuits idéologiques, "¿ Quién mató a Rosenberg ?"*** .

Curieux usage de l'argent dans ces différentes insertions : il est support d'une mémoire collective et le circuit que celle-ci emprunte pour rester vivante. Toutefois, l'insertion peut être aussi comprise en termes de contamination. Au Canada, Mathieu Beauséjour, appelé "artiste numismate", a lui aussi recours aux billets et exploite leur système de circulation. Lors de son premier travail, l'artiste retire momentanément de la circulation les billets qu'il reçoit, des dollars canadiens, pour inscrire les numéros de série de chaque billet dans un registre, puis les remet en circulation avec l'expression *virus de survie* tamponnée au dos du billet.

Pour Beauséjour, le dos du billet, est l'espace dédié à l'art, là où d'autres artistes ont réalisé leurs travaux en dessinant des icônes de la culture et de l'histoire du pays. Les billets synthétisent, pour lui, les symboles du pouvoir, et l'art en fait partie. Au cours des années, Beauséjour va multiplier et complexifier les interventions sur des billets jusqu'à en détruire. Avec ses premières actions qu'il nomme *terrorisme sémiotique*, l'artiste explore les possibilités de contamination d'un circuit donné.

Pour l'artiste Ral Veroni, *l'argent est la représentation du quotidien. Il est à la fois plus éphémère et plus stable que nos actes et passions*. Veroni va tenter d'exploiter cette double caractéristique paradoxale, qui est d'être à la fois éphémère et stable. En 1994, l'artiste commence à dessiner sur des billets. Marqué par une période d'hyperinflation en Argentine — à la fin des années 80 — et des changements successifs de monnaie, il dessine sur des billets hors circulation. Ce travail, qui a le titre pour le moins évocateur de *Lucha por la Vida* (Lutte pour la vie), rappelle l'expérience de la dévaluation de la monnaie.

Plus tard, lors de son séjour en Europe, Ral Veroni réalise son travail *Teatrillo Europeo de Entidades* (Théâtre Européen d'Entités). Il dessine sur les billets qui passent entre ses mains à un rythme de un par jour. Pour ce faire, il établit un protocole bien défini : il commence par dessiner sur un billet de 50 qu'il dépense. Avec la monnaie qu'il reçoit, il intervient sur un billet de 20 qu'il dépense pour avoir un billet de 10 sur lequel dessiner, il le dépense et dessine ensuite sur le billet de 5, qu'il va aussi dépenser pour recommencer le cycle avec un billet de 50. Plus de 300 billets-œuvres ont été mis en circulation.

Ces morceaux de papier rectangulaires, qu'on a dans nos poches ou porte-monnaies, ne restent pas longtemps avec nous et, apparemment, moins ils restent mieux c'est. Dans un monde capitaliste, la circulation de l'argent est le signe d'une société prospère. C'est ce qu'on appelle la liquidité. Paradoxalement, plus l'argent circule, plus il y a de transactions, plus le circuit qu'il institue s'élargie. Comme on l'a vu avec les différentes pratiques, le circuit que l'argent institue peut être pensé comme un réseau mobile, sans identité fixe, qui se configure et se reconfigure continuellement. Un réseau où les usages mineurs de l'argent peuvent se multiplier… du moins jusqu'à ce que l'omniprésence de la monnaie informatique finisse par accomplir le rêve de dématérialisation totale de l'économie. ■

Mabel Tapia

Mathieu Beauséjour, ***Virus de survie***.

PHOTO © D.R.

Ce texte est tiré d'*Optical Sound n°1*, septembre 2013, revue papier et tablette : www.optical-sound.com
Version imprimée disponible auprès de www.r-diffusion.org
Version numérique sur iPad : www.artbookmagazine.com

(1) Vladimir Herzog (journaliste et écrivain) a été assassiné en 1975 par la dictature militaire brésilienne (1964-1985). Néanmoins, c'est seulement en 2012 que l'acte de décès de Herzog a été changé par ordre de la justice brésilienne à la demande de la Commission Nationale de la Vérité, qui enquête sur les crimes commis par l'État brésilien entre 1946 et 1988. Jusqu'à ce moment là, sa mort était officiellement un suicide.
(2) Monnaie en cours de validité au Guatemala.
(3) Trente ans après le dernier coup d'État, les deux lois d'amnistie, dites lois de Point Final (1986) et de Devoir d'obéissance (1987), ont été annulées et déclarées inconstitutionnelles en 2005.
(4) Il s'agit de Miguel Etchecolatz, chef de la Police de la province de Buenos Aires sous la dictature, chef d'opérations et responsable de 21 centres clandestins de détention.

Chercheuse indépendante, **Mabel Tapia** prépare une thèse de doctorat à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS) en co-tutelle avec l'Université de Buenos Aires (UBA).

L'ART RÉÉCRIT L'HISTOIRE DE L'ARGENT

La "monnaie d'artiste" se moque des systèmes monétaires archaïques, des dérèglements financiers ou de la construction déformée de la valeur. Une manière de subversion politique nouvelle, comme le prouvent en Amérique du Sud des initiatives qui réinventent des règles pour la circulation de la culture.

Fatigués de se plaindre de la crise économique et du manque de moyens, des activistes créent des monnaies et des systèmes financiers alternatifs capables de proposer une nouvelle approche du capital. Le bitcoin, cette monnaie virtuelle sans banque centrale et qui n'existe que sous forme d'archive numérique sur Internet, en est l'un des exemples les plus célèbres. On pourrait penser à un jeu de société, comme le Monopoly, mais toujours est-il que le bitcoin est aujourd'hui coté à plus de 400€ selon le taux de change officiel[1]. Néanmoins le bitcoin n'est pas la seule alternative à l'argent dans la contemporanéité, et son domaine d'action n'est pas restreint aux pirates ni aux experts de la finance.

PHOTO © GUSTAVO ROMANO

Sans se soucier de cryptographie ni des oscillations du marché, des artistes créent des monnaies imaginaires, des banques et des systèmes qui proposent des modèles alternatifs au réseau macro-économique officiel. Ces créateurs essaient de formuler de nouvelles règles pour la diffusion de la culture par le biais d'actions relevant de la critique et qui priment par leur diversité. L'une de ces formules propose l'utilisation de cet argent comme devise virtuelle pour se moquer du processus de création de valeur des objets et comme dispositif de subversion politique.

Une monnaie alternative et collaborative

Une des premières tentatives de monnaie interactive est née au Brésil en 2005. Il s'agit des célèbres et controversées Cubo Cards du Circuito Fora do Eixo. Initiative courageuse, les *Cubo Cards* sont une monnaie parallèle créée par des producteurs culturels et des artistes brésiliens destinée au financement de leur production artistique et culturelle. En quête de ressources pour financer les groupes de musique à Cuiabá, la capitale de l'État du Mato Grosso do Sul, dans le centre-ouest du Brésil, le collectif Cubo a décidé de créer sa propre monnaie. La Cubo Card permet de payer les artistes en échange d'autres services, communiqués de presse, réalisation de site web, heures de répétition en studio, etc.

De façon très optimiste, nous avons distribué les Cubo Cards en contrepartie de prestations artistiques, car tous ceux qui étaient témoins de l'expérience que nous mettions en place ont voulu la partager et en faire partie. Cette reconnaissance de la puissance des Cards a abouti à une espèce de crise des subprimes : en fin d'année, beaucoup trop de monde a demandé des contreparties au même moment !, ironise l'un des créateurs de la nouvelle monnaie, Pablo Capilé.

Indépendamment de sa réussite, ce type d'action est particulièrement important du point de vue méthodologique, en déplaçant la discussion sur le marché de la culture vers une réflexion sur la culture du marché. Cependant, les tentatives des artistes de réinventer la logique et les standards du marché — au lieu de celles qui essaient simplement de créer de nouveaux formats —, ont été peut-être plus prometteuses dans leur potentialité à étendre les frontières de la pensée et de la pratique économique. En confrontant les valeurs du marché et en ironisant sur les symboles de leur efficacité, ces artistes remettent en question l'autorité des paramètres d'organisation, comme l'artiste et curateur argentin Gustavo Romano l'a prouvé avec *Time Notes*, projet en cours depuis 2010.

Une monnaie imaginaire comme dispositif critique

L'adage populaire "le temps, c'est de l'argent" prend une autre tournure dans ce projet où le cliché est porté à son paroxysme. L'artiste et commissaire d'exposition argentin a créé une banque avec laquelle il est possible de récupérer le "temps perdu", en demandant des "prêts de temps" et en consultant une base de données sur les actifs de "temps perdu". Depuis un an, Romano a implanté des bureaux basés sur ce système bancaire à Singapour, Berlin, Buenos Aires, São Paulo, Madrid et dans plusieurs autres villes.

Le projet est la forme dépliée d'une recherche de l'artiste, le laboratoire nomade de discussion de problèmes globaux intitulé *Psychoeconomy*. Ce travail a permis à Romano d'exposer à la Banque mondiale, à Washington, où il a présenté ses théories. Le rapport de l'expérience, *Mis 10 Días como Consultor del Banco Mundia (Mes 10 jours comme consultant de la Banque mondiale)* est publié dans un e-book disponible sur le site Timenoteshouse.org[2]. La subtile ironie de Romano par rapport au marché de la finance

© GUSTAVO ROMANO

a son équivalent dans le petit circuit du marché de l'art. Après tout, il n'y a guère de secteurs de la société où les gens semblent aimer payer pour être critiqués, comme c'est le cas des collectionneurs d'art.

C'est ce que souligne le travail de l'artiste brésilien Lourival Cuquinha. Il met en évidence les processus de construction de valeurs monétaires dans le domaine de l'art dans plusieurs de ses projets. Cuquinha se consacre à ce qu'il appelle l'art financier. Lourival Cuquinha explicite cette relation dans deux de ses récentes installations. *Zeitgeist*, un astérisque gigantesque formé de tiges construites avec des pièces de cinq centimes de real (la plus petite pièce en circulation au Brésil), devait atteindre des cotations proches du million de reals à la fin d'*ArtRio*, la foire d'art de Rio de Janeiro en septembre 2014. *Zeitgeist* a été montré pour la première fois au Musée d'art de Rio de Janeiro en juin de cette année dans une exposition personnelle de l'artiste.

Toujours pour ArtRio, cette fois en 2013, Cuquinha avait présenté *Conversion X Machina Bolha Bank* (2013), une pièce ironique sur les procédures accordant un statut d'investissement aux objets d'art, en créant une analogie directe entre le marché de la finance et celui de l'art. Pour ce faire, il a mis au point une sorte d'aspirateur à monnaie destiné à récolter les investissements. Chaque "investissement" donne à l'acheteur le droit d'acheter des actions sur l'œuvre avec une garantie de valorisation multipliée par dix dans le cas où le travail est commercialisé. Chaque "investisseur" reçoit une plaque en bois signée Cuquinha, qui fonctionne comme une attestation pour récupérer son placement. Plus les actions sont vendues, plus le travail prend de la valeur spéculative.

Inaugurée durant *ArtRio* en septembre 2013, l'installation avait pour prix initial 15000€, valeur obtenue à partir de ses coûts de production (1500€) multipliés par dix. À partir de là, deux possibilités étaient ouvertes : soit l'installation pouvait être acquise dans sa totalité à son prix initial, soit ceux que le profit de la vente intéressaient pouvaient acheter des actions correspondant aux monnaies de la Banque virtuelle ou pariaient sur leur commercialisation future. La valeur des actions oscillait de 17 à 1000 euros, cette variation constituant la métaphore ou plutôt la reproduction raffinée des bulles du marché de la finance. Plus les actions étaient achetées, plus le prix du travail augmentait. Chaque montant aspiré par la machine de l'artiste était automatiquement multiplié par dix, augmentant ainsi la valeur monétaire du travail. À la fin d'*ArtRio*, le travail, qui valait désormais 80000€, a été vendu.

La circulation de l'argent comme dispositif de subversion politique

Mais les artistes qui traitent d'argent dans leurs œuvres n'ont pas toujours un effet direct sur le marché. C'est le cas de l'une des plus importantes œuvres de l'histoire de l'art brésilienne, les *Inserções em Circuitos Ideológicos* de Cildo Meireles (lire aussi pages précédentes). Dans ce travail initié en 1970, aux heures les plus cruelles de la dictature militaire brésilienne (1964-1985), Meireles s'approprie des objets quotidiens comme les bouteilles de Coca Cola pour les modifier symboliquement en leur portant l'inscription *Yankees go home* avant de les remettre sur le marché.

Parmi tous les *Inserções*, le plus pertinent est celui qui portait la phrase *Qui a tué Herzog ?*, tamponnée sur les billets d'un cruzeiro, la plus petite espèce en circulation dans le Brésil des années 1970. Meireles a repris un rituel brésilien particulièrement répandu au sein de la population la plus pauvre : écrire ses désirs, messages, prières ou promesses sur les billets à l'infinie circulation. Il l'a fait pour remettre en question la mort d'un journaliste politique, figure de l'époque, Vladimir Herzog, assassiné sous la torture par la police militaire de la dictature. Son décès a été publiquement annoncé comme un suicide, avec une photo forgée comme preuve mensongère à l'appui de cette stratégie.

La série a été récemment réactualisée avec la question *Onde está o Amarildo ?* (Où est Amarildo ?) imprimée sur le plus petit billet brésilien actuel, le billet de deux reais. Amarildo, maçon, est "porté disparu" depuis le 14 juillet, au cours d'une intervention de la police pacificatrice *carioca* (les UPAs) dans la favela de la Rocinha, à Rio de Janeiro. Cette dernière série réactive totalement les questions soulevées par l'œuvre *Inserções em Circuitos Ideológicos*, en appuyant sur une problématique très contemporaine : où se situe la sphère publique au Brésil ? Quels droits a-t-elle ? La liberté de circulation, autrement dit, le droit d'aller et venir instauré par la Révolution française, est-il réservé à une certaine classe sociale dans l'espace brésilien ? ■

Giselle Beiguelman

Cet article reprend et met à jour des idées présentées dans les articles A arte de fabricar dinheiro *et* Daquilo que não se vende, *publiés dans le magazine* seLecT (numéros 1 et 14).

(1) Au 8 août 2014.

(2) www.timenoteshouse.org

© LOURIVAL CUQUINHA

Giselle Beiguelman est artiste et professeur à l'Université d'architecture et d'urbanisation de São Paulo (USP), où elle donne des cours de design. www.desvirtual.com

"L'AFRO FAIT CIRCULER L'ESPOIR DE L'AFRIQUE"

Depuis 2002, le Sénégalais Mansour Ciss Kanakassy et le Canadien Baruch Gottlieb portent une utopie artistique concrète, l'Afro, monnaie unique du continent africain. Matérialisée par des billets à l'effigie de Léopold Sédar Senghor et mettant en avant un panafricanisme économique, elle s'appuie sur le laboratoire Déberlinisation qui critique les frontières africaines dessinées à Berlin à la fin du XIX^{ème}. Depuis Berlin justement, les deux artistes répondent (par mail) à nos questions.

Afro 2ème édition, 2006. Baruch Gottlieb / Mansour Ciss.

Vous avez créé le laboratoire Déberlinisation. Pouvez-vous nous en expliquer le contexte ?
Les frontières largement arbitraires qui ont été dessinées à la Conférence de Berlin, dite Conférence du Congo, en 1884-1885 sont pour la plupart toujours en vigueur. Elles empêchent à ce jour les échanges entre les Africains, qu'ils soient intellectuels, financiers, ou créatifs. Nous, laboratoire, voulons problématiser cette situation, alors : *Déberlinisation* !

Dans le cadre de Déberlinisation, vous avez conçu et développé une monnaie "imaginaire", symbole d'une forme de panafricanisme, appelée l'Afro. Pourquoi imaginaire ?
Elle est imaginaire dans la mesure où les conditions ne sont pas propices aux Africains pour parvenir à leur souveraineté économique. Les économies africaines sont toujours sous contrôle des banques européennes et notamment des établissements français côté anciennes colonies françaises. L'Afro est donc un rêve impossible, impossible pour l'instant du moins. Pourtant, dans sa forme concrète, il donne un sentiment palpable et immédiat d'un autre monde possible. L'espoir qu'il apporte persiste néanmoins, malgré les dures réalités auxquelles est confrontée l'Afrique.

Afro 2ème série (verso), 2004. Baruch Gottlieb / Mansour Ciss.

© D.R.

La création d'une monnaie pour toute l'Afrique a-t-elle été bien perçue en Afrique ?
Les Africains trouvent en général que l'Afro serait une bonne idée. La majorité d'entre eux ont l'espoir que les Africains pourront un jour gérer leurs potentiels et leurs propres ressources naturelles.

En quoi les artistes sont-ils acteurs d'une forme nouvelle de développement économique ?
En inventant de nouveaux territoires de pensée. Comme le dit Achille Mbembe, *au fond, une telle pensée devrait être un mélange d'utopie et de pragmatisme. Elle devrait être, de nécessité, une pensée de ce qui vient, de l'émergence et du soulèvement. Mais ce soulèvement devrait aller bien au-delà de l'héritage des combats anticolonialistes et anti-impérialistes dont les limites, dans le contexte de la mondialisation et au regard de ce qui s'est passé depuis les indépendances, sont désormais flagrantes.*

Quels sont les développements récents autour de l'Afro ? J'ai lu en ligne qu'un distributeur d'Afros avait été installé à Berlin ?
Nous avons créé un M-AFRO électronique, monnaie qui pourrait être échangée par téléphone mobile, mais n'avons pas eu l'occasion de le lancer jusqu'ici. Faute de finan-

© D.R.

Afro 1ère série. Baruch Gottlieb / Mansour Ciss.

cements, les distributeurs automatiques de billets n'ont pas encore été réalisés.

Avez-vous pris contact avec certaines banques centrales africaines pour sortir de l'utopie et concrétiser le projet d'une monnaie pan-africaine ?
Les banques centrales africaines sont sous l'autorité absolue du Trésor français. Cela ne permet pas la naissance d'une véritable autonomie économique africaine.

Dans une interview à Afrik.com(1), vous évoquiez un projet de village en Afrique où l'Afro a été mis en circulation via la "Banque centrale des États-Unis d'Afrique". Pourriez-vous nous raconter l'expérience ?
C'était un village africain construit en 2003 en Autriche, à Vienne, par un architecte soudanais, avec le curateur nigérien David Nejo. Nous y avons expérimenté le système de paiements Afro.

Comment rapprochez-vous l'Afro de l'émergence des monnaies virtuelles de type bitcoin sur Internet, qui remettent en cause le fonctionnement classique des banques centrales et plus largement d'une forme de domination de la finance internationale ?
Sans un mouvement social, les nouveaux instruments d'échange de valeur n'auraient pas d'effets bénéfiques.

Pensez-vous que l'Afro préfigurait une forme d'émancipation plus générale (au-delà de l'Afrique) des artistes vis-à-vis de la mondialisation, de l'économie, de la finance ?
L'Afro représente une chimère, la chimère apparue partout en Afrique pendant les indépendances des années 1960, et qui représentait un souffle d'espoir pour beaucoup au nord du Globe. Il est évident que le monde ne sera jamais en paix sans une Afrique en paix. Et, d'une certaine manière, on pourrait imaginer qu'une participation plus égalitaire de l'Afrique dans les affaires du monde pourrait nous aider tous. L'Afro, en tant qu'imaginaire d'une monnaie unique africaine implémentée et administrée sagement, pourrait avoir une chance d'aider simplement à la prospérité et au potentiel de l'Africaine et l'Africain moyens, et permettre aux peuples des pays du Nord d'avoir des relations plus matures avec ces peuples-là. ■

propos recueillis par **Annick Rivoire**

(1) www.afrik.com/article7317.html

Mansour Ciss, titulaire de la bourse Léopold Sédar Senghor pour l'excellence artistique, expose largement en Afrique et en Europe. Il est le fondateur de la Villa Gottfried / Sénégal. www.mansourciss.de

Baruch Gottlieb est membre du laboratoire Déberlinisation, du collectif berlinois Telekommunisten et de Arts & Economics Group. Il est conférencier à l'Université des Arts de Berlin au sein de l'Institute for Time based Media. http://g4t.info

Changer l'argent

WE EAT MONEY

MAINTENANT QUE NOUS SOMMES DEBOUT

Activisme culturel en Espagne face à la crise

Si la crise en Espagne a fait chambouler une économie centrée sur l'endettement et la spéculation immobilière, elle a aussi ouvert un temps politique nouveau que l'on identifie déjà, plus de 30 ans après la mort de Franco, comme une deuxième transition démocratique. Dans ce climat d'urgence et spontanéité, mouvements sociaux et activisme artistique s'allient et se confondent.

Barcelone, été 2004. Un groupe d'artistes de la compagnie de théâtre Conservas monte sur des *pateras* — embarcations très précaires utilisées par les migrants africains pour traverser la mer en direction des côtes européennes — pour prendre d'assaut le site du Forum Universel des Cultures, au nord de la ville. Leur but : dénoncer les zones d'ombre de ce gigantesque évènement culturel censé concentrer pendant plusieurs mois des manifestations artistiques inspirées par le développement durable, la paix et la diversité.

© D.R.

Las Agencias, ***Dinero Gratis***.

Avec ses infrastructures géantes et son budget mégalomaniaque — dont le financement, soutenu par les banques et le secteur immobilier, se trouve actuellement sous contrôle judiciaire — le Forum est un des premiers symboles du désastre à venir. Mais il signale aussi un moment fort de mobilisation citoyenne autour duquel s'agitent quelques collectifs d'artistes qui commencent à mettre en question la dérive spéculative de l'économie espagnole.

Un de ces groupes est Las Agencias, né en 2001 lors d'une rencontre organisée par le Musée d'Art Contemporain de

PHOTO © V DE VIVIENDA

Panneaux contre la crise.

Barcelone MACBA. Leonidas Martin, membre du collectif, s'en souvient : *Après la vague anti-globalisation de Seattle, l'art politique est à la mode. Le MACBA contacte la Fiambrera Obrera* [groupe activiste de Madrid] *qui à son tour invite d'autres groupes et on met en place une semaine de travail entre mouvements sociaux, artistes, graphistes… qu'on intitule* De l'Action Directe comme un des Beaux Arts. *C'est un grand succès. On reçoit le soutien du Musée pour mettre en place des projets, que nous n'appelons pas projets mais* outils *parce qu'ils n'en sont pas faits pour être exposés mais pour articuler des luttes concrètes.*

Parmi ces outils se trouve la série d'affiches et auto-collants *Dinero Gratis* (Argent Gratuit), une action de guérilla de la communication qui, en pleine effervescence financière, présidée par la facilité d'accès au crédit, annonce la gratuité des moyens de paiement, menant juste un peu plus loin le discours dominant en Espagne à ce moment-là, à savoir : endettez-vous, c'est gratuit. *Mais à la même époque*, poursuit Martin, *la Banque Mondiale et le FMI, qui avaient prévu de se réunir à Barcelone, doivent annuler leur visite à cause des protestations populaires, dans lesquelles nos interventions avaient été très visibles. Et le Musée, pressé par les forces politiques, supprime son soutien.*

Peu importe. Dénués de ressources mais forts de leur succès, Las Agencias continue de développer ses très inventifs outils d'intervention. Parmi eux, les soustractions artistico-tactiques YoMango (littéralement : je pique, en hommage à la chaîne espagnole de prêt-à-porter Mango) dans des magasins et des supermarchés. Quand la crise éclate, le travail du groupe prend un nouvel essor. *À l'époque nous avons commencé nos interventions, il fallait expliquer ce qu'était la spéculation financière ou la dette publique ou ce que faisait la Banque Mondiale. Mais aujourd'hui en Espagne tout le monde est au courant. Donc, nos actions se sont transformées aussi.* Désormais sous le nom de Colectivo Enmedio, le groupe intervient directement dans les lieux où se font sentir les conséquences de la crise au quotidien : les bureaux de l'INEM (le Pôle Emploi espagnol) ou les agences de Bankia, banque ruinée par la corruption politique et renflouée en 2012 avec plus de 22.000 millions € du budget de l'État.

Mais leur outil le plus visible est sans doute la campagne de communication de la PAH (Plataforma de Afectados por la Hipoteca), la plateforme d'aide aux victimes de prêts hypothécaires devenue symbole d'espoir et solidarité pour l'ensemble de la société espagnole, et ayant reçu le Prix Citoyen Européen du Parlement Européen en 2013. Articulée en assemblées locales, la PAH arrête des expulsions (depuis le début de son activité, elle en a arrêté plus de mille),

© D.R.

Movimiento por la Democracia. ***Carta por la democracia***.

PHOTO © AFROX PAH MALAGA

Manifestation devant une agence BBVA.

reloge les familles et organise les polémiques *escraches*, formule de protestation né en Argentine qui consiste à manifester de façon ciblée à la porte des résidences des responsables politiques. Les *escraches* de la PAH sont présidées par le slogan *Sí se puede. Pero no quieren* (Oui, ça peut se faire. Mais ils ne veulent pas) en réponse au discours qui accompagne les mesures d'austérité du Gouvernement, selon lequel *on ne peut pas* cesser de privatiser les services de santé, *on ne peut pas* cesser de réduire les droits sociaux, *on ne peut pas* cesser de soutenir les banques avec de l'argent public.

Identifiée avec les actions de la PAH, la devise vient cependant du mouvement 15M (nom générique donné à toutes les initiatives liées à l'esprit populaire du 15 mai 2011, quand a commencé l'occupation de Plaza del Sol à Madrid qui a duré plus d'un mois) signalant un des traits caractéristiques de toutes ces protestations : la circulation et ré-appropriation permanente des gestes et des formules, sans se soucier de l'auteur ou avec de diffuses paternités collectives. Comme pour Las Agencias, l'histoire de la PAH remonte aussi à l'Espagne pré-crise. En particulier, au mouvement pour le droit au logement V de Vivienda qui, dès 2006, alertait sur la hausse délirante des prix de l'immobilier et la croissante précarisation de toute une génération exclue du droit à un logement digne. Sa leader Ada Colau a présenté récemment la liste électorale Guanyem Barcelona (Gagnons Barcelone), coalition citoyenne créée pour les élections municipales de 2015 (la même formule existe à Madrid sous le nom Ganemos Madrid).

Conservas, la compagnie théâtrale qui assaillait le Forum des Cultures en 2004, a elle aussi traversé l'évolution du paysage politique et se concentre depuis une dizaine d'années sur les droits et libertés liés à Internet. Autour du réseau X.net, ses membres organisent le festival de culture libre Les Oxcars ainsi que la rencontre internationale FCF (Free Culture Forum). En 2014 le Partido X, né du réseau, a concouru aux élections européennes avec en tête de liste Hervé Falciani, l'ingénieur de systèmes qui a présenté aux tribunaux les noms de nombreux titulaires de comptes en Suisse, dont beaucoup de chefs d'entreprise espagnols, extraits des données

de la banque HSBC pour laquelle il travaillait. Simona Levi, fondatrice de X.net, rappelle que le groupe *possède un corpus de pensée et une expérience tactique qui vient de la culture numérique et de la guérilla de la communication*, ce qui leur permet de jongler avec plusieurs identités de façon tout à fait naturelle.

Dans le domaine musical aussi se font sentir ces nouvelles formes d'organisation. Ainsi Fundación Robo (du verbe *robar* qui veut dire voler, comme voleur), un "projet musical collectif" qui rassemble musiciens, chanteurs et écrivains, dont certains assez renommés, intéressés par la chanson populaire et les formes anonymes de transmission culturelle. Ils reprennent de vieilles chansons ouvrières, des morceaux anarchistes ou des tubes protestataires et en écrivent d'autres avec des paroles qui racontent, à la première personne, les batailles et les espoirs d'aujourd'hui. *Nous sommes beaucoup*, dit une d'entre elles, *nous sommes des milliers, sur chaque place, dans chaque quartier. Mais maintenant que nous sommes debout, il ne faudrait pas oublier ce que l'on risque cette fois-ci.* Une allusion aux expectatives soulevées par cette deuxième transition que l'on voudrait plus représentative que celle de la fin des années 70 ; ou du moins, plus adaptée à l'actualité des défis politiques et économiques.

La conscience de vivre un moment historique exceptionnel est, en effet, au cœur de ces manifestations artistiques, confondues avec les projets sociaux qu'elles accompagnent. Renforcées par le soutien populaire, elles mettent en question les accords institutionnels et même le langage politique héritée des grands pactes nationaux, bousculent les rapports de force dans le domaine culturel, en posant tout haut la question de la relève générationnelle, et surtout donnent forme à de nouveaux imaginaires sociaux, ceux qui expriment et capturent dans leur complexité les récits du temps présent. ■

Maria Ptqk

Curatrice et chercheuse, **Maria Ptqk** travaille sur les croisements entre les pratiques artistiques et scientifiques, la communication sociale, les études de genre et les politiques culturelles. www.mariaptqk.net

Ganemos Madrid, ***La democracia empieza en lo cercano***.

PHOTO © D.R.

NOTRE-DAME-DES-LANDES

OMNIA SUNT COMMUNIA(*)

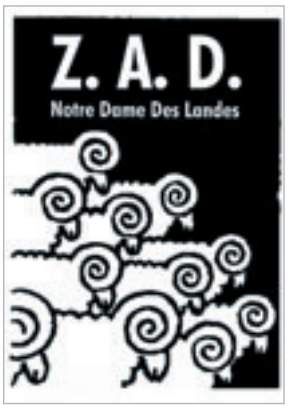
Le projet d'aéroport à Notre-Dame-des-Landes, près de Nantes, a fait se soulever toute une population, qui, depuis 2009, a mis en place une ZAD, "Zone À Défendre", "Zone d'Autonomie Définitive" ou encore "Zone Antagoniste Dématérialisée"... Un espace où se cultivent les rêves de communisation et de partage. Pour devenir auto-suffisant, de nouveaux modes de partage sont expérimentés pour, à terme, se défaire de la transaction monétaire.

La meunerie est installée dans les hangars qui jouxtent la maison-ferme de Saint-Jean-du-Tertre. Des grands silos attendent de gorger leur panse cylindrique. De la remorque le grain se déverse en pluie, s'accompagnant dans un nuage de poussière de larges pelletées à destination d'un trieur séparateur Denis D50. Non loin, des engins agricoles d'un autre temps reposent, leur exosquelette exhibé. Il faut voir l'étrange jeu d'articulations se mettre en mouvement et se déployer les tendons métalliques de la machine pour comprendre comment elle mimait, naguère, les gestes de l'homme et comment c'était la corporéité qui éprouvait d'abord la rudesse du rapport nourricier liant la terre au récoltant. Point de puces, ni de circuits imprimés, il n'y a là qu'un enchaînement de mouvements mécaniques mis à nu sous le regard.

La scène se déroule à Notre-Dame-des-Landes, aux portes de Nantes, où 2000 hectares de bocage sont sanctuarisés depuis les années 1970 en vue de la construction d'un aéroport. À partir de 2009, à la suite d'appels réitérés à l'occupation et à la défense des lieux, le site va devenir "le plus vaste squat d'Europe". Ainsi est née la ZAD, espace masqué de ses mille noms : "Zone À Défendre", "Zone d'Autonomie Définitive", "Zone Antagoniste Dématérialisée", "Zone Anti Dépression"… Un territoire en vivance bâti partout de bric et de broc, comme en miroir des théories d'Hakim Bey et de son pattern trop publicisé de "TAZ".

Saint-Jean-du-Tertre, c'est l'ultime conquête des opposants, un lieu promis à la destruction — comme tant d'autres l'ont été sur la zone —, mais qu'une détermination immédiate, combative et sans faille, a sauvé d'un assaut policier nuitamment prémédité et interrompu *in extremis* en avril dernier. Un collectif de quatre personnes y a pris place dans l'idée notamment de remettre en activité des bâtiments oubliés afin d'y abriter un atelier mécanique agricole au sec et enfin d'en faire un lieu de stockage et de séchage du grain. Disposer de la semence, maîtriser la mise en culture et les récoltes :

Notre-Dame-des-Landes, Affiches.



© D.R.

Notre-Dame-des-Landes, Barricade.

Notre-Dame-des-Landes, Tracteurs vigilants.

PHOTOS © ALAIN LE CABRIT (À LA MÉMOIRE DE L'AMI JEFF)

sur la ZAD, toutes les étapes de transformation des céréales qui permettent de passer du blé à la farine puis à la cuisson du pain sont désormais possibles en autonomie.

L'agriculture, une arme de guerre

> *Nos armes sont l'occupation illégale et les cultures sauvages, la cartographie et les machines agricoles collectives, les houes et les fumigènes, le patator et le purin d'ortie, les barricades et les hangars, l'essence et la bouillie bordelaise, les vieux tracteurs pourraves et les carrioles à vélo*
>
> un tract du Zadistan

Face au diktat de la dépossession brutale, les rêves de communisation et de partage s'amplifient. L'objectif d'une certaine forme d'auto-suffisance semble même atteint. Plutôt que de négocier le grain à la minoterie, que la farine soit vendue au boulanger et ensuite le pain au consommateur, on favorise de nouveaux modes de partage avec la perspective de se défaire de la transaction monétaire. Pour cela, impossible de séparer la question de ce qu'on produit et de comment on le distribue. Ici les récoltes de patates ou d'oignons sont l'occasion de vastes chantiers collectifs pour lesquels un large appel est lancé à partir du site zad.nadir.org.

Chacun repart ensuite avec un filet. Il s'agit de diminuer les intermédiaires pour éviter le développement de la plus value, pour sortir de l'idéologie de l'économie en désertant le salariat, en se libérant des logiques gestionnaires et marchandes. On vend encore — à prix libre — les pommes de terre car elles permettent aussi l'achat de nouvelles semences et du matériel. Mais la récolte alimente directement la Zone ainsi que les luttes en cours sur l'Hexagone : 5 tonnes vont être ainsi distribuées prochainement à Calais en soutien au combat des migrants.

Une autre partie alimente la Maison de la grève à Rennes. Comme le montrent les différents combats qui se mènent actuellement sur la zone du Testet où à la "ferme des mille vaches", la ZAD apparaît comme un point de force — victorieux et contaminant — à la fois par sa capacité de ravitaillement, mais aussi par son usage offensif des outils agricoles, par sa capacité à bloquer les flux et à se doter de ses propres armes pour se confronter à l'État capitaliste.

Défaire l'économisme

Face aux perspectives d'abandon du projet d'AGO/Vinci, l'objectif est de ne pas laisser les agriculteurs productivistes reprendre la main et surtout de questionner la propriété privée des terres en vue de privilégier plutôt leur usage collectif. L'idée serait même de constituer une réserve foncière commune entre 250 et 800 hectares sur la ZAD. Aujourd'hui les collectifs se multiplient tout en se fédérant librement tandis que cette expérimentation sociale et vivrière trouve déjà de nouveaux prolongements.

Dès lors, on songe à une planification souple afin de capter les besoins communs de l'ensemble de la ZAD en vue de s'engager dans une rotation sur les différentes parcelles, sans pour autant oblitérer l'esprit d'invention. Il ne s'agit pas pour autant de penser dans une perspective d'optimisation du rendement : *Voilà, cette année, il a manqué quelques tonnes de pommes de terre ; la production doit augmenter mais seulement en fonction des besoins, sans entrer dans un processus d'accumulation.*

Récemment une SCI a même été créée par une quarantaine d'associés, regroupant une dizaine de personnes morales et des individus engagés dans la lutte, en vue de lever des fonds nécessaires à l'achat collectif de terres, dans le périmètre proche de la ZAD avec bien sûr, toujours, l'idée de barrer les volontés expansionnistes de Vinci. Certains voient dans ces initiatives comme une forme restaurée des communaux d'antan qui, en des temps pré-capitalistes, permettaient la survie des plus pauvres et sur lesquels reposaient les vieilles solidarités et les droits communs comme celui de "vaine pâture" et de glanage.

Derrière le mouvement des enclosures né en Angleterre et qui, dès le début du XVI[ème] siècle, avait mis en cause l'esprit d'entraide villageoise, Marx avait pu stigmatiser l'une des étapes clef de la mise en marche de la proto-industrialisation et du capitalisme. Se saisir des plis du temps et ainsi restaurer les relations traditionnelles qui unissaient la collectivité à la production agricole, c'est défaire l'économisme par une critique en actes. À l'inverse des enclosures qui, à la fin du XVIII[ème] siècle, ouvrirent les routes aux flux désédentarisés d'une main d'œuvre exploitable à merci, enfermant ainsi le monde dans la vison étriquée de l'économisme, les barricades de la ZAD ferment les routes, mais ouvrent la voie. ■

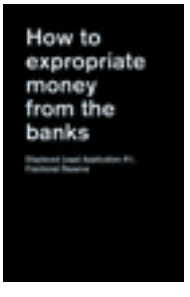
Alain Le Cabrit

(*) *Omnia sunt communia* est une citation attribuée à Thomas Müntzer, meneur de la guerre des paysans en Allemagne au XVI[ème] siècle et protagoniste de la réforme radicale.

Alain Le Cabrit vit à Nantes. Arpenteur impliqué dans les luttes en toute connivence, il tient les *Chroniques du Zadistan* sur le site Poptronics.fr

LEÇONS DE DÉSOBÉISSANCE FISCALE AVEC NURÍA GÜELL

Nuría Güell est une artiste qui nous pousse à désobéir aux règles, nous apprend comment "confisquer" l'argent des banques et prodigue des conseils sur la façon d'éviter de payer des impôts qui heurtent notre conscience. Le sentiment qui se dégage de tout cela n'est pourtant ni artificiel ni simpliste.



© D.R

How to Expropriate Money from the banks.
Nuría Güell.

Ce qui donne particulièrement matière à réflexion dans son travail et s'avère pertinent dans notre époque teintée de crise et d'incertitude, c'est que malgré une recrudescence d'artistes militants, voire engagés au niveau social, ces derniers ne s'aventurent jamais réellement hors des cercles confortables des institutions d'art. Güell ne s'arrête pas à une simple dénonciation de l'injustice sociale et des pratiques contraires à l'éthique. Au contraire, elle va jusqu'à appliquer la *rétro-ingénierie* aux mécanismes qui en sont responsables, pour développer des stratégies et des modèles alternatifs visant à encourager la compréhension critique et l'action indépendante de la part du public.

En 2009, l'artiste a cherché à comprendre la récession en cours et a commencé à étudier la politique monétaire. Elle a publié le résultat de ses recherches dans le manuel *How to Expropriate Money from the Banks* (comment confisquer l'argent des banques)[1]. Ce guide contient des instructions, des informations juridiques et des textes analytiques que tout le monde peut télécharger gratuitement et mettre en pratique dans sa propre vie. Plus tard, elle a fait équipe avec Enric Duran[2] pour enseigner le système financier actuel à des élèves du secondaire. C'est le genre de connaissances que nous devrions tous acquérir sans tarder. Pourtant, le concept de l'argent et de ce qui en découle ne fait pas partie des programmes scolaires (du moins à ma connaissance).

Plus récemment, Güell a lancé l'*Inverted Rescue Office* (bureau de sauvetage inversé), un bureau de renseignement dont le but est de donner des conseils gratuits à des citoyens qui ont fait les frais des mesures d'austérité mises en place par l'État espagnol dans le cadre de son plan de sauvetage. Nuría Güell a obtenu un diplôme des beaux-arts de l'Université de Barcelona et a poursuivi ses études avec Tania Bruguera au Centre d'étude de l'art du comportement (Catedra Arte de Conducta) de La Havane, à Cuba. Elle a reçu plusieurs prix en Espagne et son travail a été exposé dans des biennales, des musées et des galeries à travers le monde. Alors qu'elle séjournait à Cuba, je l'ai forcée à interrompre sa déconnexion totale pour aborder avec elle le sujet de la désobéissance fiscale.

Je suis impressionnée par la somme d'informations présentées pour le projet *Displaced Legal Application #1: Fractional Reserve* (application juridique déplacée #1 : la réserve fractionnaire)[3] : des vidéos, une conférence, un document PDF

PHOTO © ROBERTO RUIZ

Alegaciones Desplazadas.
ADN Galeria, Barcelona, 2012.

détaillé sur la manière dont on peut *confisquer l'argent des banques*, etc. Les enseignements de ce projet sont-ils faciles à mettre en œuvre pour un citoyen dans sa vie de tous les jours ?

Nuría Güell : Bien sûr ! C'était l'objectif de cet ouvrage qui, outre sa fonction d'entraînement potentiel à la pensée critique, présente aussi une ressource à l'usage des citoyens. Je souhaite que tous mes projets proposent une stratégie susceptible d'être reproduite. Parfois, c'est implicite à travers le processus de l'œuvre mais dans ce cas, étant donné qu'il s'agit d'un manuel, la notion de ressource destinée aux citoyens est plus explicite. L'un des chapitres, intitulé *Step by Step* (pas à pas), détaille toutes les étapes par lesquelles tout citoyen désireux de dépouiller les banques doit passer. Par ailleurs, si des gens ont des questions, ils peuvent nous écrire, ils ne seront pas les premiers à le faire et nous serons toujours heureux de les conseiller[4].

J'ai vraiment beaucoup appris en visionnant les vidéos sur la page du projet. J'ai appris des choses élémentaires que l'on devrait tous connaître : ce qu'est l'argent, comment une banque fabrique de l'argent, etc. Ainsi, votre travail a eu un effet direct sur ma vie. Cependant, d'un point de vue plus général, quel doit être selon vous le rôle d'un artiste qui œuvre sur des projets engagés au socialement ? Peuvent-ils avoir une réelle influence sur les problèmes qu'ils dénoncent ?

Je crois, sans faire preuve de condescendance, que nous sommes à un moment historique et socio-politique clé et que les rôles de l'artiste et de l'art devraient être à la mesure de cette situation. C'est pourquoi je souhaite que mes projets fonctionnent à deux niveaux : dans le contexte de l'art mais aussi en dehors de lui, car une transformation en un élément tangible par le biais des projets artistiques m'intéresse beaucoup plus qu'une simple représentation. Mon but est que ces projets fonctionnent non seulement comme des ressources pour les citoyens, mais aussi comme des dispositifs permettant de réfléchir en profondeur à la densité conceptuelle.

Ce qui m'intéresse n'est pas tant la représentation d'idées politiques que la création d'opportunités de réflexion et de ressources pour l'action réellement capables de contrer les systèmes politiques (ne serait-ce qu'à un niveau microscopique) ou générer un contre-pouvoir. Les rôles de l'art et de l'artiste peuvent être multiples, mais pour moi, en ces temps d'urgence, l'art politique est celui qui comporte une lutte discursive et parvient à renverser le discours hégémonique qui nous assujettit et nous opprime.

PHOTO © EVA CARASOL

Arte Político Degenrado.

© D.R

Aplicación Legal Desplazada #1: Reserva Fraccionaria. Nuría Güell.

Ceci explique mon intérêt pour les projets qui ont une vie en dehors du contexte de l'art, car je veux toucher la population dans sa pluralité et pas seulement l'élite qui fréquente les institutions d'art. Lorsque je travaille sur des projets à dimension sociale, j'attache une grande importance au concept d'*opérativité*. Par ce terme je n'entends pas l'opérativité dans le projet artistique lui-même, mais une opérativité qui transcende l'art et le projet et qui a un effet sur les gens qui interagissent avec l'œuvre.

Oui, je pense que l'on peut exercer une vraie influence ou une transformation à travers l'art. Je connais des gens qui dépossèdent des banques en suivant le manuel, mon mari cubain a obtenu sa nationalité en m'épousant dans le cadre d'un projet artistique[5] (nous sommes en train de divorcer) et Maria[6], une réfugiée politique du Kosovo qui vit en situation illégale en Suède depuis 9 ans, parce que le gouvernement lui a refusé deux fois le droit d'asile, recevra un permis de travail dans un mois grâce à un contrat signé par un musée qui l'a embauchée pour jouer à cache-cache avec les visiteurs de la biennale de Göteborg.

L'une de vos dernières œuvres, *Inverted Rescue Office* (bureau du sauvetage inversé), propose des consultations gratuites à des citoyens espagnols qui voudraient retrouver un peu de l'argent que les banques et les administrations leur ont dérobé à travers les mesures politiques de sauvetage du gouvernement en 2012. Pouvez-vous donner quelques exemples de la manière dont cet argent pourrait être restitué aux individus ?

La plupart des stratégies que nous avons proposées reposaient sur la désobéissance fiscale comme mécanisme destiné à encourager la prise de pouvoir des citoyens, leur permettant de récupérer par eux-mêmes l'argent que le gouvernement avait dérobé au peuple en usant de la soi-disant "crise". Comme on dit en Espagne : *ce n'est pas une crise, c'est du racket*, et le discours d'austérité a été utilisé pour privatiser les services, spoliant ainsi les ressources qui autrefois étaient publiques.

C'est évident au regard du budget général de l'État qui réduit fortement les enveloppes de la santé, de l'éducation et de la culture (une stratégie idéale pour justifier ensuite la privatisation) et augmente les mesures budgétaires favorables à l'oligarchie, comme le paiement de la dette, par exemple. L'une des ressources que nous avons proposées était la désobéissance fiscale envers l'État espagnol au moment de remplir sa déclaration de revenus. Cela consiste à ne pas payer à l'État les dépenses que vous n'estimez pas légitimes et dont vous ne souhaitez pas qu'elles soient financées par vos impôts.

Par exemple, les 24,73% employés à payer cette affreuse dette (comprenant

la défense militaire, la monarchie, l'achat d'outils de répression, l'église, etc.). La procédure consiste à remplir votre feuille d'impôts mais ne payer que les dépenses de l'État que vous estimez légitimes. Vous pouvez ensuite reverser l'argent restant (les 24,73%) à des initiatives publiques qui contribuent réellement au bien commun comme les écoles gratuites, les coopératives de logement, la santé autogérée, etc. Vous joignez alors à votre feuille de déclaration la preuve des dépenses correspondant à l'argent que vous étiez supposé régler à l'État, mais sans trahir votre conscience.
D'autres stratégies comprenaient des mécanismes d'insubordination à la TVA, la location croisée de manière à ce que la banque ne puisse pas expulser les familles incapables de rembourser leurs dettes bancaires. J'ai également ajouté des ressources que j'avais créées pour des projets antérieurs telles que le manuel *How To Expropriate Money From The Banks*.

Je m'intéresse beaucoup, également, au concept de désobéissance civique qui sous-tend bon nombre de vos projets et celui-ci en particulier. Pourquoi les citoyens devraient-ils apprendre à être plus désobéissants de nos jours ? Est-ce que cela mène à enfreindre la loi de quelque manière que ce soit ?
Comme le dit la philosophe Marina Garcés, nous vivons dans la communauté du monde, que cela nous plaise ou pas, nous sommes impliqués en permanence. Cela étant, je crois que nous sommes responsables de la réalité que nous partageons, il s'agit même d'un engagement pour les sujets sociaux que nous sommes. La loi, en Espagne, a été instrumentalisée au point de dérober à la société son pouvoir fondateur, en accord avec un contrat social imposé et clairement transformé en un exercice de soumission où l'on s'endette vis-à-vis d'un souverain.
Mais ce qui nous rend humain c'est le sens de la responsabilité. Malgré les conséquences que cela entraîne, nous avons tous la possibilité (sans besoin de demander la permission à quiconque) de refuser d'obéir aux lois qui heurtent nos consciences, nos corps et notre dignité. Là est le cœur du problème, il s'agit de responsabilité, de nous rendre responsables. Pour moi, cette désobéissance civique est une action d'auto-responsabilité, de refus de déléguer.
Nous savons tous que seuls les esclaves obéissent, les autres consentent. Bien entendu, nous ne pouvons pas demander à nos oppresseurs de nous accorder la liberté ce qui, au-delà d'être naïf, est antithétique. Ainsi quand la justice est détournée par des tyrans, il faut réagir par la désobéissance. Désobéir signifie ne pas être complice et c'est pourquoi je pense qu'il est important d'aborder la désobéissance civique comme l'un des rares mécanismes informels de participation civique dans un contexte de prise de décision privé de canaux participatifs.
Bien que les pouvoirs en place le nient, nous savons que la désobéissance civique est une condition sine qua non de la démocratie. Comme le déclare le philosophe Habermas, cette forme de dissidence est un signe que la démocratie est en passe d'atteindre sa maturité. Il n'y a pas d'obligations suprêmes. Le citoyen, en transcendant sa condition silencieuse et soumise, reprend son rôle d'examinateur de réglementations et questionne en permanence les décisions politiques, légales et juridiques. En résumé, je crois que de nos jours désobéir est un devoir, car lorsque nous obéissons à la loi, nous désobéissons à la justice. Le problème de notre société n'est pas la désobéissance, c'est l'obéissance civique.

Le fait d'être artiste est-il un atout pour vos projets ? Car d'un côté, être artiste accorde quelques libertés et permet d'atteindre un certain type de public. D'un autre côté, "l'étiquette" d'artiste peut donner une image moins sérieuse, certaines personnes pourraient écarter vos pièces comme de "simples" projets d'art.
Il s'agit là d'un autre élément artistique que j'utilise dans mes projets : l'autonomie. Comme nous le savons tous, à travers l'histoire, l'art a essayé de s'émanciper des entités de pouvoir — comme la religion, la monarchie ou la politique — qui essayaient de l'utiliser à leurs propres fins. Mais comme vous le soulignez, cette autonomie acquise fait de l'art un espace plus permissif, ce qui implique que certaines personnes, dès qu'elles savent qu'il s'agit d'un projet artistique, refusent de le considérer comme une force capable de transformer la réalité.
Ce qui m'intéresse c'est d'instrumentaliser cette autonomie pour atteindre les objectifs des projets. C'est ce que j'appelle utiliser l'art comme un abri, un "espace de protection". Ainsi, je l'utilise de manière stratégique pour réaliser certaines *a-légalités* qui fonctionnent pour moi en tant que ressource significatives. Quelque part, il y a aussi un désir moins conscient de tester les limites de l'art, pour peu qu'elles existent. Pour l'instant, hormis une menace de mort, je n'ai jamais eu de problèmes mais je suis consciente que tous mes projets comportent un risque légal dans et peut-être qu'il arrivera un moment où la protection qui nous est conférée par l'art ne suffira plus.

Percevez-vous de nombreux parallèles entre l'activité financière et le commerce de l'art ?
Oui, je perçois des parallèles avec le commerce de l'art. Dans les deux cas ce qui importe est la rentabilité, et par cela je veux dire la création de valeur à partir d'une valeur potentielle, une stratégie clé dans l'inflation sur lesquelles reposent à la fois les services bancaires et la spéculation dans le commerce de l'art. L'objectif dans ces deux cas est de générer un maximum de profit, souvent sans prendre en compte les valeurs culturelles, sociales et/ou humaines. ■

Propos recueillis par **Régine Debatty**

© D.R.

Cómo expropiar a los bancos / Com expropiar als bancs. Manuel bilingue (Ed. Melusina / [sic]). Nuría Güell (sous la dir.).

(1) How to expropriate money from the banks http://mon3y.us/nuria_guell.html
(2) Enric Duran est un activiste qui, en 2008, a subtilisé 498 000 euros aux banques, suite à quoi il a utilisé cet argent pour financer des projets dotés d'une conscience sociale et qui offrent des alternatives au capitalisme : http://en.wikipedia.org/wiki/Enric_Duran
(3) www.nuriaguell.net/projects/12.html
(4) Aide Humanitaire www.nuriaguell.net/projects/10.html
(5) Aide Humanitaire www.nuriaguell.net/projects/10.html
(6) Trop de Mélanine www.nuriaguell.net/projects/31.html

Régine Debatty est la fondatrice du blog we-make-money-not-art.com. À titre de commissaire et de critique, elle donne des conférence à travers le monde sur la façon dont les artistes, les hackers et les designers utilisent la science et la technologie comme support critique du débat.

L'ART EN TANT QUE COMMERCE / LE COMMERCE EN TANT QU'ART

Je mêle art et commerce en tant qu'artiste et commerçante depuis le début des années 2000, quand j'ai lancé *Feral Trade*, une petite entreprise de négoce de produits d'épicerie à échelle internationale, qui s'appuie sur mes réseaux sociaux étendus pour trouver des producteurs et utilise l'excédent de vacuité du monde de l'art comme support de fret.

PHOTO © KATE RICH

Finca El Volador.
Café / Feral Trade.

Feral Trade a été conçu comme l'exploration matérielle de la vie d'une marchandise, avec un intérêt connexe pour ma propre subsistance au cas où le goutte-à-goutte du financement public de l'art viendrait à se tarir. J'ai commencé avec le café, deuxième produit le plus échangé au monde après le pétrole, et continué avec des aliments de base universels comme le cola, le sel, les antidépresseurs, les bonbons, l'huile d'olive et le thé qui, même s'il ne servent pas à ma survie pure et simple, sont des produits fondamentaux qui relèvent d'un niveau de vie essentiel. Les marchandises circulent dans l'espace non utilisé par les bagages d'autres artistes, de commissaires d'exposition, d'amis, de parents et de connaissances de passage, un réseau extensible de passeurs de fret auto-motivés tout aussi fiables que DHL. Le fait que tous mes fournisseurs et mes clients soient mes amis ou leurs amis/parents/collègues etc., a permis à *Feral Trade* de pénétrer des foyers aussi éloignés que le Japon, ainsi que la chaîne alimentaire des musées d'art et autres institutions, à travers les fournitures du personnel.

Taxes sur le troc

S'agissant du paiement, *Feral Trade* a toujours été relativement ouvert quant à la monnaie, heureux d'accepter les £, $, €, CHF, CNY, MXN, AUD, XAG, CTB, voire d'autres produits et services marchands. Ceci dit, le troc n'a rien d'extraordinaire. Si je propose de payer mon réparateur de vélo avec 500 g de grains de café, étant donné que nous ne venons pas de la planète Mars, nous pouvons en déduire qu'il gagnera environ 15 euros, ce qui compense son achat de café par d'autres moyens et/ou l'abandon de mon revenu en livres sterling. Le sac de café pèse dans la transaction, mais sans être radicalement désindexé du monde des marchandises légitimes (c'est-à-dire volé, falsifié, remis gratuitement, mal mesuré, sali, faussement livré, etc.). En soi, le troc ne perturbe pas le rapport au prix de manière significative. En Grande-Bretagne, le service des Douanes de Sa Majesté comprend bien cela et taxe donc le troc exactement comme les ventes réalisées avec de l'argent.

Ce que je trouve plus intéressant, c'est la guerre de substitution. Le café, d'une part, représente une contre-valeur équitable de l'argent, il est relativement disponible, durable, transportable et fiable. Il est facile à diviser/moudre et, comme de nombreuses catégories d'actifs, est considéré comme fongible, c'est-à-dire complètement substituable à des actifs similaires (par exemple, si l'on décrit une catégorie spécifique de produits de base comme "le maïs jaune numéro 2", cela veut dire que tout le maïs jaune sans distinction d'origine désigné par le nombre 2 sera considéré comme identique). La fongibilité est également l'une des propriétés caractéristiques de la monnaie, qu'il s'agisse de coquillages ou d'euros.

En même temps, fait étrange pour une société qui ne cesse de mettre en exergue la comparaison, l'évaluation et la quantification, le terme de *bean counter* (littéralement, compteur de haricot) est péjoratif : il s'agit d'une expression condescendante et désobligeante désignant les comptables en référence à l'idiotie de leurs micro-calculs. Expression qui n'englobe pas la vénération dont font l'objet les grandes institutions numériques telles que le marché boursier, le signal de prix et les Big Four (les quatre principaux cabinets d'audit).

Avec *Feral Trade*, les marchandises deviennent extra-numériques, elles voyagent bien au-delà de leur point d'ancrage de prix. Je livre ce café, provenant de cet agriculteur, à cette occasion, par cette voie : une production linéaire héroïque, qui passe de mains en mains. L'agriculteur est une coopérative solitaire non-certifiée, la taille des grains n'est pas régulière — contrairement à l'exigence des buveurs d'arabica haut de gamme — mais étant donné qu'ils poussent sur des plantes, les grains de café revendiquent le droit à la différence ! Les livraisons sont expédiées en instance unique, voyageant parfois par boucles, suivies et tamponnées avec leurs biographies financières complètes et tentaculaires.

À comparer avec le commerce équitable, qui, tout en occultant largement la question de l'argent, hormis celui que vous présentez en caisse, se maintient grâce à la leçon financière donnée sur l'emballage. On y voit presque toujours un agriculteur heureux de témoigner (le couteau sous la gorge) qu'il utilise l'argent pour l'éducation de ses enfants. L'agriculteur est l'argument qui fait basculer la transaction, le citoyen modèle du marché mondial. En rétablissant la singularité, la contingence, le doute et un grand effort au cœur de la transaction, *Feral Trade* vise à démonter cette hypothèse.

PHOTO © KATE RICH

Finca El Volador. Café / Feral Trade.

Économie domestique

Un aspect fondamental pour comprendre *Feral Trade* est que ses réseaux sociaux ne changent pas d'échelle. En conséquence, son modèle économique prévoit de la non-croissance, avec l'avantage supplémentaire de non-salariés (dont moi-même), pas de paie, ni d'heures supplémentaires, de pauses-café, de fourgonnettes, d'uniformes, d'entrepôts ou de protocoles spécialisés (hormis ceux d'Internet). Il ne reste ainsi qu'une interface sociale réduite à son plus simple appareil entre le commerçant, les expéditeurs, les transporteurs et les destinataires. Une opération pratiquement sans surcoût, le "travail" du réseau se situant dans le prolongement de la vie quotidienne, en particulier de la mienne. L'entreprise devient une autobiographie.

Il ne s'agit pas ici de fournir un service global qui consisterait à apporter des objets désirés à un consommateur individuel, il s'agit de la coordination de l'intention et des mouvements sociaux. M'était-il possible de faire passer 40 boîtes de bonbons iraniens, d'Iran au Royaume-Uni pour les distribuer avant Noël ? Ils ont circulé de réfrigérateur en réfrigérateur : quant aux transporteurs, il s'agissait de moi-même, d'un étudiant aux beaux-arts iranien que j'avais rencontré lors d'une soirée, d'un ami professeur russe et d'un ingénieur en informatique de Hewlett Packard que je n'ai jamais rencontré, ainsi que de divers spectateurs et accompagnateurs.

Les limites du modèle apparaissent à l'interface entre *Feral Trade* et certains organismes extérieurs. En 2010, j'ai fièrement été l'objet d'une descente de l'autorité britannique en matière de normes commerciales, Trading Standards, anciennement connue sous le nom de Weights & Measures (poids et mesures). Trading Standards enquête sur les entités commerciales qui opèrent en dehors de la loi, cette administration a plus de pouvoirs que la police et peut, par exemple, pénétrer chez vous sans mandat. Ils ont passé des heures à éplucher la messagerie électronique de *Feral Trade*, à la suite de quoi ils m'ont coincée pour un interrogatoire.

Après une conversation intense de deux heures, ne trouvant aucun consommateur à protéger — il ne s'agissait là que transactions P2P dans l'économie sociale comme le font la plupart des gens lorsqu'ils apportent des cadeaux de retour de vacances pour des amis et de la famille, à une plus grande échelle et de manière plus obsessionnelle, — Trading Standards s'est renseigné auprès des Douanes de Sa Majesté sur la légalité de la conversion des produits alimentaires importés personnellement en un usage (quasi) commercial. Leur réponse est intervenue trois semaines plus tard : ils étaient *incapables d'obtenir une réponse claire*. Fort de ce résultat (une pépite de recherche financée par l'État), *Feral Trade* a librement continué à fonctionner en profitant de cet îlot de réglementation mal défini, où la relation entre le commercial et le personnel est si floue que la loi devient un casse-tête. Le territoire de prédilection des pirates.

L'art du fret

Au niveau artistique, cette entreprise représente entre autres une refonte du monde de l'art en tant que support de production pour d'autres matériaux. Vous pouvez penser en termes d'excès, des nombreux miles aériens d'art accumulés par des praticiens de l'art et les visiteurs comme un comportement compulsif ou destructeur développé sur un territoire. Mais quand un artiste affrété vers quelque conférence ou biennale propose de transporter un paquet de produits d'épicerie, il crée une fissure dans la permaculture de ce système. Enfin, en tant que réserve de valeur, mon dépôt de marchandises est devenu ma banque. Et si d'aventure ma monnaie s'effondrait, je pourrais toujours la manger ou la boire ! ■

Kate Rich

Artiste britannique, **Kate Rich** dirige *Feral Trade*, épicerie et réseau de transport alternatif, depuis 2003 et est actuellement en train de se recycler pour devenir une économiste. www.feraltrade.org

LES BANQUES DU TEMPS

La base d'un vaste changement sociétal dans une Grèce minée par la crise

Ces dernières années, des espaces alternatifs se sont développés en Grèce, conséquence des effets négatifs des Mémorandums qui, depuis 2010, ont entraîné la monté du chômage (autour de 27% en 2013) et réduit les revenus (d'environ 30%). De nouvelles formes d'action collective ont émergé à l'instar des "mouvements des places" qui ont apporté d'importantes transformations à la culture politique et l'identité collective. Le "mouvement de la place Syntagma" a ainsi donné naissance à la première Banque du Temps, rebaptisée Banque du Temps d'Athènes (Athens Time Bank) et devenue un modèle.

Les "mouvements des places" ont été de véritables catalyseurs pour faire comprendre aux gens leur pouvoir de création "ici et maintenant" d'un monde dans lequel il est possible de vivre mieux sans l'intervention d'un parti politique ou de l'État. Au moment où nous écrivons ces lignes, de nombreux efforts sont faits pour mettre en place des Banques du Temps un peu partout en Grèce. Plusieurs municipalités les ont adoptées comme une forme de prestation sociale "bon marché", utilisant les financements mis à disposition par le Fonds structurel européen. Le présent article passe en revue les quatre principales Banques du Temps ancrées dans des communautés existant depuis déjà plusieurs années en Grèce (et plus précisément à Athènes) : les Banques du Temps d'Athènes, de Mésopotamie, d'Exárcheia et de Papagos-Cholargos.

2011, naissance de la Banque du Temps d'Athènes

La Banque du Temps d'Athènes[1] a été fondée en mai 2011 et compte environ 3000 adhérents. La Banque du Temps de Mésopotamie[2] a été fondée en 2011 par le mouvement social urbain du même nom mis en place en 2003, principalement pour aborder les problèmes liés aux espaces publics, à l'environnement et à la culture. Avec environ 120 membres à ce jour, elle permet 90 échanges par mois. La Banque du

PHOTO © D.R. / WWW.TIME-EXCHANGE.GR

«Publicité» pour la **Banque du Temps d'Athènes**, fondée en mai 2011 et qui compte environ 3000 adhérents.

Temps d'Exárcheia[3], qui compte à ce jour environ 150 membres, a été fondée en 2012 à l'initiative de résidents locaux et traite de plusieurs problématiques sociales et culturelles (dont la xénophobie, la criminalité, etc.) Enfin, la Banque du Temps de Papagos-Cholargos[4] a été fondée en décembre 2012 à l'initiative de réseaux locaux de citoyens et compte environ 40 adhérents.

Mode opératoire

Le mode opératoire des Banques du Temps repose sur l'échange de services dont la valeur équivaut au temps passé à les accomplir, indépendamment du type de service rendu. La Banque du Temps de Mésopotamie est une exception dans la mesure où tout type de service équivaut à tout autre, indépendamment du temps nécessaire à sa réalisation, dans la mesure où les parties qui offrent et demandent lesdits services tombent d'accord.

D'ordinaire, les Banques du Temps imposent un plafond du nombre de crédits de temps qu'un individu peut facturer ou recevoir. Il s'agit ainsi de créer une sorte d'équilibre dans les services qu'un individu reçoit et ceux qu'il rend et d'encourager les participants à demander autant d'assistance qu'ils en apportent. Toutefois, la Banque du Temps de Mésopotamie est, là encore, une exception car ses fondateurs croient que la liberté des échanges mène à davantage de transactions. Cette méthode a par la suite été adoptée à la Banque du Temps d'Athènes.

Les processus de prise de décision

Les processus de prise de décision se caractérisent par les principes de démocratie directe, d'ouverture et de transparence. Les principales décisions sont prises dans les assemblées générales. La prise de décision peut reposer sur un vote majoritaire (à la Banque du Temps d'Athènes il faut 60% des votes), un consensus total (aux Banques du Temps de Mésopotamie et d'Exárcheia) ou bien un mélange des deux, selon la difficulté à trouver un consensus (c'est le cas pour la Banque du Temps de Papagos-Cholargos).

Les décisions et exécutions des taches quotidiennes relèvent de la responsabilité d'une équipe de direction ou d'équipes de coordination qui se rencontrent en général une fois par semaine ou par mois et sont ouvertes à tout personne potentiellement intéressée. L'on veille à ce que l'appartenance à l'équipe de direction soit régulièrement renouvelée de façon à ce que tous les adhérents aient une chance d'y participer si cela les intéresse.

Services rendus

Quelques Banques du Temps ont développé des "spécialités". Dans la Banque du Temps d'Athènes, par exemple, la priorité est donnée aux cours de langues étrangères et aux traductions ainsi qu'aux soins para-médicaux comme le massage ou la psychothérapie, mais aussi aux services informatiques dont le graphisme. Pour la Banque du Temps de Mésopotamie, 40% des services offerts sont liés à l'éducation et à la formation et couvrent 23 matières différentes, dont beaucoup correspondent aux programmes du lycée.

À la Banque du Temps d'Exárcheia, parmi divers services, des enseignants au chômage proposent des cours couvrant un grand choix de matières. Des membres de la Banque du Temps organisent aussi des *bazars* où des produits peuvent être échangés directement. La Banque collabore également avec deux cuisines collectives qui officient dans le quartier, où les membres peuvent prendre leurs repas et payer avec des crédits de temps que les cuisines peuvent ensuite encaisser à la Banque sous forme de services variés.

Participation

Bien qu'il n'existe pas de données précises sur les caractéristiques des adhérents, on remarque que les femmes sont plus nombreuses que les hommes et que les instigateurs sont des individus ayant fait des études. On y trouve très peu de jeunes de moins de 25 ans, car ces derniers vivent encore souvent chez leurs parents qui surviennent à leurs besoins. Un problème majeur au regard de la participation est la proportion des membres actifs par rapport aux adhérents. Dans les Banques du Temps, seule une petite proportion d'adhérents est active à travers des échanges et/ou la participation aux réunions et assemblées. Ceci s'explique par le fait que bon nombre de personnes pensent qu'elles n'ont rien à offrir ou ne se sentent pas à l'aise avec les transactions sans argent. D'autres n'ont pas suffisamment d'expérience en termes de procédures de démocratie directe et peuvent ainsi hésiter à participer ou peuvent tout simplement manquer de… temps.

Objectifs

L'émergence de Banques du Temps en Grèce est née avant tout du besoin de contrecarrer les conséquences négatives des Mémorandums et des mesures d'austérité qui ont suivi. Dans ce contexte, l'objectif premier de la Banque du Temps d'Athènes est de s'assurer que le travail de chaque individu profite à ses congénères humains et non au marché ou à un particulier. Le but de la Banque du Temps de Mésopotamie est de subvenir aux besoins locaux à partir des ressources locales, de motiver et d'éduquer les citoyens pour qu'ils participent et agissent de manière collective.

Karolos Losif Kavoulakos enseigne à l'École de sciences politiques de l'université Aristote de Thessalonique. www.polsci.auth.gr/index.php?lang=en&rm=118&mn=128&stid=56

Giorgos Gritzas est professeur assistant à l'École de planification et développement spatial à l'université Aristote de Thessalonique. http://users.auth.gr/ggritzas/en/index.htm

Effie Amanatidou est chercheuse à l'Institut de recherche en innovation à l'université de Manchester. www.mbs.ac.uk/research/people/profiles/effie.amanatidou

De même, l'objectif premier de la Banque du Temps d'Exárcheia est d'aider des groupes défavorisés en facilitant l'assistance et le soutien réciproque au niveau local. Au vu de la difficulté des conditions de vie dans le quartier (dues à la délinquance et au trafic de drogues), les objectifs de cette Banque du Temps incluent également l'amélioration de la qualité de vie qui passe par la baisse de la criminalité et de la violence. La Banque du Temps de Papagos-Cholargos cherche, quant à elle, à répondre aux besoins locaux en offrant des services sans argent et en renforçant la créativité et la capacité à œuvrer pour le bénéfice de tous par le biais de la réciprocité, de l'égalité et de l'absence de discrimination.

Résultats et aspirations

Les effets des Banques du Temps se font davantage sentir dans les sphères sociales et politiques que dans l'économie au sens large car le volume des transactions reste trop faible pour créer une nette différence. Dans l'ensemble, les effets portent sur la construction d'un capital social qui augmente l'estime de soi des adhérents susceptibles, par ailleurs, de souffrir de solitude ou d'appartenir à des populations défavorisées. Il s'agit également d'éduquer et de former les gens pour qu'ils agissent de manière collective en se basant sur des principes de démocratie directe, de solidarité, de réciprocité et d'égalité en sachant appliquer ces principes au quotidien. Sur le long terme, la modification des pratiques quotidiennes par ces valeurs sous-jacentes pourrait mener à un changement social plus vaste.

Toutes les Banques du Temps souhaitent continuer à exister et devenir des points de référence majeurs pour ceux qui n'ont pas d'autres moyens de subvenir à leurs besoins, mais aussi contribuer, de manière plus générale, à faire comprendre aux gens qu'il peuvent pallier leurs besoins grâce à des alternatives à l'économie de marché. Un mode de fonctionnement collectif et solidaire est nécessaire pour renforcer la confiance en soi et en autrui et construire des fondations libérées de la peur et sur lesquelles pourra s'ériger un vaste changement sociétal.

Épilogue

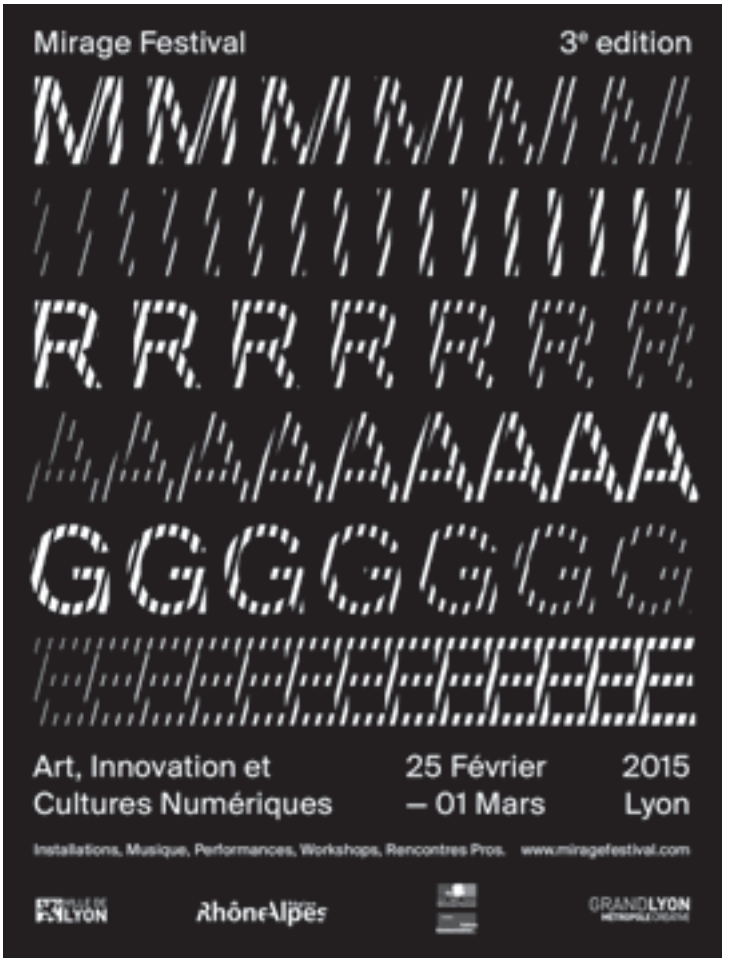
Les Banques du Temps grecques prouvent l'existence de solutions alternatives pour les transactions socio-économiques, qui reposent sur les valeurs telles que la démocratie directe, la confiance, l'égalité et la réciprocité, établissant ainsi un nouveau sentiment de communauté locale et encourageant une vision et une pratique alternatives de la valorisation du travail. Les adhérents des Banques du Temps grecques ont une vision réaliste du rapport entre les Banques du Temps et l'économie de marché. Ils se rendent compte qu'à leur échelle et leur taille actuelles ces initiatives ne sont pas les mieux placées pour entraîner un changement radical. Cependant, leurs aspirations qui visent à passer à l'échelle supérieure et changer la manière dont les gens pensent et vivent, témoignent d'un désir d'entraîner une transformation sociale plus large. ■

Karolos Losif Kavoulakos, Giorgos Gritzas & Effie Amanatidou

(1) www.time-exchange.gr (dernière visite 31 mai 2014).
(2) http://trapezaxronoumesopotamia.blogspot.gr (dernière visite 31 mai 2014).
(3) http://exarchia.pblogs.gr (dernière visite 31 mai 2014).
(4) http://trapezaxronou.weebly.com (dernière visite 31 mai 2014).

© D.R.

optical sound
revue
label
édition limitée
www.
optical-sound
.com


Mirage Festival
3e edition
Art, Innovation et
Cultures Numériques
25 Février
– 01 Mars
2015
Lyon
Installations, Musique, Performances, Workshops, Rencontres Pros. www.miragefestival.com
RhôneAlpes
GRANDLYON

FÊTE DE L'ANIM'
11e ÉDITION
TOURCOING
LILLE
ROUBAIX
ARTS NUMÉRIQUES
27›29
MARS 2015
FILMS D'ANIMATION
Projections, expositions, rencontres, performances...
200 professionnels et étudiants d'écoles supérieures présents !
• Invité d'honneur : Michel Ocelot
• Masterclasses de grands noms de l'animation internationale
• Longs métrages
Best-of de l'année et avant-premières
• Écoles d'animation européennes
La jeune création à l'honneur !
Projections et challenges créatifs : atelier mapping, Marathon de l'anim' et Grafik Battle
• Brunch Visual Design
Rencontres avec des studios et artistes internationaux du design animé
• C'est animé près de chez vous
Noranim et Les Films du Nord
• Village des Enfants
Activités pédagogiques et ludiques, un espace découverte pour toute la famille
• Soirées Électro-animées
Musique électronique, Vjing et mapping, en mode Silent Party
+33 (0)3 20 53 24 84
WWW.FETE-ANIM.COM
FETEANIM
RENCONTRES AUDIOVISUELLES
RÉGION NORD-PAS DE CALAIS
mcd
Animeland

SURVIVRE À L'ARGENT

Les survivalistes préparent l'apocalypse mais comment imaginent-ils le monde d'après ? Avec transaction monétaire ou juste du troc ? Avec ou sans argent ?

Le mouvement survivaliste est apparu aux États-Unis dans les années 1970 comme une réponse angoissée à la crise pétrolière, à la généralisation du juste-à-temps du Toyotisme (une méthode d'organisation de la production industrielle qui consiste à minimiser les stocks et les en-cours de fabrication), à la montée du chômage et à la logique MAD (Mutual Assured Destruction) de la guerre froide nucléaire. Le survivalisme de cette génération est essentiellement conservateur, façon justicier solitaire comme dans un Charles Bronson.

Conspirationnistes

Quand "the shit hits the fan" (ça chie dans le ventilo), le type se barricade dans sa BAD secrète (base autonome durable) à la campagne où il a stocké de la nourriture pour les deux prochaines années et attend de pied ferme, armé de son AK47, les intrus qui voudront le dépouiller de ses formidables ressources. Les survivalistes planqués dans leur bunker ont la fâcheuse tendance à être paranoïaques, à croire et véhiculer toutes les théories de conspiration, à penser que le péril rouge ou musulman va envahir leurs charmantes contrées, ou que l'effondrement économique est inéluctable, ou encore qu'une catastrophe écologique ou technologique de grande ampleur va réduire l'anthropocène à néant, comme le montre parfaitement le documentaire du Canadien Dominic Gagnon, *Rip in pieces America* (2002).

Napoléons

Pour ce survivalisme-là, tout est bon pour survivre dans un monde à la Mad Max revenu au stade barbare. Les sites internet survivalistes de ce type conseillent donc d'investir dans des "valeurs sûres" comme l'or et l'argent, d'acheter des pièces d'argent reconnues (nos bonnes vieilles pièces de francs en argent), des lingotins d'onces d'or ou des Napoléons, d'avoir tout de même 1000 ou 2000 euros, ou plus, en petites coupures, pour pouvoir continuer à acheter au moment des assauts de banques qui ne manqueront pas de subvenir dans les débuts de la catastrophe, et bien sûr de ne rien en dire à quiconque.
Le survivaliste ne fait en effet confiance à personne, n'imaginez pas le voir s'engager dans un projet d'économie solidaire ou un système de troc. Il poste sur Youtube des vidéos où il se filme déclinant des oracles peu rassurants et n'hésite pas à prodiguer des conseils pour la débrouille, mais après la catastrophe ce sera chacun pour soi.

Autosuffisance

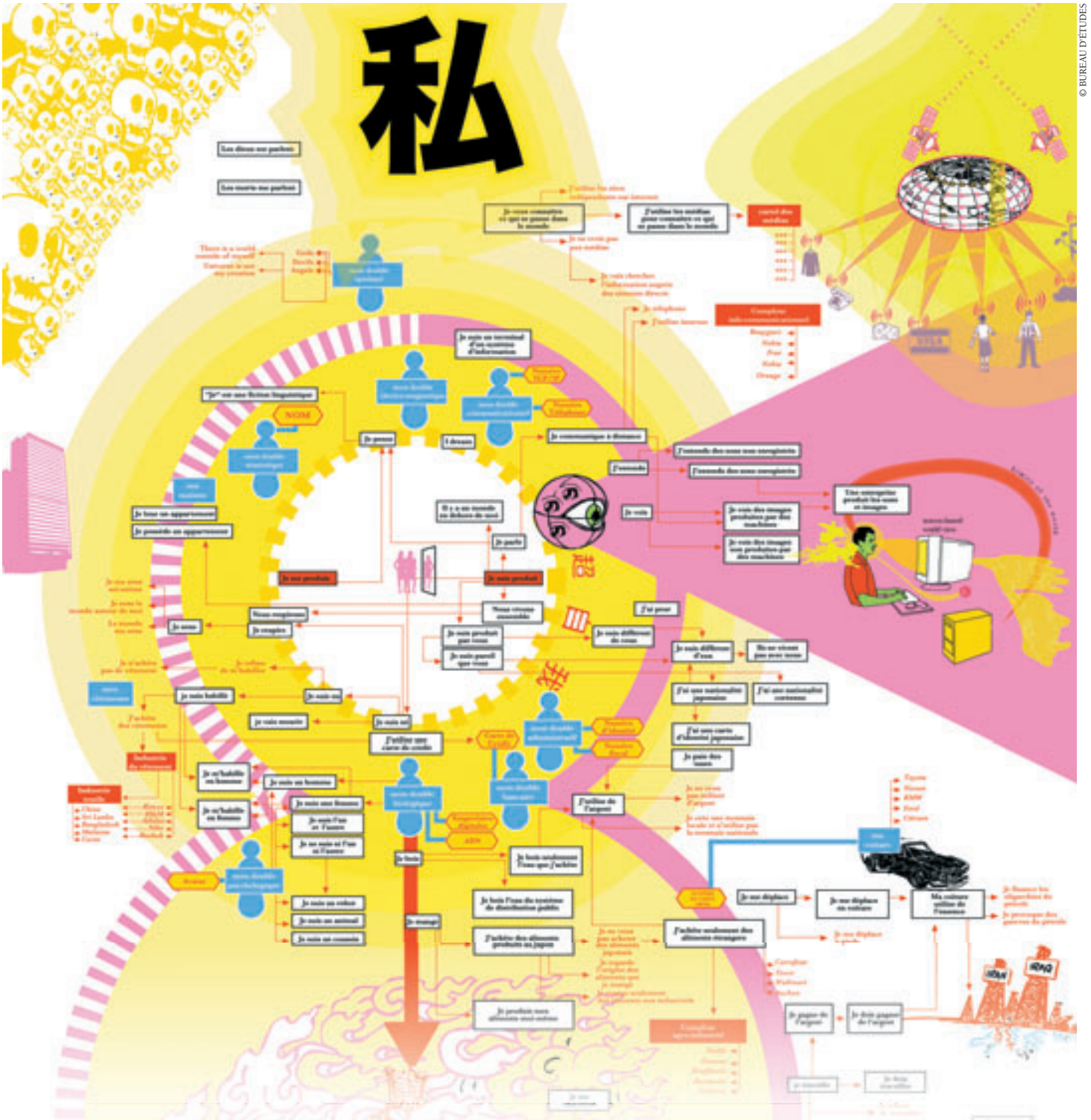
C'est sans doute pour se distinguer de ce type de guerrier qu'un néo-survivalisme est apparu. Aujourd'hui le mouvement est en effet protéiforme, multiple, trans-générationnel et a vu apparaître de nouveaux termes, comme celui de *prepper*. Les *preppers* (de *prepping* : diminutif informel de "se préparer"), ces individus qui éprouvent simplement le besoin de se rassurer en prévoyant le pire, ont adopté ce terme pour se distancier des connotations sectaires, extrémistes, et/ou ultra-individualistes collant au survivalisme, en particulier aux États-Unis.
Des réseaux de *preppers* ont vu le jour au Canada et aux États-Unis et de plus en plus de personnes s'en revendiquent en France. Ce néo-survivalisme prône la survie de toutes les façons possibles, que ce soit dans des zones urbaines, semi-urbaines ou à la campagne : cultiver soi-même, être auto-suffisant, se débrouiller autant que possible par soi-même. Cela veut dire également devenir de plus en plus solidement engagé avec ses voisins, son quartier, travailler ensemble et comprendre que nous sommes tous dans le même bain. Le *prepper* considère que le meilleur moyen d'avancer c'est en s'aidant mutuellement. Mais si le *prepper* ne diffère pas du survivaliste quant aux pratiques mises en œuvre pour la survie, *la préparation au pire se présente plutôt comme un mode de vie, une attitude quotidienne que comme un moyen de survie*, avance par exemple le site No Panic[1].

Autonomistes

Le *prepper* type fait donc des réserves, prône l'entraide, mais n'est finalement pas si mal implanté dans la société capitaliste telle qu'elle fonctionne. La volonté de rupture avec le système est plutôt couvert par les survivalistes "autonomistes" et "résilients". Par autonomiste, on entend un survivaliste qui s'auto-gère en pratiquant un mode de vie partiellement ou complètement autonome. Collaborer avec d'autres personnes ou avoir des relations d'affaires n'est pas exclu pour l'autonome. Cependant, la motivation viscérale de l'autonomie individuelle pousse l'autonomiste à éviter les relations commerciales dont il deviendrait dépendant.
L'autonomiste aime donc à construire un mode de vie où l'argent interviendra le moins possible. L'argent a pour seule fonction de transporter ses économies dans le temps dans une monnaie qui sera toujours valable, une fois que les bases de sa survie seront assurées. Il se consacrera tout d'abord à apprendre (si ce n'est pas déjà le cas) un métier qu'il pourra exercer en milieu rural et dans une économie anémiée. Il aménagera sa BAD de fortune à la campagne avec ce qu'il a et mettra en place phyto-épuration, toilettes sèches, petite production électrique, cuisinière à bois, basse-cour, agriculture vivrière, etc. Certains autonomistes ne sont pas non plus contre les armes, car il faut pouvoir chasser et éventuellement se protéger.

Résilients sociaux

L'autonomiste peut vivre en commune. Il a la plupart du temps la volonté d'organiser sa vie sociale différemment et dès maintenant, il n'attend pas la catastrophe pour "changer la vie". Cela fait de lui un "résilient social" qui montre une forte conscience écologique. La résilience est le terme pour décrire la capacité d'un écosystème, d'une espèce ou d'un individu à récupérer un fonctionnement ou un développement normal après avoir subi une perturbation. Appliquer la résilience à la logique survivaliste, c'est considérer que la catastrophe a déjà eu lieu et qu'il faut agir en conséquence pour que la nature reprenne en quelque sorte ses droits.
Le survivaliste autonomiste et résilient se place selon une sociologie élargie d'êtres humains et non-humains, posant les dispositifs de production agricoles, pédagogiques, architecturaux, culturels, comme autant de creusets où



© BUREAU D'ÉTUDES

se dessinent les formes possibles d'une société post-capitaliste. Il est décroissant et pour ce qui est de l'argent et des échanges commerciaux, le résilient social prône plutôt le retour à une monnaie locale contre l'abstraction de la monnaie globalisée. Il met en place des systèmes de troc, d'échanges de services, des zones de gratuité et souhaite une société qui sort de la propriété foncière.

Anti-monétistes

Ce survivalisme "de gauche" peut aussi se positionner comme "anti-monétiste". Car au fond il ne souhaite pas le grand chaos tel que souvent désiré par les prophéties du survivalisme. Les "post-monétaires" souhaitent déjouer l'adage qui dit que l'histoire nous enseigne que les "grands changements" se font après le chaos.

Il considère qu'il faut d'ores et déjà penser une société sans argent et montrer qu'elle est possible. Dans ce type de survivalisme, il est entendu que la monnaie est consubstantielle au capitalisme et si l'on se place dans une perspective de rupture avec celui-ci, l'idée d'abolir la monnaie apparaît logiquement comme moyen d'établir les conditions d'une civilisation post-capitaliste, préservée des "famines monétaires" (crises économiques) et de la destruction des écosystèmes planétaires, basée sur la maximisation des profits monétaires (croissance économique), moteur de la production. C'est passer de la "décroissance" à la société de "désargence"(2) que prônent certains théoriciens chercheurs.

C'est donc à l'argent qu'il faut survivre... ■

Ewen Chardronnet

(1) http://nopanic.fr
(2) www.desargence.org

Économie du moi, infographie du collectif d'artistes Bureau d'études, 2014.

Artiste, auteur et commissaire, **Ewen Chardronnet** multiplie depuis 2000 ses activités comme artiste, auteur, journaliste, curateur, producteur et organisateur de nombreuses productions intermédias, expositions et conceptions d'événements. www.ewenchardronnet.com

BUREAU D'ÉTUDES

une monnaie doit être affectée par l'environnement dans lequel elle circule

Bureau d'études est un duo d'artistes français formé à la fin des années 1990 par Léonore Bonaccini et Xavier Fourt, connu pour son travail cartographique sur la gouvernance mondiale. Le duo se définit comme un groupe conceptuel qui collabore avec de nombreuses personnes ou groupes artistiques, militants, résilients. Depuis 2009, ils ont intégré un projet complet de friche rurale en Allier avec épicerie bio, terres agricoles cultivées en biodynamie, école, salle de spectacle, association de production culturelle et gîte rural. Ils y développent une réflexion sur l'argent.

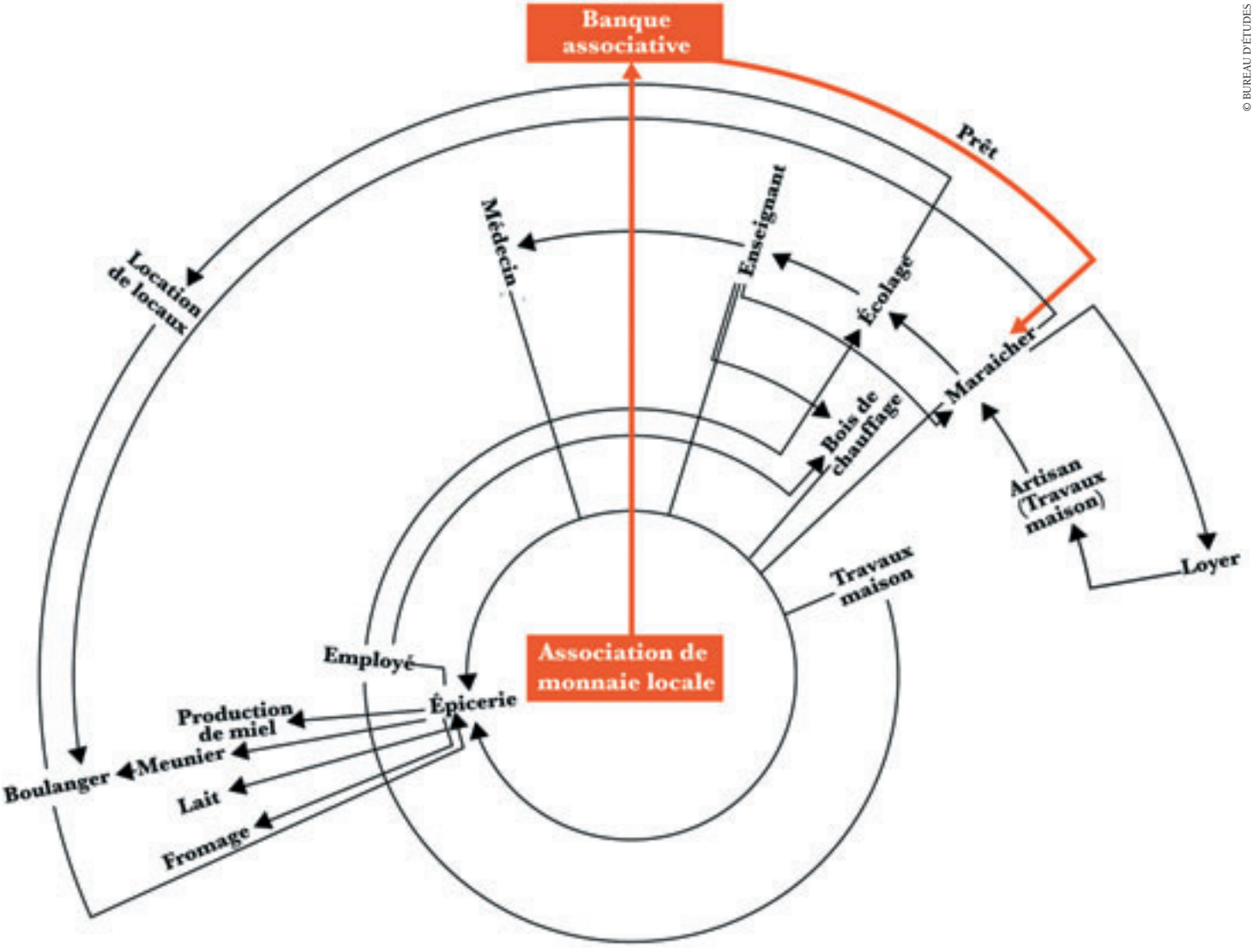
Quand avez-vous commencé à travailler sur la question des échanges de biens ?
Notre première approche de la question fut un temps de réflexion sur le statut de l'artiste organisé en 1998 avec le Syndicat Potentiel, un regroupement d'artistes et/ou chômeurs de Strasbourg.

© BUREAU D'ÉTUDES

L'idée de zone de gratuité est alors venue en réponse à la question du travail gratuit des artistes, qui interviennent dans le champ de l'économie symbolique, subventionnée, sans être eux-mêmes rémunérés. Les artistes agissent dans une économie de la gratuité et à la différence des chômeurs, par exemple, ils n'ont pas d'allocations.

Quelle forme artistique cela a-t-il pris ensuite ?
Il y a eu deux moments. Le premier fut la création d'une zone de gratuité en 1999 dans un centre d'art en Alsace, puis dans une galerie d'art, rue des Taillandiers à Paris. À cette occasion, nous avions mis en place un questionnaire pour savoir comment la gratuité était perçue et comment elle pouvait se développer dans l'espace urbain. Nous avons organisé des collectes de biens redistribués dans le magasin, des requalifications et confections d'objets donnés, un système de prêt gratuit de vêtements de valeur. Le projet a reçu une bonne couverture médiatique et cela a suscité un afflux de monde et par la suite, il y a eu des petites zones de gratuité temporaires installées ici et là.
Le deuxième moment a été un commissariat d'exposition en 2000 au Cneai, le Centre national de l'art imprimé à Chatou, avec l'exposition *Pertes et profits*. L'idée générale était de demander à des artistes de proposer des formes d'échange qui puissent prendre la forme d'un don, d'un prêt, d'un troc, d'un vol… Un protocole invitait les artistes à proposer des procédures de transaction. Ces procédures ont été mises en œuvre dans quatre zones : zone de vente, zone de gratuité, zone de troc, zone d'emprunt. Le public devait apporter des biens, des expressions, pour entrer dans les propositions des artistes.

Vous avez pris un nouveau tournant en 2009 en vous installant en Allier dans une friche rurale. Quelles sont vos motivations ? Le projet a-t-il à voir avec une volonté de résilience ?
Le musée d'art moderne ou sa forme marchande, la galerie, sont les doublures du laboratoire et du grand magasin, le fétichisme des œuvres d'art imite le fétichisme de la marchandise et les expérimentations culturelles dans le "white cube" imitent les expérimentations scientifiques in vitro. Il existe pourtant d'autres pratiques artistiques que celles qui s'inscrivent dans ce triangle musée-grand magasin-laboratoire. Ces pratiques contribuent à la formation d'une autre spatialité que celle, abstraite, du capitalisme tardif.
Elles sculptent des localités en partant des relations de réciprocité qui lient les



© BUREAU D'ÉTUDES

Diagramme pour montrer les flux entre producteurs locaux dans le cadre d'une expérimentation de monnaie locale.

uns aux autres les lieux et les êtres qui s'y trouvent, en sélectionnant les relations qu'ils veulent cultiver avec d'autres localités autour du globe, et ce faisant, contribuent à définir ce que pourrait être une résilience culturelle. C'est à la cartographie en acte de cette spatialité et de cette résilience culturelle que nous nous sommes attelés en Allier depuis cinq ans. L'expérimentation locale permet ici l'articulation des expériences fondamentales de l'existence humaine (vie, mort, sommeil…) aux structures sociales fondamentales (propriété, monnaie, communs…) qui en sont l'expression.

Comment approchez-vous la question de l'argent ?

Nous travaillons à la mise en place d'un réseau monétaire non plus abstrait et inconscient, comme l'euro ou le dollar, mais émergeant à même les réseaux sociaux, productifs et commerciaux d'un territoire. Un tel réseau — qui est une cartographie en acte — doit permettre de rendre conscientes les relations qui se tissent et forment la vie sociale d'un territoire, de le renforcer et lui donner du crédit.

La monnaie euro ne garde pas, en effet, les traces du territoire dans lequel elle circule et reste aussi abstraite que les éléments du tableau chimique de Mendeleïev. Nous pensons qu'une monnaie doit être affectée par l'environnement dans lequel elle circule comme les minerais le sont en réalité. De même, une comptabilité locale ne peut être enfermée dans une comptabilité en partie double mais doit être imprégnée de la localité qu'elle reflète. Et nous aimerions que cette autre monnaie, cette autre relation à la propriété ou aux objets, puisse être considérée comme autant d'actions plastiques se substituant aux ready-mades, aux formes mortes reçues abondamment par les canaux de distribution du capitalisme mondial intégré, cette *Zone* qu'en Stalker nous parcourons. ■

propos recueillis par **Ewen Chardronnet**

Bureau d'études, constitué de Léonore Bonaccini et Xavier Fourt, produit des cartographies des systèmes politiques, économiques et sociaux contemporains.
http://bureaudetudes.org

OLGA KISSELEVA

"L'ARGENT DÉFORME LA PERCEPTION DU MONDE"

Olga Kisseleva est née en ex-Union soviétique, a grandi dans l'effervescence de la pérestroïka et vit à Paris à l'ère de la mondialisation. Elle a souvent épinglé dans ses installations vidéos ou interactives le monde soumis à la valeur argent. Elle revient sur trois de ses projets, parmi les plus représentatifs de son engagement dans une certaine économie de l'art, ou plutôt, un certain art de l'économie.

PHOTO © OLGA KISSELEVA

Olga Kisseleva, ***Le Miroir des trolls***, 2008. L'Argent, Le Plateau, FRAC Ile de France, Paris, curatrices Caroline Bourgeois et Elisabeth Lebovici, 2008.

■ *J'ai grandi dans un monde où l'argent n'avait pas d'importance. Dans l'idéologie communiste, tout le monde gagnait la même chose, le salaire le plus important, celui d'un ministre, était de 300 roubles, un ingénieur en gagnait 150, un jeune diplômé 70, soit le quart du salaire de ministre. Et quelle que soit la somme d'argent qu'on possédait, on ne pouvait pas acheter grand chose : le logement, l'éducation, la santé étaient pris en charge par l'État, et le choix proposé était tellement minime à l'intérieur de l'économie soviétique qu'on n'avait simplement pas d'envie.*
L'argent n'était pas intéressant. Il est apparu au moment de la pérestroïka avec les différences de modes de vie de comportements, quand certains, aux qualités morales autres, se sont révélés plus riches que les autres. Beaucoup de Soviétiques ont eu beaucoup de mal avec cette notion. En réaction, j'ai fait le Miroir des trolls (image ci-contre), *un miroir au centre duquel apparaît un signe d'argent. J'ai commencé par le dollar, puis le yen, je suis en train de faire le yuan. C'est un miroir de foire déformé, puisque l'argent déforme la perception du monde.*
Je viens de Saint-Petersbourg et dans la Reine des neiges *d'Andersen, le premier conte que ma grand-mère m'a lu, un troll montrait un miroir aux gens pour qu'ils voient le monde comme eux — laid. Un jour, le miroir très lourd a éclaté en mille morceaux. Ils sont entrés dans le cœur des gens, et les ont rendus méchants. Le* Miroir des trolls, *j'ai compris alors pourquoi il rendait les gens insensibles : ils devenaient accros à l'argent. C'est une interprétation collective de la conscience collective post-soviétique, après cette période où personne ne courait après l'argent, où l'on était libre de l'argent.*

J'ai commencé ce projet global avec la Russie, parce que c'est en Russie qu'on a découvert l'effet des multinationales au moment de la pérestroïka. En 1983, tout appartient encore à l'État russe. Petit à petit, le territoire commence à être occupé par les différentes multinationales qui s'installent et s'approprient l'espace. Aujourd'hui, enfin en 2007, quand nous avons finalisé le projet avec les chercheurs du Centre de l'économie de la Sorbonne, il y a des milliers et des milliers de logos, l'espace est tout rempli. Conquistadors (image ci-dessus en haut) *dans sa version russe n'est pas un programme en*

PHOTOS © OLGA KISSELEVA

Olga Kisseleva, ***Conquistadors***, 2007. Documenta 12, ***Magazines***, Kassel, Allemagne, 2007.

Olga Kisseleva, ***(In)visible***, 2000-2014. CAPC Museum, Bordeaux, France, 2006.

temps réel, contrairement à Arctic Conquistadors, *qui est connecté à la base de données de l'ONG Barents Observer*[1] *et donc mise à jour en permanence.*
J'ai auparavant travaillé sur la France, dans le cadre de l'exposition Douce France *à l'abbaye de Maubuisson en 2007, dans une version non dynamique. On constate que la France appartient toujours aux mêmes, le CAC40 et ses 100 premières entreprises. La taille des logos correspond au poids de l'entreprise (leur présence dans l'économie française se mesure à la fois par les cotations à la bourse et par la part de produit intérieur brut que l'entreprise apporte à l'économie) mais leur emplacement n'est pas forcément représentatif de la géographie puisque 80% des sièges sociaux sont en région parisienne ! En Russie en revanche, une même entreprise peut avoir plusieurs logos, un siège social et de multiples succursales.*

Ils ont la même énergie, les mêmes postures, portent des drapeaux et des slogans illisibles. Cette série de 70 photos prises sur quatre continents et dans une vingtaine de pays donne l'impression qu'il s'agit d'une même manifestation. Ce projet a deux formes, une photographique (2000-2014), l'autre vidéo (2005-2008). Dans les deux cas, rien ne permet de géolocaliser l'événement. L'image est passée en noir et blanc, on ne voit pas la couleur des drapeaux, tous les slogans sont pixellisés comme dans le langage officiel de la censure. On a donc l'impression qu'ils militent tous pour la même chose, contre Poutine, contre l'occupation palestinienne, contre le mondial au Brésil…
(In)visible (ci-contre à droite) *montre des manifestants qui s'opposent au partage du monde entre multinationales, qui a remplacé le partage du monde entre les empires capitaliste et communiste. Aujourd'hui, ce qui gouverne le monde, ce sont les grandes multinationales capitalistes, avec leurs logos sensiblement les mêmes, en force aussi bien en France qu'en Russie ou en Arctique. Derrière les événements politiques, les guerres, les perturbations sociales du moment se trouvent toujours des réseaux économiques. Avec des multinationales qui provoquent ces événements pour pousser peuples et gouvernements en suivant leur intérêt. À propos des événements en Ukraine, on voit les quelques logos qui rivalisent au-dessus de la situation…* ■

propos recueillis par **Annick Rivoire**

Olga Kisseleva travaille en tant qu'artiste autour de la science, des médias et de l'installation, avec une prédilection pour les sciences exactes, la biologie génétique, la géophysique et les sciences politiques et sociales. http://kisseleva.org

(1) http://barentsobserver.com/en

ÉCONOMIE SOLIDAIRE DE L'ART

Au début de l'été 2014, des artistes français ont lancé sur Facebook un groupe de réflexion sur "l'économie solidaire de l'art", visant à améliorer la situation économique des artistes plasticiens en France. En septembre, la page réunissait plus de 2200 personnes (artistes, critiques et journalistes, commissaires, professionnels, associations…). Depuis, un site web a pris le relais qui structure et présente les propositions. Nous publions le manifeste du projet.

À l'origine et au centre d'une économie de l'art qui donne lieu à une intense activité, les artistes plasticiens et certaines professions artistiques indépendantes travaillent paradoxalement, pour la plupart d'entre eux, dans une grande précarité. Les logiques d'excellence qui régissent légitimement le monde de l'art ne justifient ni le travail gratuit de ses acteurs, ni les décalages exponentiels entre la production des œuvres et la distribution de la valeur qui en résulte.

© PIERRE D.R.

Le groupe *Économie solidaire de l'art*[1] vise à discuter et proposer des dispositifs permettant d'améliorer significativement cette situation, à destination des artistes et des professionnels indépendants du secteur, en impliquant l'ensemble des acteurs concernés, privés et publics.

En parallèle des réflexions et mouvements menés autour du régime des intermittents du spectacle, qui questionnent plus généralement les conditions de l'emploi partiel et notamment dans la culture, les artistes plasticiens n'ont pour leur part jamais ouvert à grande échelle un débat sur les conditions de leur rémunération et de leur exercice.

Nous pensons aujourd'hui possible de dépasser l'individualisme et l'isolement qui prévalent souvent dans ces professions, pour inventer de nouveaux dispositifs solidaires de soutien de l'art contemporain. Le débat est ouvert. Ce groupe invite le plus largement possible les artistes et professionnels de l'art à y participer, en vue de premières rencontres de travail à venir.

Objectifs et inspirations

L'objectif de ces propositions est à la fois éthique et économique. Elles visent à soutenir les artistes plasticiens professionnels (tous médiums, hors spectacle vivant) et les professionnels indépendants de l'art (commissaires, critiques, graphistes indépendants), soit les deux types d'acteurs les plus fragilisés par le système actuel.

Le projet s'inspire aussi d'exemples existants. Au Canada, la charte CARFAC-RAAV garantit les rémunérations minimales des artistes pour toute intervention depuis 1968[2]. Le label britannique *Paying Artists*[3] et le projet américain *Wage For Work*[4] militent dans ce sens.

En France, on se réfèrera à l'étude *Observation participative et partagée des arts visuels en Pays de la Loire*[5], publiée dans le cadre de la Conférence régionale consultative de la culture en 2013, qui aborde les mêmes problématiques. Les réflexions déjà menées par les organisations telles que le Cipac ou la Fraap pourraient contribuer à ce projet. Enfin (dans des contextes différents), les logiques de soutien mises en œuvre par le CNC et le CNL ont contribué de manière décisive au développement économique des filières du cinéma et du livre.

Un projet en trois volets

1. Création d'une charte de rémunération minimale pour toute intervention artistique en France et garantissant le respect du droit de représentation, lorsque le bénévolat n'est pas initié par les artistes eux-mêmes. On visera également à instaurer un pourcentage pour l'artiste à chaque vente et revente en galeries, ainsi qu'une majoration du pourcentage de droit de suite pour les artistes vivants.

2. Instauration d'une représentation des artistes dans toutes les commissions de bourse, à parts égales avec les financeurs et des professionnels de l'art (critiques, galeristes, curateurs) lorsque ce n'est pas déjà le cas.

3. Création d'un fonds de soutien. Un pourcentage obligatoire, réduit mais constant, de toutes les opérations et productions artistiques en France serait consacré au développement de l'art contemporain : productions, ateliers d'artistes, soutien des artistes et professionnels les plus précaires, renforcement des retraites.

On entend par opérations : les créations, productions, ventes privées en galeries et salles

© PIERRE BELOÜIN

Graphique pour le site web d'Economie solidaire de l'art, par Pierre Belouin.

de ventes, foires, productions, billetteries, musées, vente d'images, reproduction d'œuvres auprès des banques d'images privées et publiques, etc.
Le revenu des artistes eux-mêmes y contribuerait, dans l'esprit d'un dispositif de solidarité. On considèrerait que seraient éligibles à ce dispositif tous ceux qui ont la création artistique pour activité principale (affiliés et assujettis à la Maison des artistes, Sécurité sociale et à l'Agessa) et qui ne sont pas salariés, ainsi que les artistes enseignants, préférentiellement s'ils sont vacataires.

Moyens

La conception économique de ces dispositifs doit intégrer une notion de variabilité qui permettrait une mise en application progressive.
Le fonds de soutien accompagnerait notamment les artistes et professionnels indépendants dont le ratio revenus / charges serait inférieur à un certain seuil, l'aide étant dégressive. Les aides seraient proportionnelles aux recettes du fonds afin que le dispositif ne soit jamais déficitaire. Un pourcentage serait attribué à la caisse de retraite complémentaire afin de revaloriser le point. La mise en œuvre d'un tel dispositif nécessiterait la création d'une instance professionnelle représentative (ou son adossement à une structure existante), chargée de diffuser, convaincre et négocier auprès des différents acteurs privés et publics de l'économie de l'art en France. L'incitation à participer au fonds de soutien pourrait éventuellement s'effectuer par le biais d'une défiscalisation et d'une fondation, exactement comme le mécénat.

Perspectives

Nous proposons l'organisation d'une rencontre publique qui permettra de donner la parole à des acteurs concernés et/ou spécialistes de ces questions (artistes, structures, associations, économistes, chercheurs, journalistes, etc.), invités à contribuer au projet.
À l'heure où nous écrivons ces lignes, le projet d'une rencontre publique du groupe Économie solidaire de l'art à la Gaîté lyrique, pour le lancement de ce numéro de MCD, est bien avancé… Les actes de cette rencontre seraient publiés. On visera ensuite la création d'une association, ou l'adossement à une structure existante. ■

Économie solidaire de l'art

www.facebook.com/groups/economiesolidairedelart
www.economiesolidairedelart.net
contact@economiesolidairedelart.net

(1) Fondé par Pierre Beloüin, Carole Douillard, Thierry Fournier et Nicolas Ledoux.
(2) La charte canadienne CARCC : www.carcc.ca/documents/PDFfre.pdf
(3) Paying Artists (UK) : www.payingartists.org.uk
(4) Wage For Work (USA) : www.wageforwork.com
(5) Étude CRCC Pays de la Loire : http://bit.ly/1rT0OHR

ALBERTINE MEUNIER

CIRCULEZ, Y'A TOUT À VOIR ET RIEN À VENDRE

Avec ses pièces ironiques, l'artiste française Albertine Meunier nous oblige à décaler le regard, en introduisant un grain de sable dans les rouages numériques les plus huilés, Google en tête. Elle a ainsi transformé les ready made de Duchamp en œuvres de la période Net-Art sur le moteur de recherche hégémonique (*Les Dessous de L.H.O., 2013-2014*). Une actualisation très dadaïste qu'elle détaille ici.

Depuis le 27 juillet 2013, Albertine Meunier détourne Google avec un "Ready Made Hack", *Les Dessous de L.H.O.*: l'internaute qui lance une recherche sur une œuvre de Marcel Duchamp découvre que cette pièce est affiliée à la période "net-art". Duchamp a beau être le père de l'art contemporain, il n'a pas vécu l'arrivée d'Internet ! Grâce à ce détournement sémantique du Knowledge Graph de Google, sont ainsi estampillés "net-art" la *Fontaine* (l'urinoir renversé), la *Roue de bicyclette*, *Nu descendant l'escalier* ou encore le *Porte-bouteille*… sans que le géant américain y trouve à redire.

Comment expliquer que Google n'ait rien fait pour empêcher le Ready Made Hack de Duchamp depuis plus d'un an maintenant ?

J'apparais très ouvertement dans la liste historique des changements, ils ne peuvent pas ne pas savoir ! D'autant qu'il y a eu médiatisation : j'avais communiqué sur *Les Dessous de L.H.O.* pendant la FIAC, la foire d'art contemporain de Paris à l'automne 2013, et j'ai fait un appel au financement participatif avant l'été pour réaliser un livre documentant cette intervention, lequel livre vient de sortir et s'expose un peu partout. Peut-être que Google le laisse comme une transformation duchampienne ? (*rires*) Un grand nombre de personnes m'ont dit : *pourquoi tu fais ça sur Duchamp, qui n'intéresse personne, si tu le faisais sur un politique, tout le monde en parlerait*. Ça souligne parfaitement ce que je voulais pointer, que Google s'intéresse plus à la culture LOL qu'à l'art, en tout cas à ce symbole de l'art du XX[ème] siècle qu'est Duchamp.

PHOTO © D.R

Mona LHO, Albertine Meunier. Ready made : Mona Lisa cendrier & porte cigarettes, arduino, arduino ethernet shield et arduinix. Développement arduino et mise en boîte : Tobias Muthesius. Script récupération de l'AMCI : Jérome Alexandre.

Confronter l'art duchampien à Google, c'est montrer que le géant surpuissant ne l'est pas tant que ça ?

Google revendique de porter toute la connaissance humaine, mais il n'est pas vigilant ! Il ouvre un institut culturel en France pour sa bonne conscience, mais il ne connaît pas les fondamentaux en art ! Mon petit hack montre son ignorance patente, tout en soulignant les visées prétentieuses de Google. Mais quand on est prétentieux, il faut être à la hauteur de la situation ! Et je voulais aussi

PHOTO © D.R.

Les Dessous de L.H.O., Albertine Meunier. Livre édité en 404 exemplaires. Tirages certifiés *L.H.O.O.Q c'est du Net Art!*, édition en 3 exemplaires.

montrer que les choses dans l'univers numérique ne sont pas forcément telles qu'elles sont, a priori acceptables, impossibles à critiquer. On peut penser le Knowledge Graph de façon critique et renverser la figure d'autorité du moteur de recherche.

Encore plus si la figure d'autorité "dévalue" l'importance de Duchamp. Peut-on y voir aussi une critique du marché de l'art ?
En 2009, je m'étais intéressée au marché de l'art, avec *Mona LHO*, un ready made Internet connecté par excellence. J'avais trouvé un beau cendrier porte-cigarettes, avec la figure de la Joconde dessus, je l'ai connecté à l'indice Artprice, en l'occurrence l'index AMCI (Art Market Confidence Index), qui ne donne pas la cote de tel ou tel artiste, mais l'indice de confiance du marché de l'art (de – 40 à + 40). Je récupère cette valeur et je l'affiche au socle de *Mona LHO*, pour montrer qu'on peut prendre n'importe quel objet et le connecter dans l'absolu (comme Duchamp), en faire un ready made connecté. C'est aussi un clin d'œil sur cette valeur qui fait office de bonne santé du marché, placée dans le cendrier.

Est-ce une critique de la place de la spéculation dans l'art ?
Je l'ai toujours vu positif, cet index, jamais négatif. N'est-ce pas étrange que cet indice n'aille jamais en dessous de zéro ?

Le message caché, ce serait *soyez détachés de ces contingences mercantiles* ?
C'est bien d'acheter des œuvres mais acheter de l'art sur le marché, ça n'a plus de sens ! J'en achète en tant que collectionneuse parce que j'aime l'art, mais le marché spéculatif tue l'art : la cote n'a plus de sens, c'est même contre-productif pour les gens qui veulent collectionner dans la mesure où ça vous met à distance de l'art. Un grand nombre de pièces deviennent inaccessibles, notamment parmi les artistes contemporains. Personnellement, je n'achète pas pour placer mon argent…

C'est une critique de l'argent ?
Oui de l'argent dans son aspect spéculatif ! Parce que cet objet que j'ai trouvé dans une brocante à Montrouge, c'est Mona Lisa, c'est un objet tout prêt, je n'ai rien fait sur l'objet lui-même. Alors, est-ce que c'est de l'art ? C'est pour moi bien plus une poupée gigogne, un objet à rebonds. C'est un des objets que je n'ai pas envie de vendre !

Pourquoi ?
Pour moi, il n'a pas de valeur, ou plutôt il a trop de valeur ! La valeur que j'y mets est tellement forte que je le garderai bien jusqu'au bout de ma vie. Comme je n'ai pas besoin de l'argent de la vente de mes pièces pour vivre [Albertine est ingénieure en R&D chez un grand opérateur, NDLR], je ne suis pas obligée de les vendre. Du coup, j'ai imaginé un autre système, en les confiant à des personnes, comme un viager. Je les laisse en viager, à charge pour la personne de s'engager à les soigner.

Tu t'exclues du marché ?
D'une certaine forme spéculative, oui. La vraie liberté de l'artiste, c'est de ne pas subir la dépendance marchande pour ne pas avoir à produire les seules choses qui se vendent. Le modèle actuel des galeries est obsolète. Avant, une galerie prenait un artiste sous son aile, prenait en charge sa production, ce qui permettait à l'artiste d'avoir une sorte de revenu universel. Ce n'est pas évident aujourd'hui de garder une marge de liberté, car il faut quand même que les pièces soient quelque part, pas dans des cartons !

Et le choix des personnes à qui tu vas confier tes pièces en viager, c'est selon ton bon plaisir ?
Oui, c'est le luxe non ? (*rires*) Le but c'est que ça circule. Vendu ou pas, peu importe ! ■

propos recueillis par **Annick Rivoire**

Albertine Meunier pratique l'art dit numérique depuis 1998 et utilise tout particulièrement Internet comme matériau. Elle se définit elle-même comme une net artiste, artiste pas nette. www.albertinemeunier.net

Changer l'argent

WE SHIT MONEY

L'ARGENT DU SILICIUM ET LES *COMMONS*

La valeur des transactions virtuelles est passée de 819 milliards de dollars en 2001 à un quadrillion de dollars aujourd'hui. Cette croissance exponentielle est à mettre en regard du succès du bitcoin. Un bon exemple du potentiel de la coopération sociale. Laquelle pourrait générer l'argent des *Commons* [communs] et s'intégrer au pouvoir de la finance par sa capacité à mobiliser, distribuer et multiplier la richesse pour nourrir la qualité de la vie et la puissance de l'intelligence sociale.

Depuis que l'argent a perdu son référent en or, sa réserve de valeur, et trouvé un nouvel amarrage dans le silicium, le deuxième élément le plus abondant sur terre, il s'est multiplié de façon exponentielle. Bien entendu, ce glissement de l'or vers le silicium ne s'applique pas à deux substances équivalentes. Autrefois, l'or était stocké dans des coffres forts garantissant la valeur de la monnaie. Le silicium, quant à lui, est traité pour fabriquer le substrat qui permet la construction de machines logiques de plus en plus rapides, omniprésentes et reliées. Si l'or s'efforçait de stabiliser la valeur de la monnaie (avec des conséquences désastreuses lorsqu'il est devenu trop abondant, perdant ainsi de sa valeur), le silicium peut se démultiplier à l'infini.

La croissance exponentielle de la monétisation

Dans son exposé sur le fonctionnement de la finance contemporaine présenté à la conférence Money Lab à Amsterdam en 2014, Saskia Sassen décrit la finance comme une *capacité* et comme la *machine à vapeur de notre époque, son énergie*. Elle explique que la valeur des transactions virtuelles utilisant le silicium entre 2001 et 2014 est passée de 819 milliards de dollars en 2001 à 62,2 billions de dollars en 2008 et maintenant à un quadrillion de dollars. Cette trans-activité accélérée et multidirectionnelle rendue possible par les technologies numériques explique la croissance exponentielle de la monétisation.

Un bien matériel tel qu'une "petite maison" est transformé en titre adossé à des actifs et incorporé à des instruments financiers dont la complexité ne peut être gérée que par des calculs de mathématiciens. En tant que capacité, la finance crée *un mode virtuel d'argent*, qui ne reflète pas simplement la valeur de l'actif sous-jacent, mais les calculs, les

PHOTO © XIEXUAN

Avalon, une ferme ASIC pour extraire des bitcoins.
www.canaan-creative.com

opinions et les jugements des institutions et des réseaux d'humains et de machines. Comme dans les crises de dette souveraine, les risques de ces opérations retombent sur ceux qui possèdent l'actif matériel (les propriétaires, les citoyens ordinaires), tandis que le nombre de saisies et d'expulsions, mais aussi de réduction et de privatisation des services publics et sociaux ne cessent d'augmenter.

L'accumulation de valeur et de puissance générée par la finance reste donc une puissance dirigée contre la société — telle une armée qui utiliserait la dette comme tête de pont pour conquérir un territoire. L'histoire brève et brutale de l'augmentation exponentielle de l'argent du silicium dans les premières décennies du XXIème siècle, conclut Sassen, voit les pouvoirs prédateurs de la finance affairés à s'emparer à nouveau concrètement de terres (à la fois dans un contexte urbain et rural, dans les centres villes à travers le monde et les terres d'Afrique), ce qui est en passe de changer l'ADN même de la société.

Activité pure

Pour les marxistes post-opéraïstes et autres critiques contemporains de l'économie, l'émergence de la finance illustre aussi la réponse du capitalisme à l'arrivée d'une nouvelle composition hétérogène de main-d'œuvre vivante dans la production. Le capitalisme n'accumule pas de plus-value uniquement en sous-payant sa main-d'œuvre, mais il extrait de la valeur de la société dans son ensemble — des activités sociales ordinaires comme parler, commenter, aimer, écouter, lire, exprimer une opinion, cuisiner, faire de la musique ou de l'art, s'habiller à la mode, prendre des photos, enregistrer des vidéos, marcher, faire la fête, etc.

Au lieu de réduire l'argent virtuel à une simulation qui se réfèrerait uniquement aux processus de mimétisme du marché boursier, les auteurs post-opéraïstes pensent qu'il exprime le moyen de saisir une nouvelle qualité de ce qui ne peut même plus se définir comme du travail, mais une sorte d'activité pure : qu'elle soit décrite comme puissance de communication et linguistique de travail (par Paolo Virno, Antonio Negri et Christian Marazzi) ou puissance pré-cognitive et pré-linguistique de la force virtuelle et subjective de la mémoire (par Maurizio Lazzarato et Brian Massumi), il s'agit d'une énergie qui ne s'épuise pas dans ses produits matériels, mais qui génère avant tout de nouveaux modes d'existence et de représentation du soi.

La valeur de la petite maison transformée en titre adossé à des actifs ne devrait donc pas être indexée en priorité à la

PHOTO © XIANGFU LIU

Icarus, une mine de bitcoin. www.openmobilefree.net.

substance matérielle de la maison, mais au travail sensible, intellectuel et affectif que les architectes, des bâtisseurs et des propriétaires ont mis en œuvre pour la construire ; à la beauté de l'architecture urbaine qui l'entoure, constituée de parcs, d'hôpitaux, de musées, d'écoles et d'université; à la densité et à l'animation de sa vie sociale, de ses cafés, ses restaurants et ses marchés ; ainsi qu'aux qualités esthétiques de ses formes culturelles que sont sa musique, sa nourriture, son art, sa mode. L'activité qui a créé de la valeur pour la petite maison fonctionne avec les limites ou l'insuffisance naturelles/écologiques des ressources matérielles tout en étant alimentée par le désir croissant de vie sociale. Ceci répond à la pénurie et aux limites de la nature par de nouvelles façons d'accomplir les choses, de profiter et de prendre soin du monde et des autres en adoptant de nouvelles façons d'agir délibérément collectives.

Comme l'a souligné Maurizio Lazzarato, la coopération sociale ne concerne en rien la répartition des ressources rares, mais la réinvention et le ré-enchantement continus du monde. Elle ne s'opère pas à travers l'harmonisation d'une main invisible, mais par un jeu de sympathies et d'antipathies, de goûts et de dégoûts, des saisies mutuelles ou asymétriques modulant le flot incessant des courants ou des affects pré-individuels, des croyances et des désirs qui sous-tendent la vie sociale.

La chute généralisée du coût marginal

Contrairement à ce que Jeremy Rifkin soutient, le capital, par ailleurs, n'est pas un système complexe voué à accepter sans broncher sa propre disparition en vertu de la chute généralisée du coût marginal. En tant que rapport social basé sur la domination, sa réponse à la baisse du taux de profit est de réinjec-

ter de la rareté et du contrôle là où il y a abondance et liberté potentielles. Par le biais de la guerre, des bulles financières et des coupes dans les services vitaux, Il détruit la richesse qu'il a générée afin de pouvoir recommencer ailleurs son cycle d'accumulation. La plupart d'entre nous doit travailler et accepter le prix que le marché accorde *individuellement* à nos capacités et nos compétences (notre capital humain) : étant donné que nos capacités communicatives, sociales et de coopération sont aussi banales que le silicium, on ne leur accorde, dans leur ensemble, que très peu de valeur.

Le peu d'argent qui sert d'ordinaire à rétribuer le travail est pris en compte et attribué par anticipation : il servira à payer le loyer, l'hypothèque, les factures, la nourriture, les frais de cartes bancaires, les prêts, les impôts, les intérêts, les assurances et tout ce que le marché mondial estime que vous êtes capables de consommer. L'argent des salaires est la mesure de votre impuissance à vous connecter au "moteur du pouvoir", c'est à dire à façonner l'avenir de la société en tant que telle — pour modifier son ADN, comme l'explique Sassen.

L'hégémonie de l'argent en silicium

Le mouvement de la monnaie virtuelle a eu le mérite de montrer que dans les conditions actuelles d'hégémonie de la monnaie du silicium, l'argent peut être fabriqué de toutes pièces. La conception d'une monnaie qui ne se comporte pas comme une armée d'invasion vis-à-vis de la dynamique sociale passe probablement par des devises comme le bitcoin, mais on ne peut s'arrêter là. Le protocole du bitcoin comporte des éléments précieux que l'argent des *commons* (Andrea Fumagalli) pourrait adopter à des fins utiles (comme le registre comptable de toutes les transactions, le *blockchain*), mais les mécanismes de création monétaire adoptés par les protocoles du bitcoin ne semblent pas être adaptés à la tâche.

L'invention et le succès du bitcoin sont des exemples du potentiel de la coopération sociale, mais son système de fonctionnement n'aide pas à le promouvoir. Le bitcoin est toujours généré par le *travail*, c'est à dire un travail de minage de bitcoins, même si ce travail est essentiellement effectué par la puissance de calcul de machines logiques à base de silicium. La valeur d'un bitcoin est toujours déterminée par l'*utilité*, c'est à dire sa capacité à être dépensé pour acheter quelque chose et satisfaire ainsi un besoin individuel. Les deux mécanismes de création d'argent produisent une monnaie notoirement instable et sujette à l'accumulation tandis que le travail de minage de bitcoins devient plus difficile (produisant ainsi de la rareté) et que, dans le même temps, son utilité-valeur dépend des prix du marché et de l'utilité accordée au bitcoin en tant que valeur de réserve ou moyen d'échange.

L'argent des *Commons* devrait être directement généré par la coopération sociale et s'intégrer au pouvoir de la finance par sa capacité à mobiliser, distribuer et multiplier la richesse pour nourrir les biens communs sociaux — c'est à dire la qualité de la vie sociale et la puissance de l'intelligence sociale. Il devrait avoir sa propre logique de financement et d'investissement mobilisés, ici, pour créer de nouvelles institutions de *commonfare* (Carlo Vercellone) — c'est à dire des réseaux d'institutions constitutifs de nouveaux systèmes de protection sociale, de démocratie participative et soucieux de garantir l'éducation, la recherche, la santé, le logement ainsi qu'un revenu de base. L'argent des *Commons* devrait donc être à la fois un objectif et un principe fondamental servant une économie où quelque chose d'aussi banal et ordinaire que l'existence sociale serait la source de tout ce qui rend la vie digne d'être vécue. ■

Tiziana Terranova

Tiziana Terranova est professeur et chercheuse en cultures numériques et de réseau à Naples, en Italie. Elle est l'auteur de *Network Culture* (Pluto Press, 2004) et fait partie du réseau de l'université libre Euronomade.

Mineurs d'or en Corée, début du XX^{ème} siècle.

PHOTO © CC-THE PASSING OF KOREA

LA BANQUE EN RÉSEAU

ou l'émergence des économies de plateforme

Le financement participatif (crowdfunding), les porte-monnaies électroniques, les systèmes de recommandation, les crypto-devises, les services de paiement par téléphone portable, les transferts bancaires par SMS — comment définir toutes ces nouvelles choses ? Impossible d'ignorer, sans pour autant pouvoir les expliquer, les transformations qui sont en train de se produire. Si nous voulions les soumettre à la critique, quels seraient nos supports d'analyse ? Dans quels héritages puiserions-nous pour aborder ces hybrides média-économiques ?

La théorie des médias de ces dix dernières années, révision dégrisante des cyber-hallucinations des années 1990, a été rattrapée par l'informatique logicielle et matérielle. Ce mélange de formalisme et de matérialisme nous a offert une astucieuse panoplie de concepts et permis d'appliquer la conscience élémentaire des sciences informatiques à la pratique et l'étude des médias. Est-ce suffisant ?

Le Royaume Uni vient d'adopter le système PAYM. Les plus grandes banques (Barclays, Lloyds, Santander, TSB, HSBC, Bank of Scotland ou encore NatWest) utilisent à présent ce nouveau système de paiement qui permet de payer ses proches en utilisant simplement son numéro de téléphone. La monétisation actuelle des relations sociales exige une grande fluidité dans les échanges et les banques font de leur mieux pour suivre le mouvement.

Alors que les banques s'affairent à céder de plus en plus de terrain aux médias, les sociétés numériques tentent de se réinventer pour devenir des banques. Dans le monde "en développement", certains opérateurs de téléphonie mobile (comme Vodafone ou Digicel) on en effet obtenu une licence bancaire ou établi des partenariats avec des banques. Google, Amazon, Samsung et Apple expérimentent les porte-monnaies électroniques. Google envisage d'ajouter le sigle $ à la barre d'outils de Gmail, permettant ainsi d'envoyer une "pièce jointe monétaire" tandis que Facebook a récemment demandé le statut d'"établissement de monnaie électronique" en Irlande. Que cela nous plaise ou non, le réseau (social) est en passe de devenir une banque — dotée de nouvelles fonctionnalités.

Le réseau se transforme en banque

Comment alors interpréter l'affirmation selon laquelle le réseau est en passe de devenir une banque ? Que font les banques, au juste ? Entre autres choses, elles gèrent et facilitent les relations de crédit et de dette ; elles contribuent à générer de l'argent et participent ainsi à l'expansion de l'économie ; elles réinvestissent et redistribuent les fonds ; régulent (les clients) et sont elles-mêmes régulées ; enfin, elles offrent des services financiers de base (comptes bancaires, accès aux cartes de crédit, etc.).

Qu'elles aient ou non bien rempli leur fonction est secondaire par rapport au constat que ces "services" sont maintenant proposés par toute une panoplie d'acteurs du réseau. Les relations de crédit et de dette, la création d'argent, l'investissement et la distribution, la régulation et autres services de base, tout cela est proposé par des acteurs natifs numériques (ceux qui savent parfaitement exploiter la dynamique du réseau).

Au-delà du lien traditionnel entre les banques et le marché, un nouveau mode d'organisation du crédit et de la dette à travers les populations est donc en train de se mettre en place. Dans ce mode de fonctionnement, la nature du rapport à l'ancien modèle oscille d'"harmonieuse" à "dérangeante" en passant par toutes les nuances entre ces polarités. Même si une gamme de "produits" et "services" est déjà disponible, la future banque du réseau se caractérisera en premier lieu par la marchandisation frontale des plateformes.

L'émergence des économies de plateformes

Nous assistons donc à l'émergence d'"économies de plateformes". Ce type d'économie vise à parfaire la médiation des pratiques économiques quotidiennes de tout un chacun. L'activité bancaire et financière devient immanente à la plateforme, tout comme le marché et l'ensemble de ses dispositifs (c'est-à-dire le marketing, la publicité, la recommandation, les critiques, etc.). En d'autres termes, la plateforme devient les *conditions d'un possible économique*. Votre score Klout[1] et votre solvabilité ne font plus qu'un. Les amis deviennent des prêteurs, des investisseurs et des emprunteurs. La mise à jour de votre statut s'étend à votre portefeuille.

Pour bien comprendre ce qu'est une économie de plateforme on peut se remémorer les premières "économies virtuelles" de *World of Warcraft* ou de *Second Life* et abandonner la notion de virtualité. Les économies de plateforme sont privées, conditionnelles et construites à partir d'une base utilisateurs pré-existante. Elles reposent sur les liens sociaux pré-existants comme source d'avantage compétitif. Elles sont restreintes mais leurs limites ne sont pas liées à l'aspect "virtuel". En réalité, leur limites correspondent à celles de leurs utilisateurs (êtes-vous sur Facebook ?), leurs instruments financiers et les accords passés avec des sociétés pré-existantes, en dehors de la plateforme.

PHOTO © D.R. / (CC) SCOTTKS

bitcoin believer.

Votre porte-monnaie Google préfère que vous buviez votre café chez Starbucks et que vous voyagiez avec British Airways. Une économie de plateforme cherche constamment à aller plus loin pour ramener à elle toutes les autres activités, à l'image de Facebook qui a re-colonisé, centralisé et privatisé le Web à travers l'invention du bouton "Like". Par le biais des "relations privilégiées" et la technologie du "gardiennage virtuel", les plateformes vont apposer un filtre sur l'économie traditionnelle.

Les plus grandes sociétés de plateformes (Google, Facebook, Apple, Amazon, Twitter, Sam) vont chercher à intégrer des sites comme Kickstarter ou IndieGogo, se focalisant davantage sur des services spécialisés dans le capital-risque traditionnel. Des entités comme le bitcoin, quant à elles, représentent des contre-plateformes qui offrent une vision alternative de l'économie (ce qui ne la rend pas nécessairement désirable ou supérieure). Chaque plateforme facilite l'activité économique mais impose aussi des modes ou des versions spécifiques de l'économie.

À l'ère des start-ups et de l'innovation permanente, certaines expériences sont en train de prendre une forme *logistique*. C'est à présent l'économie elle-même, ses caractéristiques, ses dispositifs, ses modes de valorisation, de distribution (et ainsi de suite…) qui font l'objet d'expérimentations. Pour l'instant, les résultats restent modestes, mais le format du marché est intrusif et persuasif. La plupart des expérimentations sont motivées par le désir d'améliorer ou de parfaire les relations de marché. Pourtant, cette situation n'est, en aucun cas, une nécessité. ■

Nathaniel Tkacz

(1) Chiffre entre 0 et 100 censé représenter votre influence (NDLR) https://klout.com/corp/score

Professeur adjoint au CIM (Centre for Interdisciplinary Methodologies) de l'Université de Warwick (GB), **Nathaniel Tkacz** est co-fondateur du MoneyLab sur networkcultures.org. Dernier ouvrage publié : *Wikipedia and The Politics of Openness* (University of Chicago Press, 2014).

BITCOIN

la fin du tabou de l'argent

La longue thèse de Jaromil sur le bitcoin est une enquête dans la mouvance "technoetic" qui *prend en compte la dynamique bio-politique qui régit la communauté du bitcoin et les caractéristiques propres à la réalisation technique, dans l'optique de donner un aperçu du futur de cette technologie et une interprétation post-humaniste de son émergence*. Avec la permission de son auteur, nous publions ici un extrait de l'article original[1].

> *En son cœur… réside l'idée que les gens devraient dessiner leurs propres maisons, leurs rues et leurs communautés.*
> *Cette idée… vient de la simple observation que, la plupart des lieux les plus extraordinaires, à travers le monde, n'ont pas été dessinés par des architectes mais par des gens ordinaires.*
>
> Christopher Alexander

Lorsque nous parlons du bitcoin et de ses attributs spécifiques qui consistent à créer de la valeur en réseau, on ne peut ignorer que cette technologie repose sur une dynamique de communauté. On pourrait même affirmer que le bitcoin permet à *l'argent de devenir une convention communautaire* et de s'affranchir de la convention ascendante imposée par un souverain et sa liturgie du pouvoir. Comment, alors, répondre aux questions cruciales que pose le bitcoin : quel est son but ? Qui en tire profit ? Ou, en d'autres termes, si l'aspect communautaire du bitcoin est vital (notamment en ce qui concerne la distribution du calcul nécessaire à son authentification, le partage d'une devise commune, une histoire collective des transactions ou la manière collective de quantifier la richesse), quel usage les communautés en font-elles ?

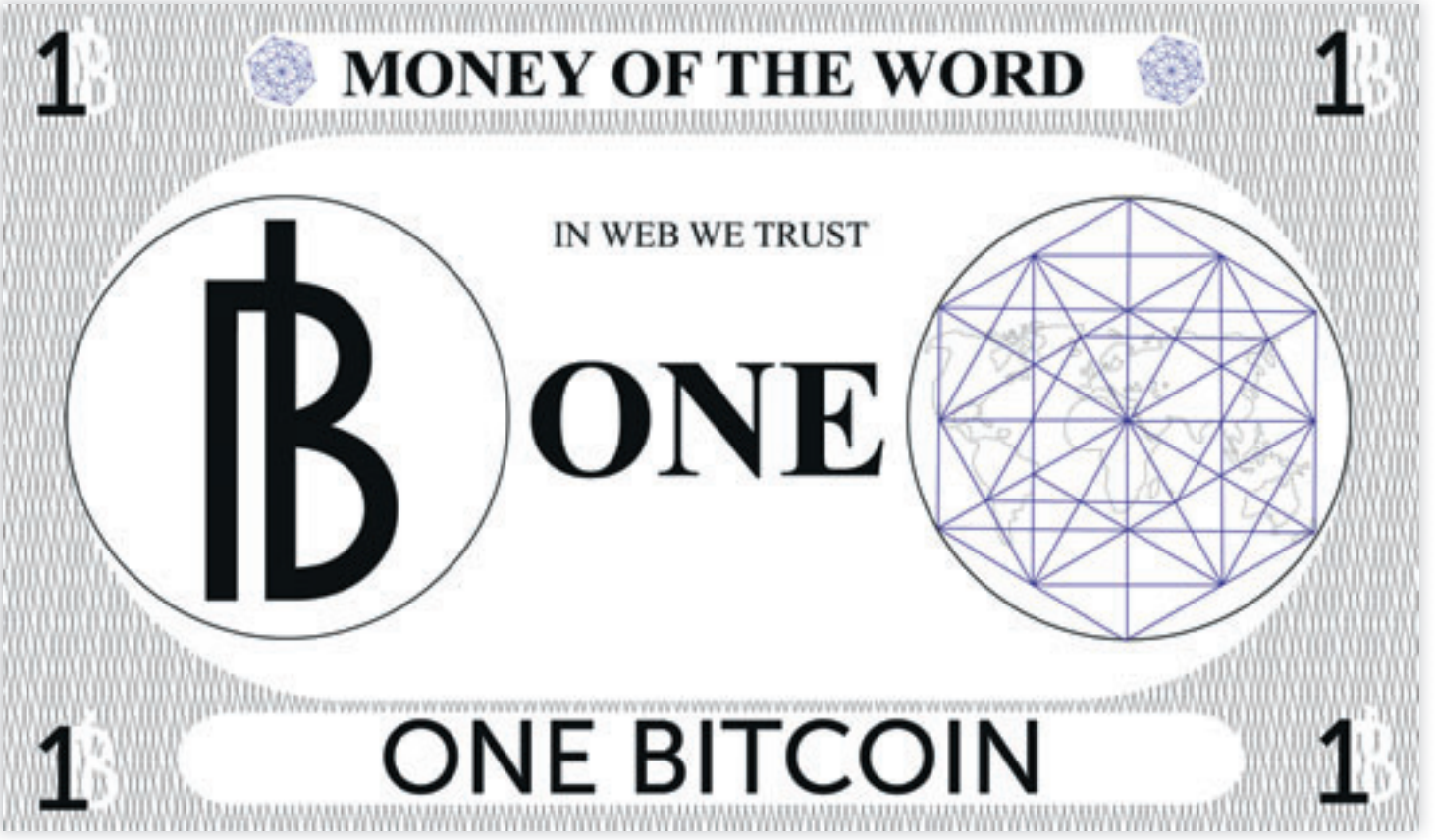
Les premières communautés à avoir adopté le bitcoin, en dehors de celle des hackers (qui ne l'a jamais réellement utilisé comme monnaie d'échange de marchandises) sont des têtes de turcs toutes choisies pour ceux qui souhaitent éradiquer cette devise. En réalité, toute personne désireuse d'adopter une approche moraliste et bannir l'innovation en question n'a même pas à aborder des concepts brûlants comme la souveraineté. Il est, en effet, très facile pour les chasseurs de sorcières de mettre en exergue le fait que des drogues ont été achetées et vendues avec des bitcoins, que les joueurs d'argent adorent les bitcoins et que certains sites Internet déclarent accepter des paiements en bitcoin pour des assassinats sur gage. […]

Un rôle dans l'histoire

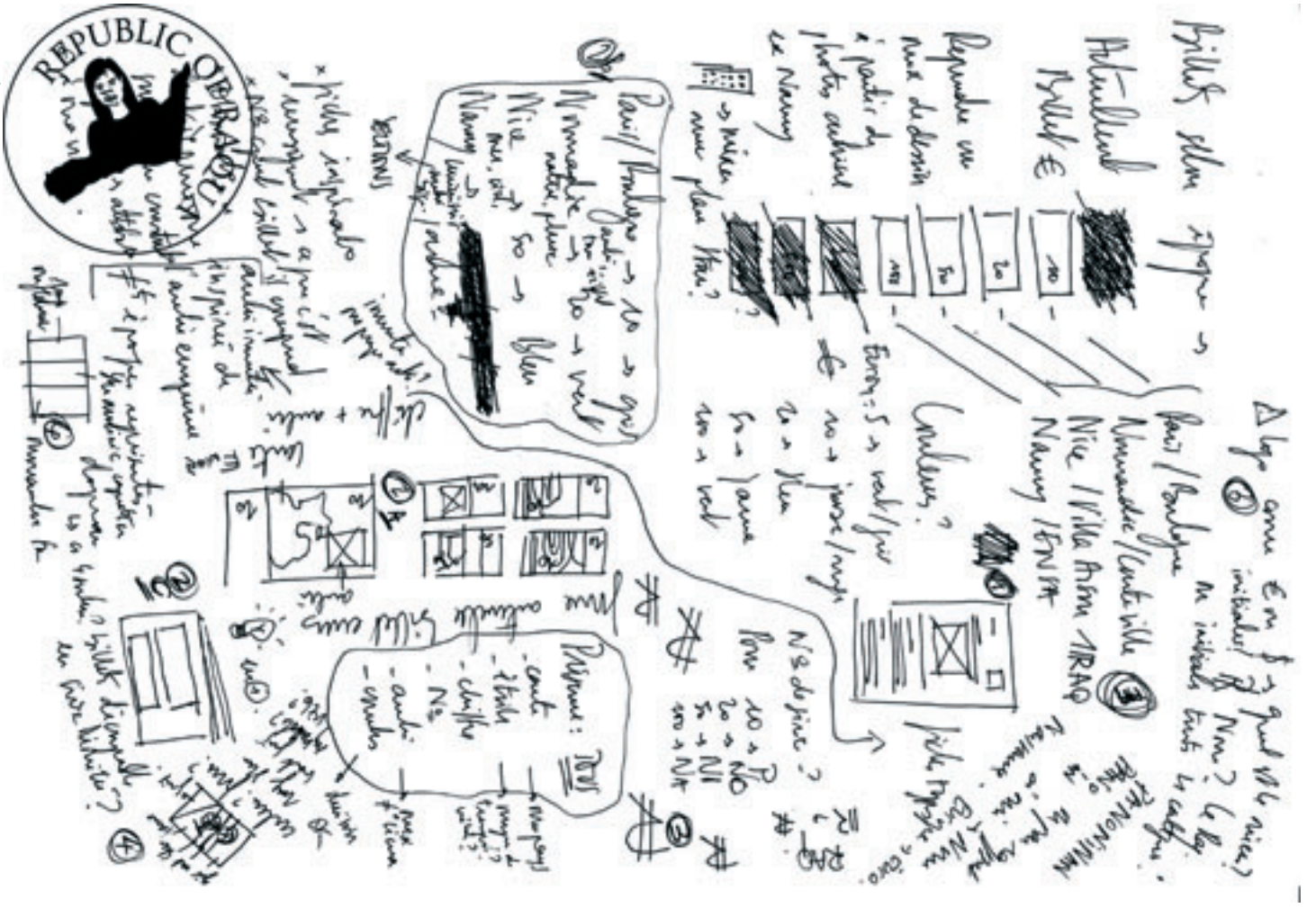
En tant que membre de la communauté qui a grandi autour du bitcoin, je me rends compte que celle-ci est principalement constituée de jeunes idéalistes qui se rebellent contre le statu quo, particulièrement lorsque celui-ci est constitué d'une administration centralisée et encline à la corruption. Pour un grand nombre de personnes, il est clair que ces monopoles sont souvent injustes et dominent différents

Etude graphique
pour monnaie virtuelle.

© RAPHAËLE DE QUATREBARBES



© RAPHAËLE DE QUATREBARBES



Etude graphique
pour monnaie virtuelle.

contextes, jugulant les possibilités d'innovation pour les jeunes générations. L'acte auquel nous faisons référence lorsqu'il s'agit de "briser le tabou de l'argent" est la libération du moyen d'échange de valeur.

Le bitcoin a un rôle historique : ses épopées se fondent dans celles des communautés, des nouvelles réflexions éthiques, des nouveaux récits de passion, dans la gloire et tout le mystère qui entoure ses origines. Le désir de libération, de décentralisation et de "désintermédiation" est au cœur du bitcoin — c'est une question éthique qui n'est pas plus problématique que le besoin concret de supprimer l'intermédiation de nombreuses fonctions systémiques qui gouvernent notre société moderne. Que la finance moderne s'occupe plutôt de ses problèmes de "longue traîne" ! […]

Chaque forme de monnaie, depuis les plus primitives, a dû composer avec la grammaire du pouvoir. L'avènement d'un souverain et de sa gloire justifient la confiance collective en une forme symbolique de circulation de valeur. L'investissement du pouvoir dans la monnaie, surtout lorsqu'elle n'est pas garantie par des valeurs minérales, est codifié à travers le mystère et la gloire. Le bitcoin n'est pas exempt d'une telle dynamique : il innove la manière dont le numérique devient tangible, un rôle qui peut s'avérer très dérangeant. De fait, même lorsqu'il s'agit de choisir l'iconographie de sa propre monnaie, la communauté bitcoin fait état d'une rupture politique.

Pas de hiérarchie

L'intrigant mystère autour de l'identité de son auteur, Satoshi Nakamoto, pourrait sembler insignifiant mais il revêt une importance centrale dans les mythes du bitcoin et des cryptomonnaies du futur. Le bitcoin ne bénéficie d'absolument aucune autorité monétaire, mais repose sur un pacte commun et la rationalité sous-jacente d'un algorithme mathématique (le rêve impalpable de neutralité). De par leur nature déflationniste, les bitcoins évoluent dans un champ limité de possibles, une quantité de valeur de plus en plus difficile à extraire (par le minage).

Personne ne peut créer des bitcoins au-delà de la quantité déterminée au tout début de leur existence et ce, au grand désarroi des économistes modernes qui considèrent la monnaie fiduciaire comme un outil crucial pour se mouvoir dans les eaux troubles de la contemporanéité. Ils ont raison, c'est indéniable, mais il n'existe pas de hiérarchie dans le bitcoin : ce qui veut dire précisément qu'il n'y a pas d'origine sacrée, pas de destin écrit, pas de dirigeant unique, pas d'hésitation quant à son essence.

Le bitcoin promet d'être le support neutre d'une économie basée sur la participation et non pas l'édit d'un roi, pas plus que d'une banque centrale, ni leur intermédiaire autorisé (néanmoins, soyons clairs, le bitcoin a vraiment engendré de nouveaux riches, ceux qui ont cru plus tôt que les autres à la promesse de cet algorithme).

© RAPHAËLE DE QUATREBARBES

Raphaële de Quatrebarbes, diplômée des beaux arts de Nancy, y a développé une recherche sur les monnaies alternatives : "Le graphisme de ma monnaie s'est construit sur les différents endroits où j'ai vécu : Paris, Normandie, Nice, Nancy. J'ai imaginé des motifs représentatifs de ces lieux en les associant à une couleur. Le drapeau de la Republic of Raqa synthétise ces périodes de vie à l'aide des couleurs et de la taille des bandes".

La rupture offerte par cette nouvelle perspective sur l'argent n'aborde pas l'égalité ni la couverture sociale, et ne pourrait en rien bénéficier à la société ni nous aider à sortir de la crise : il s'agit simplement d'un phénomène de protestation en faveur de la neutralité du réseau. […]

À ce stade, il devrait être évident qu'un processus d'assujettissement tel que celui que nous décrivons ici n'est pas la simple émergence d'une nouvelle technologie innovante, cela va au-delà. L'énorme succès du bitcoin prouve que les dimensions de ce processus sont multiples et ne peuvent être appréhendées par l'adoption d'une simple narration ou, encore moins, par l'utilisation de catégories propres à l'analyse économique.

La popularité actuelle du bitcoin est immense et ne cesse de croître : elle ne résulte pas seulement de la qualité du bitcoin mais aussi de l'évolution de la bio-politique et du fait qu'il s'inscrit dans un contexte particulier. Le bitcoin est ancré dans les mouvements de protestation qui ont accompagné la crise financière de 2009 à nos jours, c'est à dire le mouvement *Occupy*. Même si ceux qui saluent le succès inconditionné et instrumental du bitcoin peuvent avoir des raisons de dissimuler cet aspect, il est important de le replacer dans son contexte historique pour comprendre ce que l'avenir pourrait réserver. […]

Le forking du bitcoin

Le succès signifie aussi que le bitcoin peut être sujet à du "forking" (bifurcation de code), des ramifications, être reproduit, cloné, réagencé et finalement récupéré par tout un chacun : une icône populaire alimentera l'esprit de la culture populaire sans se consumer, mais son authenticité se fondra dans l'émergence de nouvelles instances populaires. C'est ce qui est déjà en train de se produire pour le bitcoin, avec des conséquences très intéressantes. Si l'on considère qu'il a surtout du succès dans la communauté des hackers (que nous devrions peut-être qualifier de jeunes cyborgs…), les ramifications du bitcoin donnent naissance à de nombreuses réalisations techniques pertinentes, à la fois capables de fonctionner à grande échelle et d'explorer de nouvelles approches de la monnaie et du réseautage. […]

© RAPHAËLE DE QUATREBARBES

L'artiste **Raphaële de Quatrebarbes** s'est penchée sur une représentation graphique des monnaies alternatives qui "fleurissent face à la crise monétaire que notre monde traverse et sont, pour certaines, de puissants facteurs d'échanges".

À travers *Freecoin15*, projet qui me tient particulièrement à cœur dans la galaxie bitcoin, j'ai commencé à documenter ce phénomène de forking depuis ses débuts et j'ai prêché au cœur de la communauté du bitcoin en faveur de *la possibilité de configurer le code d'origine* et, de manière générale, pour exploiter les possibilités de customisation de la technologie sous-jacente à cette devise. Je suis convaincu cependant que, même si le bitcoin représente une rupture politique unique avec l'ancien pouvoir qui tient les rênes de l'argent, il ne s'agit pas de la solution miracle en la matière.

Le besoin de devises numériques basées sur une comptabilité à triple entrée ne peut se satisfaire uniquement du bitcoin. Néanmoins, fort de son succès, dont nous venons d'examiner les conséquences, le bitcoin pourrait s'établir à plus long terme comme valeur stable de référence pour des réalisations futures : on peut prédire, en toute objectivité, qu'à l'avenir sa valeur ne cessera d'augmenter. […] Alors que l'argent semble mort ou mourant, c'est le moment propice pour oser cette analyse. Il se pourrait bien qu'en brisant ce tabou, nous trouvions des manières de changer les choses à grande échelle, en particulier si l'on considère la longue série d'innovations qu'il reste à mettre en œuvre dans le domaine de la comptabilité.

En fin de compte, il existe des preuves de la rupture que je présente ici, dans le sillage des multiples devises nées suite à la création du bitcoin : avec toute l'ironie et l'irrévérence délibérée. Les portes ont été laissées ouvertes par l'homme mystérieux. Satoshi le fou, Satoshi le saint a franchi la ligne avant tout le monde. Le tabou de l'argent a été brisé. La fonction du bitcoin ne concerne pas vraiment la perte de pouvoir de quelques gouvernements mais la possibilité pour un nombre exponentiel d'individus de mener leurs propres expériences en matière de construction de nouvelles entités. ■

Denis Roio alias **Jaromil**

(1) L'intégralité de l'article (en anglais) peut être téléchargée au format PDF sur: https://files.dyne.org/readers/Bitcoin_end_of_taboo_on_money.pdf

Denis Roio alias **Jaromil** est un militant, hacker et artiste. Depuis l'an 2000, il consacre tous ses efforts à la construction de Dyne.org, un éditeur de logiciels à but non lucratif et une communauté numérique de créatifs critiques et de développeurs nomades. https://jaromil.dyne.org

Un journal à la fortune du pot

Epreuves & Fortune

N°2

À NANCY, FRANCE

Novembre 2012 — NUMERO 02 — Gratuit

LES MONNAIES ALTERNATIVES

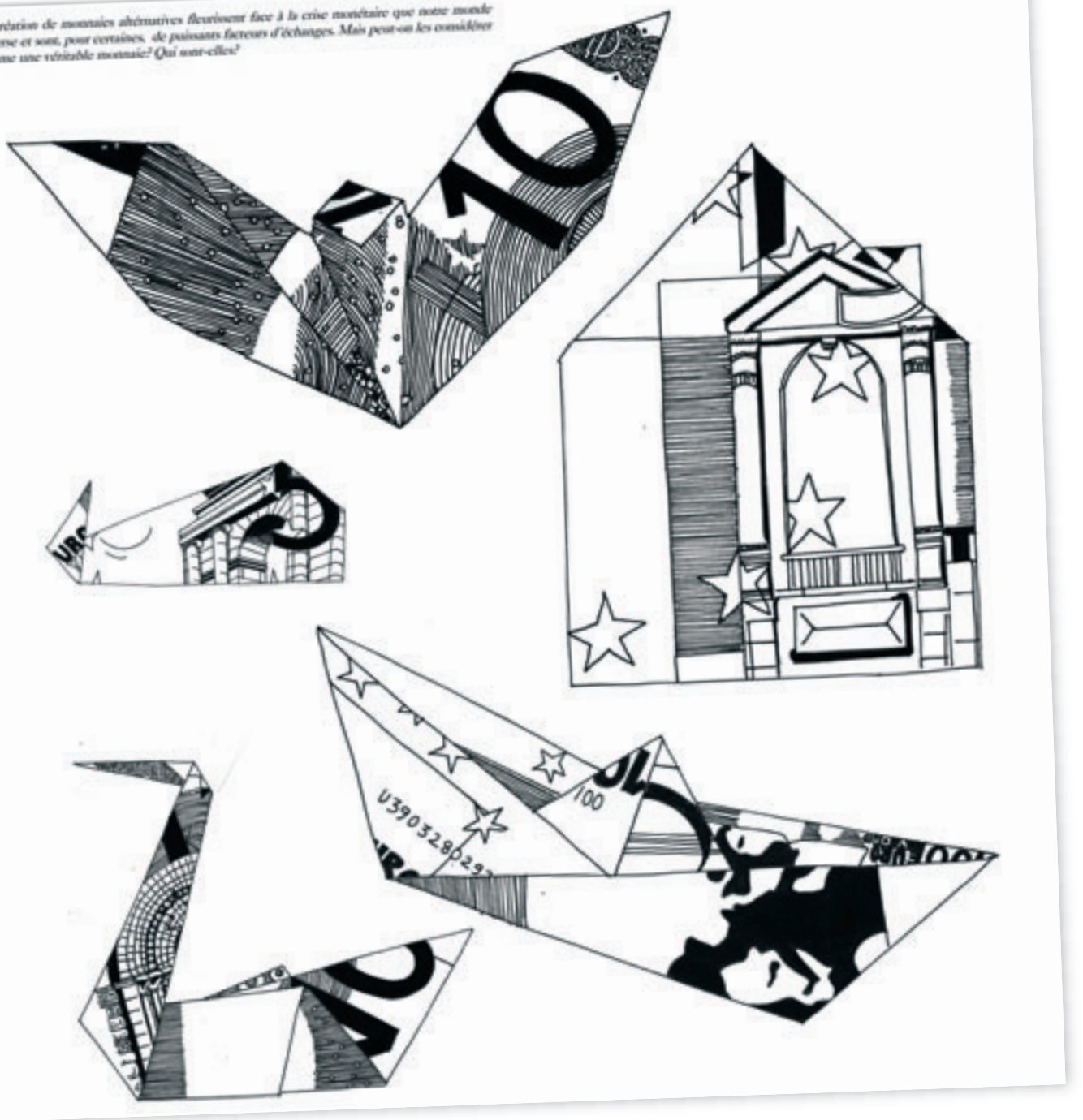
La création de monnaies alternatives fleurissent face à la crise monétaire que notre monde traverse et sont, pour certaines, de puissants facteurs d'échanges. Mais peut-on les considérer comme une véritable monnaie? Qui sont-elles?

Le Bitcoin Page 3

Une monnaie alternative qui se développe sur le web et commence à se démocratiser. Une création étonnante d'une monnaie d'échange et convertible, autonome et transparente.

Ma monnaie Page 4

Comment construire l'identité d'une monnaie? À quoi ressemblerait la mienne? Étude et réalisation de ma propre monnaie.



© RAPHAËLE DE QUATREBARBES

LE BITCOIN

REFLET DE LA COMMUNAUTÉ MATÉRIELLE HUMAINE D'INTERNET

À y regarder de plus près, le bitcoin pose toutes les bonnes questions révolutionnaires, la première étant : quel est le lien entre monnaie et valeur, entre monnaie et technologie ?

Le bitcoin est la monnaie réelle d'une communauté imaginaire, la communauté d'Internet. Bien que le bitcoin ait vu le jour des années plus tôt, son acmé historique coïncide avec le moment où Wikileaks s'est rendu compte que les donations qui lui étaient destinées depuis Paypal et Visa étaient bloquées par les États-Unis pour des raisons juridiques douteuses. Au regard de l'hégémonie impériale des États-Unis, seule une monnaie *sans État* pouvait alors sauver Wikileaks. Malheureusement, jusque-là, toutes les monnaies étaient imprimées sur des presses contrôlées par l'État.

Le bitcoin offrait donc une véritable alternative : une devise pour laquelle la production de monnaie était décentralisée à travers un réseau P2P partagé sur Internet. L'inflation est maîtrisée à travers le "*blockchain*", une base de données partagée entre tous les nœuds participant au protocole bitcoin. Le bitcoin en tant que monnaie sans frontières est apparu aux yeux des activistes d'Internet comme une manne issue d'Internet — une monnaie adaptée à la nouvelle génération révolutionnaire.

Existe-t-il une communauté bitcoin ?

Toutefois, si le pouvoir du bitcoin dérive de la communauté, qu'est donc cette communauté ? S'agit-il uniquement des utilisateurs effectifs du bitcoin ? De tous les internautes ? Si l'on considère que 40% de la population mondiale seulement a accès à l'Internet, la communauté du bitcoin est-elle la communauté hypothétique de tous ceux qui *pourraient* avoir accès à Internet — la communauté humaine elle-même ? Un mouvement de boucle historique ramène à l'expression depuis longtemps oubliée de *Gemeinwesen*, la communauté humaine matérielle : *Puisque l'essence de l'homme constitue la véritable communauté de l'homme, en activant leur propre essence, les hommes créent cette communauté humaine (Gemeinwesen)*, écrit Karl Marx[1].

Ce même imaginaire révolutionnaire est partagé par quelques partisans du bitcoin ; à travers nos libres associations et activités, nous, humains, pouvons atteindre notre potentiel maximum — notre *être-espèce* — dégagés des entraves de l'État-Nation et du capitalisme moderne. Cependant, il existe un différend irréductible entre Marx et le bitcoin, au sens où le bitcoin — comme la plupart des activistes d'Internet — exige que l'État soit aboli sans pour autant exiger la fin du capitalisme.

(CC) COINTELEGRAPH

Selon Marx, au sein du capitalisme, les humains *n'existent qu'en étant réifiés l'un pour l'autre, ce qui, au fond, se développe uniquement dans la relation à l'argent, où la communauté (Gemeinwesen) apparaît comme un élément externe, donc accidentel face à eux*[2]. Dans le cadre du capitalisme, la communauté humaine universelle constitue le marché global au sein duquel nous ne nous connaissons les uns les autres qu'à travers un échange reposant sur des devises — ce qui, pour Marx, contrairement à Hayek, constitue une perversion.

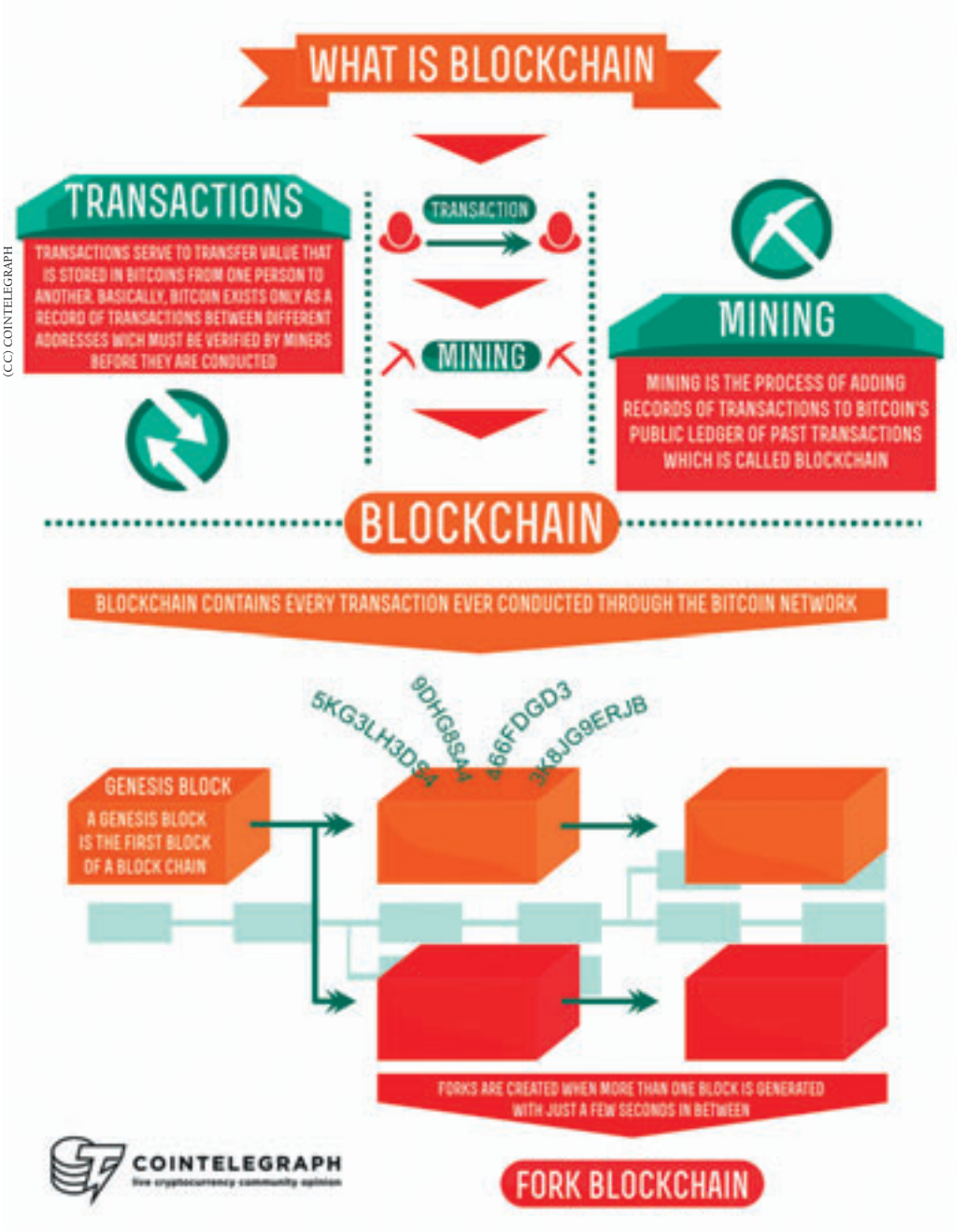
Le bitcoin n'est-il qu'une monnaie ?

Le bitcoin est-il *simplement* la manifestation de la communauté universelle d'Internet, représentée sous la forme aliénée d'une simple monnaie ? Tandis que le concept d'une devise nationale produite par une banque centrale est affaibli par le bitcoin, le concept d'une *valeur abstraite* représentée par *n'importe quelle* monnaie n'est jamais remis en question. C'est précisément ce manque de questionnement relatif à la valeur abstraite qui confère au bitcoin son statut de paradis pour les zélés du libre marché et de leur tentative idéaliste et physiocratique de réattribuer à la valeur quelque origine mythique comme celle de l'étalon or.

Le bitcoin endosse la fonction du nouvel or du Net, produit de manière acceptable par un nouveau type d'acte appelé le "minage" (*mining*) du bitcoin.

Alors que l'or est limité par sa rareté et sa disponibilité tarissable, la valeur du bitcoin se définit par rapport à la quantité d'énergie informatique disponible dans le monde à tout moment. La transformation *magique* cruciale de la puissance des processeurs en valeur abstraite est produite par l'activation sans relâche de la fonction cryptographique du hachage, afin de créer de nouveaux blocs dans le *blockchain*.

Cette fonction de hachage est le grand mystère non révélé du bitcoin et une réfutation de la théorie de la valeur de Marx, car aucune valeur d'usage réelle ne se cache sous la valeur d'échange du bitcoin, en raison de l'étonnante "preuve-de-travail" cryptographique



(CC) COINTELEGRAPH

› qui définit le *blockchain*. La nature fétichiste du bitcoin se révèle dans tous les nombres arbitraires intégrés à sa conception, comme la mystérieuse formule utilisée pour calculer les frais de transaction — sans parler du montant total de bitcoins en circulation, limité à 21 millions, ni du curieux langage adopté par ses utilisateurs, ATH (*All-time-high* : plus haut niveau historique), *To the Moon!* (jusqu'à la lune !). La seule différence entre la théologie médiévale et le bitcoin est qu'aujourd'hui un algorithme déconcertant règne à la place de Dieu.

Bien que la capacité du bitcoin à être utilisé comme devise pour échanger des marchandises ne soit qu'un simple effet secondaire de sa production de monnaie vérifiable par cryptographie — le capitalisme global s'affaire déjà à récupérer le bitcoin ; l'usage premier du bitcoin n'est pas d'acheter des articles illicites par le biais de sites tels que Silk Road, mais d'éviter les contrôles monétaires et les marchés spéculatifs de fonds d'investissement. Le bitcoin étant entièrement déconnecté du monde tangible hormis la taille de sa communauté d'utilisateurs et sa puissance de calcul informatique, il représente le produit idéal pour le capitalisme spéculatif car sa valeur, détachée de toute valeur d'usage, ne peut être prévue d'avance.

C'est aussi la planche de salut du bitcoin, car le bitcoin est *également* un projet d'ingénierie qui peut être reproduit en un million de devises numériques pour un million de communautés : depuis les sérieuses tentatives (ratées) de remplacer les noms de domaines (comme www.example.org/) avec NameCoin jusqu'à l'absurde Dogecoin de la communauté des fans du *mème* Shiba. Un examen plus approfondi révèle que le bitcoin pose les bonnes questions révolutionnaires en se demandant notamment : quel est le lien entre monnaie et valeur ? entre monnaie et technologie ? En vertu des transformations ontologiques engendrées par l'essor d'Internet, les catégories ontologiques soulevées — pire, naturalisées — par l'économie doivent être extraites du prisme d'Internet et repensées depuis le départ.

Comment la décentralisation peut-elle fonctionner ?

Le bitcoin répond également à une question fort utile pour des révolutionnaires en puissance, de la place Tahrir à #Occupy : comment la décentralisation peut-elle fonctionner dans une communauté où les gens ont la possibilité de tricher ? L'ingénieuse solution technique qui empêche de simplement "inventer du bitcoin" pourrait être appliquée à bien d'autres problématiques plus sérieuses que celle de la pure spéculation fiscale. Dans le détail, le bitcoin comprend un registre comptable distribué (le *blockchain*) à travers lequel chaque utilisateur *devient la banque*, tout comme, à l'aube du nouveau millénaire, Indymedia avait demandé à une génération de personnes d'*incarner les médias*.

Le *blockchain* est décentralisé car chaque utilisateur de bitcoins possède un exemplaire du registre dans son

© D.R.

intégralité. Indépendamment d'une autorité centrale de type banque, un algorithme de vote à l'échelle de la communauté détermine alors à la majorité par consensus à qui sont assignés tels bitcoins. Ce vote permanent empêche les membres de mentir sur les transferts de bitcoins — tout comme sont tenus à la vérité les propriétaires de nouveaux bitcoins produits par le minage !

La "preuve-de-travail" du hachage cryptographique pourrait être remplacée par quasiment n'importe quoi, par *n'importe quelle* mesure d'élément vérifiable de manière décentralisée. Il y aurait beaucoup à dire quant à l'utilité d'une forme de comptabilité décentralisée qui ne repose sur aucune autorité centrale. C'est précisément ce type d'ingénierie pratique qui doit être opposé aux postures foncièrement inutiles déguisées en pensée révolutionnaire contemporaine, de crainte que les révolutions futures ne se soldent par un échec.

Dans l'un de ses derniers ouvrages, Amadeo Bordiga nous rappelle avec véhémence que le but du parti révolutionnaire n'a jamais été l'expansion d'un État centralisé dans tous les aspects de la vie comme l'a fait Staline en Union soviétique, que Bordiga fut le dernier à critiquer tout en survivant[3]. La tache historique du parti est de transmettre l'idée invariable que le communisme est la réalisation d'une communauté matérielle humaine : *Le camarade militant […] révolutionnaire est celui […] qui se voit et se reconnaît dans tout l'arc millénaire qui unit l'ancien homme tribal en lutte contre les bêtes féroces au membre de la future communauté fraternelle, dans l'harmonie joyeuse de l'homme social* (Bordiga, 1965).

Internet peut-il être une communauté humaine matérielle ?

Aujourd'hui, il nous semble que la vision d'un monde libéré de la domination et de l'exploitation parle toujours aux jeunes révolutionnaires, même si le communisme en tant qu'idée est totalement discrédité. La vision d'un monde dans lequel chacun peut réaliser son plein potentiel à travers des réseaux d'association décentralisés ne parle plus à travers la voix du parti, mais à travers la myriade de jeunes qui se rencontrent sur Internet. Héritiers d'un capitalisme brisé, ils se retrouvent à parler la même langue étrange qui mélange dignité et révolution, mais aussi *lolcats* et bitcoin. L'Internet peut-il être une communauté humaine matérielle ? Tout programmeur connaît la réponse. La communauté humaine matérielle n'existe pas. Elle est à construite. ■

Harry Halpin

(CC) COINTELEGRAPH

(1) Marx, Karl (1992). *Early Writings*. New York: Penguin. pp. 265-6.
(2) Marx, Karl (1980). 1980. *Ökonomische Manuskripte und Schriften*, 1858–1861. Vol. 2 of Gesam-tausgabe 2. Berlin: Akademie Verlag, p. 53.
(3) *Considerations on the party's organic activity when the general situation is historically unfavourable*, Bordiga, Amadeo (1965). www.marxists.org/archive/bordiga/works/1965/consider.htm

Harry Halpin est chercheur au MIT et chercheur invité à l'IRI/Centre Pompidou. Ben Laurie l'a convaincu que les bitcoins étaient une escroquerie, mais il comprend à présent que la cupidité domine la raison.

AU DELÀ DU BITCOIN

Le moment est-il venu d'oublier les promesses du bitcoin ? Nous avons demandé à Michel Bauwens, à l'origine de la fondation pour les alternatives P2P si l'idéal d'une monnaie non-souveraine est encore valable aujourd'hui. Nous avons invité le théoricien belge à réagir à la position d'Alex Payne vis-à-vis du bitcoin. En effet, l'ancien programmateur de Twitter, écrivain et investisseur providentiel et occasionnel, écrit : *comme la plupart des nerds, j'ai éprouvé beaucoup de plaisir dans l'expérience intellectuelle du bitcoin, mais il est temps d'abandonner l'opportunisme et les fantasmes adolescents d'un avenir sans États, qui marcherait aux cryptogrammes, et de se remettre au travail pour construire une technologie et une entraide sociale qui améliorent la qualité de notre vie collective de manière profonde et responsable*[1].

Le bitcoin est à la fois un phénomène complexe et un développement historique, voire une curiosité technologique, en bien ou en mal. À la Fondation P2P, nous partageons ces sentiments mitigés à son encontre :

Les aspects positifs du bitcoin

Le bitcoin est la première monnaie à dépasser la souveraineté nationale et user de la souveraineté sociale à l'échelle mondiale

Ceci est loin d'être insignifiant. Avant le Traité de Westphalia, les monnaies locales constituaient la norme, bon nombre d'entre elles avaient des taux d'intérêt négatifs et consolidaient l'autonomie locale, mais l'effet d'échelle issu de l'invention de la presse d'imprimerie, qui entraina une guerre de religion à travers l'Europe, fit naître la nécessité de réorganiser l'espace politique autour des états-nations émergents. Ces états-nations rendirent les monnaies locales illégales, détruisirent l'autonomie locale et s'en remirent à la monnaie souveraine pour asseoir leur puissance.

Si les devises locales ressurgissent de manière épisodique en temps de crise, aucune de ces monnaies n'a pris une grande ampleur. Les monnaies locales ne peuvent donc, en aucun cas, être l'expression du pouvoir global des "communes", c'est-à-dire le pouvoir des communautés virtuelles à l'échelle mondiale. Le bitcoin n'a pas de valeur intrinsèque, c'est une monnaie hyper-fiduciaire, c'est-à-dire qu'elle existe seulement en vertu de la confiance et de la volonté politique d'un segment de la population internationale constitué de hackers libertaires vis-à-vis d'un algorithme particulier.

© D.R.

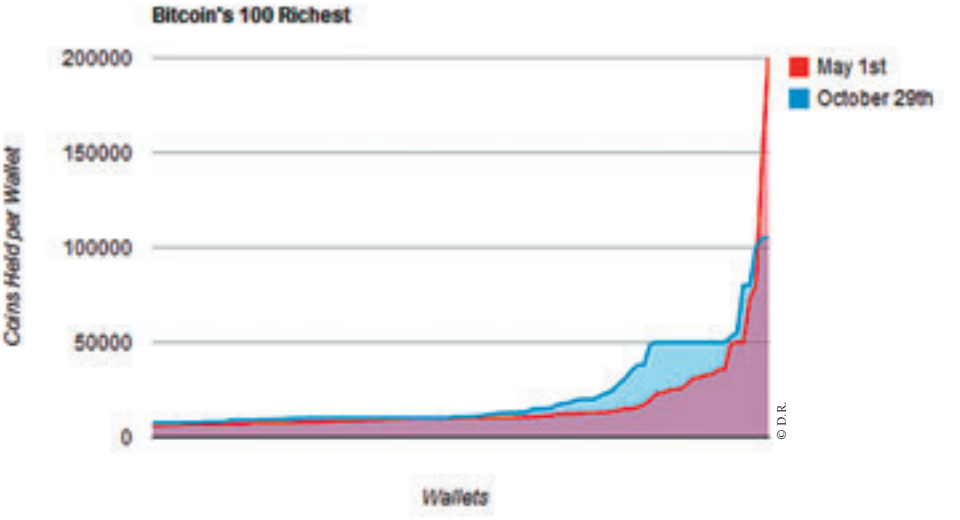
Le bitcoin est une arme de dernier recours pour les communautés d'activistes

Le système monétaire et de paiement dominant est asservi à un ordre mondial donné et peut être mobilisé contre l'opposition qui lui fait face. Ce qui s'est avéré évident lors de l'affaire Wikileaks, où les banques, VISA et Paypal ont collaboré avec diverses autorités pour bloquer la levée de fonds destinée à soutenir Wikileaks. À de telles occasions, l'accès à des alternatives comme le bitcoin est vital pour les groupes d'activistes, il devient leur seul moyen de survie pour un financement dégagé du contrôle des autorités centrales.

Le potentiel du registre comptable du bitcoin comme outil d'une organisation humaine autonome

En dehors de sa fonction de monnaie, la technologie sous-jacente du registre comptable universel du bitcoin est un outil pouvant mener à une nouvelle ère d'organisation autonome facilitée par le biais de contrats intelligents et d'une organisation autonome distribuée et pilotée par un logiciel — que l'on retrouve, par exemple, dans des initiatives telles qu'Ethereum, Common Accord et l'expérimentation de crypto-équité menée par Swarm. Bien que ces développements et possibilités ne soient pas sans danger et même si l'enthousiasme qui domine actuellement reste utopique, nourri de maigres espoirs et d'une poignée d'expériences nouvelles, cette technologie pourrait changer les règles du jeu en abaissant le coût des transactions d'une organisation autonome.

Au delà de ce qui précède, le développement du bitcoin a un prix potentiellement élevé et anti-social :



Répartition des richesses en bitcoin, 2011.

Les aspects négatifs du bitcoin

Le bitcoin n'est pas une vraie monnaie P2P et elle entraîne des inégalités excessives

On entend souvent dire à propos du bitcoin que c'est une monnaie de "pair à pair" parce que n'importe quel ordinateur équipé d'un logiciel de *minage* peut générer cet argent. Pourtant, tout le monde n'a pas accès à la même quantité d'ordinateurs voire, tout simplement, à un ordinateur. Ainsi le concept du bitcoin, qui favorise les détenteurs du début et ceux qui ont la possibilité d'investir, est un moteur d'inégalité. Le coefficient de Gini du bitcoin, une mesure d'inégalité, atteint le chiffre exorbitant de 0.87709 et selon Bitcoinica 1% des joueurs possèdent 50% des pièces[2]. Cette inégalité ne diminue pas, au contraire, elle augmente : selon le *bitcoin Trader*, sur une période donnée, *le nombre de pièces de bitcoins détenues par le top 100 est passé de 1 776 434 à 2 254 634, une incroyable augmentation de 27% !*[3].

Le bitcoin ne peut, à lui seul, mener à une société libérée de toute médiation

Nous vivons dans une époque de *techno-utopie* avec une tendance très prononcée pour la *techno-cracie*. Le premier terme signifie que beaucoup de gens croient que la technologie détermine à elle seule certains résultats, tandis que le deuxième soutient qu'il est bon que les processus humains défaillants soient remplacés par des processus technologiques "propres". Les deux attitudes sont tout aussi dangereuses. Tout d'abord, les technologies distribuées ne mènent pas nécessairement à des résultats distribués. Nous l'avons constaté, au cours de l'histoire, avec l'effet de l'invention de l'imprimerie, qui a mené à une démocratisation du savoir et de l'alphabétisation, mais qui, au fil du temps, a également remplacé l'autonomie locale des villes médiévales libres par des nations-états beaucoup plus forts et exerçant un plus grand contrôle, c'est-à-dire une centralisation politique renforcée au lieu d'un décentralisation accrue.
Les réseaux qui n'instaurent pas de contre-mesures pour maintenir l'égalité génèrent inévitablement, au bout d'un certain temps, une nouvelle concentration de ressources. Ainsi, chez Amazon et iTunes, la "longue traîne" de la consommation de culture telle qu'elle a été prédite par Chris Anderson n'est plus opérationnelle et dans les emprunts effectué sur les réseaux sociaux P2P, 80% des prêts sont accordés par de grandes banques et institutions, les forces mêmes dont la médiation était censée être écartée grâce à la technologie.
Nous observons, encore et toujours, que la désintermédiation potentielle du pouvoir, susceptible d'agir sur les pouvoirs en place, crée de nouveaux intermédiaires, tels que les monopoles de plateforme. En effet, les technologies sont utilisées par des forces sociales qui les font plier pour répondre à leurs besoins. Inévitablement, l'inégalité en matière de possession de bitcoin aura un effet profond sur les structures qui rendent le bitcoin opérationnel, menant à de nouvelles formes de monopoles. Les technologies sont toujours empreintes de valeurs humaines, aucune programmation ni infrastructure n'est vraiment neutre en la matière.

Le bitcoin finance une idéologie dangereuse

Le plus grand danger des mouvements sociaux de l'ère industrielle était le fascisme et le stalinisme, deux structures au sein desquelles le pouvoir de l'état est devenu extrême. Mais ce que le fascisme est à l'état, les *propertariens libertariens* le sont aux marchés : ils visent la mise en place d'un marché total où chaque aspect de la vie humaine deviendra commercialisable. Le concept du bitcoin est anarcho-capitaliste, c'est-à-dire qu'il est conçu pour favoriser la liberté des propriétaires. Ainsi, plus vous possédez, plus vous devenez libres.
Étant donné que les propertariens refusent de voir les inégalités présentes dans la société, décrétant qu'elles résultent du libre arbitre, ils s'associent automatiquement aux forces oligarchiques et soutiennent leurs programmes politiques qui défont le mécanisme de solidarité sociale et toute régulation de forces corporatives puissantes qui limite la liberté. La valorisation du bitcoin entraîne un important transfert de richesse sociale à ce courant politique lequel, associé au capital risque et aux oligarchies qui investissent dans le bitcoin, détruit l'équilibre du pouvoir jusqu'à l'éloigner des forces politiques émancipatrices et progressive.
Les tous premiers investisseurs libertariens du bitcoin peuvent revendre leurs bitcoins au prix fort aux nouveaux venus, amassant ainsi une valeur spéculative conséquente. Ainsi, même si l'affirmation selon laquelle le bitcoin est un système de pyramide est indéniablement fausse, cette monnaie instaure une rente payée par les nouveaux venus aux détenteurs en place. En ce sens, le bitcoin, loin d'être un outil d'égalité distribuée (ce qui à l'heure actuelle est déjà une affirmation empirique erronée) est tout à fait adapté au développement de modèles économiques hyper-capitalistes. C'est un outil idéal pour un capitalisme *résarchique*, c'est-à-dire pratiqué par les hiérarchies qui installent mais aussi contrôlent les réseaux et amassent de la valeur à travers eux.

En conclusion

Malgré tous les aspects négatifs décrits ici, le bitcoin reste un point de référence et un développement charnière qui montre qu'il est possible, d'un point de vue technique, de développer des monnaies à l'échelle mondiale. Il ouvre la voie à d'éventuels systèmes monétaires basés sur des *commons* et géré par du P2P. Par ailleurs, le registre comptable du bitcoin représente un outil potentiel pour l'organisation autonome des communautés. ■

Michel Bauwens

(1) Citation de l'article de Michel Bauwens, *bitcoin, Magical Thinking, and Political Ideology* (Le bitcoin, la pensée magique et l'idéologie politique). https://al3x.net/2013/12/18/bitcoin.html
(2) http://ow.ly/trKoy
(3) www.thebitcointrader.com/2011/10/is-it-time-to-occupy-bitcoin-street.html

Michel Bauwens est le fondateur de la Fondation P2P, un réseau mondial de chercheurs et d'activistes qui gèrent et promeuvent des développements autour de la production, la gouvernance et la propriété entre pairs. http://p2pfoundation.net

MON ANNÉE EN BITCOIN

À mon arrivée aux États-Unis, j'ai vécu sans compte bancaire afin d'éviter les procédures bureaucratiques et les frais de transaction élevés imposés par les banques. C'est ainsi que j'ai adopté le bitcoin — une devise cryptée et décentralisée qui a fini par prendre une place capitale dans ma vie.

C'était la veille du Nouvel an 2014 et je me suis lancée un nouveau défi : je voulais essayer de survivre uniquement grâce au bitcoin en boycottant le dollar et toute autre monnaie fiduciaire durant l'intégralité de l'année qui s'annonçait. Je devais trouver un moyen d'obtenir tout ce que l'économie du bitcoin n'était pas (encore) en mesure de me procurer, soit en empruntant une voie alternative (qui évitait complètement l'argent), soit en tentant de mettre en œuvre toutes les mesures nécessaires et imaginables pour obtenir ce que je voulais — préparant ainsi le terrain pour que d'autres passionnés de bitcoin puissent survivre dans un monde où le dollar est roi. Voici ce que j'ai retenu de cette expérience.

#1 Je n'ai pas besoin de téléphone portable

Il n'existait alors aux États-Unis aucun opérateur de téléphonie mobile qui accepte les bitcoins. J'ai donc dû abandonner mon abonnement T-Mobile et compter uniquement sur les communications wifi par le biais du numéro Google Voice que je venais de configurer. Ce problème s'est avéré mineur dans une ville comme Boston où la couverture wifi est quasi-totale.

#2 Le bitcoin vous maintient en forme

Les transports en commun représentent un autre problème. Étant donné que ni le bus, ni le réseau de métro ne m'auraient permis de régler mes tickets en bitcoin, la seule façon pour moi de contourner cet obstacle était soit de marcher, soit de tricher — plus facile à dire qu'à faire au vu du nombre contrôleurs qui patrouillent le système de transports. Heureusement, mon colocataire avait quelques vélos à disposition qu'il m'a laissé emprunter gratuitement. Bien qu'à contrecœur au début (la température de Boston peut baisser jusqu'à -30 degrés en hiver), je m'y suis vite habituée et me suis finalement transformée en véritable passionnée de vélo.

#3 Je déteste faire les courses

Il serait difficile de me décrire comme une fan du shoping : je déteste tout simplement cette activité, qu'il s'agisse d'acheter des provisions, des vêtements ou toute autre marchandise. En ce sens, vivre en bitcoin m'a effectivement facilité la vie en me faisant comprendre qu'aux États-Unis, au moins, il est possible d'acheter à peu près n'importe quoi en ligne. En termes de besoins de survie élémentaires, mon sauveur était Foodler, un service de livraison de repas qui accepte le bitcoin. Pour d'autres nécessités, je pouvais compter sur Overstock pour les vêtements ou les accessoires et sur TigerDirect pour l'électronique. Il m'était ainsi difficile de trou-

BTC KEYCHAIN (CC-BY)

ver quelque chose (que je veuille vraiment) qui soit impossible à acheter grâce au bitcoin.

#4 Le loyer est moins cher en bitcoin

Le loyer est dû la dernière semaine de chaque mois. Bien sûr, je devais payer mon loyer sans recourir au dollar, ou toute autre monnaie fiduciaire. Ce défi s'est avéré assez facile, car mon propriétaire était lui-même un passionné de bitcoin, qui préférait être payé en bitcoin plutôt qu'en dollars. En fin de compte, nous avons tous deux bénéficié de cette offre : grâce à la haute déflation que traversait le bitcoin, je devais en fait payer moins pour que mon propriétaire gagne plus.

#5 La vie sociale est surestimée

Il est vite devenu évident que le fait de vivre exclusivement en bitcoin allait considérablement dégrader ma vie sociale. L'essentiel de ce que je pouvais manger ou boire était limité à ce que l'on trouvait chez Foodler. Si je n'étais pas parvenue à convaincre mes amis de manger dans les rares restaurants qui acceptaient le bitcoin (on n'en comptait malheureusement que deux à l'époque), j'aurais toujours mangé seule.

#6 J'ai besoin d'amis

J'aime à penser que je suis une personne totalement indépendante, mais le bitcoin m'a fait prendre conscience de l'importance des amis. Comme je souffrais de l'impossibilité de dépenser de l'argent, au-delà de ce que je pouvais acheter sur le net par le biais de Foodler et quelques autres sites de vente en ligne de matériel électronique, j'ai élaboré une nouvelle règle — qui aurait pu ressembler, au premier abord, à de la tricherie, mais qui s'est avérée un outil extrêmement utile pour élargir la portée de l'écosystème bitcoin.

Alors que je n'avais pas le droit de me reposer sur des "portefeuilles humains" (c'est à dire de demander aux gens de payer pour moi puis les rembourser en bitcoins), j'ai décidé que je pouvais tout de même me servir une seule fois des gens qui n'avaient pas (encore) de portefeuille bitcoin. Cela me permettrait de maintenir un niveau de vie décent, tout en contribuant à l'augmentation du nombre de personnes possédant des bitcoins et qui chercheraient à leur tour des façons de les dépenser. Finalement, je suis devenue une sorte de missionnaire du bitcoin, faisant l'apologie du bitcoin auprès de mes amis pour obtenir ce que je voulais. Une tâche aisée étant donné que mon cercle social aux États-Unis était essentiellement constitué d'un petit groupe de chercheurs de la faculté de droit de Harvard spécialistes d'Internet et d'un groupe de techniciens du MIT.

STEVE JURVETSON (CC-BY)

#7 L'Europe ne comprend rien au bitcoin

Avec CheapAir, une agence de voyages en ligne qui accepte le bitcoin, je pouvais facilement effectuer des vols aller-retour entre l'Europe et les États-Unis pour assister à des conférences, ateliers et autres évènements de ce genre. Pourtant, vivre du bitcoin en Europe s'est avéré beaucoup plus difficile que prévu. Il m'était, en effet, impossible d'y survivre sans enfreindre mon serment. Même avec le système du portefeuille humain, je parvenais rarement à convaincre mes amis de participer. La plupart d'entre eux n'avaient jamais entendu parler du bitcoin et ceux qui en avaient entendu parler le voyaient principalement comme une tentative menée par quelques technocrates pour instaurer une société capitaliste crypto-libertaire à travers un système monétaire de Ponzi. J'étais en difficulté.

BTC KEYCHAIN (CC-BY)

#8 Le milieu universitaire peut aider

Le milieu universitaire est notoire pour ses bas salaires. Pourtant, ce que les universités ne donnent pas sous forme de revenu direct est fourni — indirectement — sous forme de voyages, d'hébergement et autres dépenses quotidiennes dont on pourrait avoir besoin dans le cadre d'un événement universitaire. Heureusement, la plupart (voire la totalité) de mes voyages en Europe s'inscrivaient dans le cadre d'une conférence ou d'un atelier où ma présence était requise et où j'étais toujours nourrie — aux sens littéral et figuré — par de la bonne nourriture et une stimulation intellectuelle. Paris, Milan, Barcelone, Amsterdam, San Francisco, Dakar, Rio de Janeiro, Buenos Aires, etc. — plus je prenais l'avion, moins je sentais la nécessité de dépendre d'un type de monnaie fiduciaire ni même, à vrai dire, d'une devise cryptée.

#9 L'argent est inutile

Tandis que les limites d'une vie reposant sur le bitcoin devenaient de plus en plus évidentes, je me suis rendue compte que l'argent n'est en réalité pas très utile. Je pouvais, en effet, obtenir gratuitement la plupart de ce que j'avais l'habitude de payer (en faisant juste preuve d'un peu de créativité). C'est ainsi que j'ai commencé à développer une nouvelle compétence : trouver de la nourriture gratuite dans divers événements de Harvard, obtenir des boissons gratuites dans les nombreuses soirées du MIT ; me faire héberger gratuitement par des amis et par le biais du couchsurfing, me déplacer gratuitement grâce au vélo et à l'auto-stop ; participer à des projections gratuites de films dans un parc, des lectures secrètes de poésie dans des maisons abandonnées ; des conférences et des colloques gratuits, jusqu'aux séances d'essai pour la gym, le yoga ou la piscine — j'en étais venue à accomplir plus de choses sans argent que je ne l'avais fait auparavant. Mais alors que je m'amusais vraiment, j'ai été hantée par l'idée qu'en vivant du bitcoin, j'étais en train de me transformer progressivement en véritable magouilleuse.

#10 Plus vous donnez, plus vous recevrez

Si la société me donnait, il me fallait donner en retour à la société. J'ai donc décidé que tout ce que je recevais gratuitement, je devais finir par le passer à quelqu'un d'autre — en espérant qu'il le transmette aussi finalement à un tiers. *Plus vous donnez, plus vous recevrez*, m'a dit une fois un ami. C'est peut-être la leçon majeure que j'ai retenue de cette expérience. L'argent n'a de fonction que dans une société où les gens ne partagent pas, ni se soucient les uns des autres. En essayant de vivre du bitcoin, j'ai arrêté de me soucier de l'argent, et — par conséquent — j'ai commencé à m'occuper davantage des gens et de ce qui les intéressait. Malgré l'échec technique du défi (car il est pratiquement impossible de vivre exclusivement du bitcoin), l'expérience a été une franche réussite dans la mesure où j'ai découvert les mérites d'une vie sans argent. ■

Primavera De Filippi

PHOTO © D.R.

Distributeur ATM de bitcoin, Séoul (Corée).

Chercheuse post-doctorante au CERSA — CNRS / Université Paris II (Panthéon-Assas) — et rattachée au Berkman Center for Internet & Society à la Harvard Law School, **Primavera De Filippi** analyse les défis posés par les architectures distribuées et les applications multimédias dans le contexte du cloud computing et des réseaux P2P.

POURQUOI J'ADHÈRE AU CULTE DU DOGECOIN

much soul, very emotion...

L'auteur du "Guide hérétique de la finance globale" (*The Heretic's Guide to Global Finance: Hacking the Future of Money*) utilise le dogecoin, que certains ont fait passer pour un vaste canular. Au contraire, cet ancien trader explique pourquoi celle-ci constitue en fait l'une des meilleures "alt-coins", ces crypto-monnaies alternatives.

■ J'utilise le dogecoin parce que le chien m'attire sur le plan affectif. Contrairement aux fossiles tels que la reine à l'air figé sur les billets de livre sterling, ce Shiba Inu est à la fois transcendant et abordable, autosuffisant mais câlin. Il me regarde dans les yeux avec son regard en biais, comme s'il venait de remarquer ma présence et se demandait si je préfère jouer ou être laissé tranquille. Ce n'est pas un chien agressif ni, d'ailleurs, un chien surexcité qui tenterait à tout prix de me lécher. Son *âme* est autonome et atypique et il serait quasiment impossible d'imaginer que ce chien puisse être un connard.

Certains membres de la communauté des crypto-monnaies ont dénigré le dogecoin, le traitant de canular, voire d'arnaque. Peut-être les deux à la fois, mais est-ce vraiment si important ? Toutes les devises, si on y regarde de plus près, sont des arnaques. Ce qu'il faut se demander, c'est laquelle d'entre elles nous sommes prêts à accepter. Pour ma part, je préfère prêter serment d'allégeance à un chien mystique qu'adorer l'image d'un monarque arrogant. En effet, le dogecoin est pour moi la meilleure de toutes les *alt-coins*, ces crypto-monnaies alternatives qui ont vu le jour dans le sillage de l'invention du code source du bitcoin. Voilà pourquoi.

L'argent n'est pas "rationnel"

Réfléchissez à la question suivante : *pourquoi les humains ont-ils inventé la poterie* ? Pour beaucoup, *parce qu'elle devait être utile pour stocker de la nourriture et de l'eau*. Une réponse qui correspond parfaitement à notre vision dominante et rationaliste du monde. L'hypothèse selon laquelle la poterie a été "inventée" délibérément reste cependant problématique, d'autant qu'il semblerait qu'elle ait été utilisée, à l'origine, pour fabriquer des figurines religieuses abstraites.

Un problème similaire apparaît chez de nombreux économistes qui tentent de colporter des théories anhistoriques sur *la raison pour laquelle les gens ont inventé l'argent*. Leur histoire met souvent en scène des personnes concevant l'argent de manière "rationnelle" comme une alternative au "troc". Or, il n'est pas très rationnel d'échanger spontanément des biens réels contre des morceaux de papier ou des bouts de métal brillant.

Bien entendu, une fois la convention sociale de l'échange monétaire mise en place, celle-ci s'*avère* utile, mais le processus imaginaire dans lequel les boulangers et les bouchers "inventent" l'argent pour faire face aux difficultés de l'échange de la viande contre des pains au levain est une tentative de refonte de l'histoire à l'envers, soumise à la vision du dogme actuel.

L'argent n'est pas un objet que l'on puisse inventer. C'est une convention sociale qui doit se structurer sur le plan culturel. L'utilisation de coupons monétaires apparaît uniquement rationnelle lorsqu'elle s'inscrit dans une convention (ou une illusion) collective qui attribue de la valeur à ces mêmes jetons, convention qui doit être constamment maintenue.

Pouvoir d'État, confiance locale, travail et mysticisme méta-national

Dans le cas de notre monnaie fiduciaire habituelle, la convention collective est renforcée par la force psychologique

PHOTO © D.R.

(et réelle) des autorités officielles. La majorité de notre monnaie fiduciaire est créée par les banques commerciales, mais sa "réalité" provient en grande partie de l'approbation par l'État de son statut légal.

En l'absence d'un État qui défende une monnaie, d'autres facteurs sont nécessaires pour induire l'acceptation collective. Par exemple, une toute petite communauté pourrait créer et maintenir une monnaie locale uniquement soutenue par le réseau de confiance communautaire préexistant, tissé d'amitiés réciproques, de liens d'honneur et de la crainte d'être exclu du groupe social.

En dehors d'une petite communauté, il est particulièrement difficile d'instaurer la confiance dans une monnaie non-nationale. Le bitcoin est un cas d'étude tout à fait fascinant de ce processus. À ses débuts, le bitcoin n'avait presque aucune valeur. Il possédait pourtant un élément crucial. À son centre se trouvait un personnage mystérieux, presque immatériel, nommé Satoshi Nakomoto qui, focalisant l'attention, permettait le ralliement d'une communauté autour de lui.

La mystique de Satoshi était vitale, dotant ce qui sans lui n'aurait été qu'un élément intelligent, mais froid, de cryptographie d'une âme en laquelle les gens ont pu croire. Satoshi était l'esprit sacré dans la machine et le *minage* ressemblait à une quête rituelle poursuivant la construction du *blockchain* (le registre des transactions en bitcoins) entamée par cet esprit. C'est par ce processus que la valeur imaginaire du bitcoin a pris vie et a commencé à se concrétiser.

En revanche, imaginez si une personne connue, comme Stephen Hawking, inventait le bitcoin. Ce dernier serait dépourvu de tout mystère. Au lieu d'un *mouvement* alternatif, il ressemblerait à un projet scientifique ou commercial. Les traits de caractères propres à Stephen remplaceraient le symbole énigmatique anciennement incarné par le personnage de Satoshi. Que resterait-il alors ? Un fragment intelligent de cryptographie et un acte peu banal consistant à utiliser de l'énergie pour faire fonctionner des ordinateurs.

Ceci dit, il y a quelque chose d'intéressant dans l'inutilité fondamentale de la triture des algorithmes par le biais d'un ordinateur psychologiquement puissant. Si vous vous plaisez à voir une chose essentiellement éphémère comme un produit utile, le fait d'accroître le travail dans le processus de création peut être avantageux, étant donné que le travail induit la rareté (seule les choses rares demandent du travail) et que la rareté signifie une valeur d'échange potentielle (on ne peut rien échanger contre une chose abondante).

La puissance ("le travail") de calcul intégré au réseau du bitcoin ne crée pas de valeur en soi, mais elle représente un garant psychologique supplémentaire pour la valeur imaginée des jetons de bitcoin. *S'ils n'avaient pas de valeur, nous ne produirions pas autant de travail, n'est-ce pas ? Si nous effectuons ce travail c'est qu'ils doivent avoir de la valeur, non ?*

Le mythe émergent de la rationalité du bitcoin

Fait intéressant, le processus rituel de *minage* est devenu de plus en plus concurrentiel et la commercialisation du bitcoin a explosé, de nouvelles théories sont apparues pour expliquer la valeur des jetons de bitcoin d'un point de vue "rationnel". Parmi ces théories, on trouve l'idée mise en avant par la Fondation bitcoin elle-même selon laquelle les bitcoins ont une valeur *parce qu'ils sont utiles*.

Dogecoin.
Design by Christine Ricks.

(CC)DOGECOIN

Tout cela s'inscrit dans une tendance générale de l'élite du bitcoin qui consiste à réécrire l'histoire et proclamer, avec le recul, que la valeur du bitcoin a toujours été évidente et que les adeptes du début se sont lancés dans l'aventure car leurs espoirs de reconnaissance croissante de la valeur du bitcoin comme moyen sécurisé d'échange par la société étaient fondés.

Dans cette affirmation, les jetons de bitcoin tirent leur valeur de leur appartenance à un système potentiellement utile, la valeur de chaque bitcoin reflétant l'évaluation globale du marché qui vante l'utilité d'un moyen d'échange sécurisé. C'est un peu comme soutenir que les conteneurs placés sur des wagons de train tirent l'intégralité de leur valeur de l'utilité du réseau ferroviaire.

La théorie implicite est la suivante : *Hé, ces choses sont utiles car elles véhiculent des valeurs d'échange, alors battons-nous pour elles et, ce faisant, nous créerons leur valeur de marché, qui pourra alors être utilisée à des fins d'échange*. Circulaire, non ? Il se peut qu'il y ait là une lueur de vérité, mais c'est surtout une tentative de décrire le processus essentiellement affectif et social de la création de monnaie par le biais du langage d'une rationalité froide et individualiste.

Brett Scott, ***Heretic's Guide to Global Finance: Hacking the Future of Money*** (Pluto Press, 2013).

Les monnaies du bûcheron en fer blanc n'ont pas de cœur

Cette façon de penser a par la suite influencé la façon dont beaucoup de crypto-pièces alternatives ont tenté de s'imposer sur le marché par leurs propres moyens. Plutôt que d'assumer leur propre absurdité, de nombreuses altmonnaies ont vanté leur efficacité, leur sécurité ou leur usage adapté à des cas spécifiques comme si l'utilité et la compétitivité du concept motivaient l'adoption d'une monnaie par un individu.

La crypto-conférence est ainsi devenue le royaume des "gens sérieux" discutant "d'affaires sérieuses". Ici, pas de mysticisme, ni d'émotion mièvre. Ils s'adressent à la fonctionnalité rationnelle au lieu de donner vraiment envie aux gens de les utiliser. Ils sont *technofétichistes*. Un gars fait une présentation PowerPoint où il détaille froidement le cas commercial pour lequel sa crypto-monnaie est idéale car elle utilise un système de hachage turbo dernier cri, mais *putain, dis-moi pourquoi je devrais y CROIRE !*

Il est vrai que, dans une certaine mesure, cette stratégie a fonctionné pour des altmonnaies comme le lightcoin, le quarkcoin et le peercoin, qui ont acquis une certaine popularité à partir de leur concept, mais réfléchissez un instant à la question suivante : *pourquoi utilisez-vous la livre sterling ou le yen ?* La réponse n'est jamais, *parce j'apprécie leur design*, et ce n'est pas non plus, *parce que je comprends, d'un point de vue rationnel, l'utilité que représente pour moi ce moyen d'échange*, ni *parce que je suis intimidé par l'État et qu'il me force à utiliser ces devises*.

La plupart du temps, nous répondons simplement *parce c'est ce que tout le monde semble utiliser et qu'on m'a appris à l'utiliser*. Nous sommes nés avec les monnaies tout comme nous sommes nés avec les langues et avons appris à les utiliser dans un contexte social. Si vous voulez convaincre quelqu'un d'accepter des documents électroniques éphémères comme monnaie, vous aurez besoin d'une histoire à laquelle les gens pourront se raccrocher. Vous aurez besoin de *cœur*.

Le dogecoin est un culte, et c'est très bien ainsi

Ce qui nous ramène au dogecoin. Je peux croire au dogecoin parce qu'il me donne matière à croire. Il fait directement appel à l'irrationnel, au dépassement du monde conventionnel du calcul de l'utilité individuelle pour se soumettre à une absurdité hilarante. Il s'agit, avant tout, d'un *culte* et c'est infiniment plus attirant que tout démarchage qui tenterait de nous faire adopter un concept solide.

Le regard calme et ludique du Doge est, en soi, le fondement mystique de la monnaie. Peu importe qui l'a inventé, parce que dogecoin n'est pas perçu comme le projet narcissique d'un individu, c'est son symbole même qui en est le leader. Le Doge est un personnage sans ego, qui séduit tout le monde à travers les cultures, les identités sexuelles et même les espèces. Nous pouvons tous retirer quelque chose du regard du Shibu.

Cela se reflète dans la communauté qui s'est développée autour du dogecoin, des personnes qui se présentent comme des "shibes" et s'offrent mutuellement des cadeaux en doge. Alors que le forum dédié au bitcoin sur Reddit est devenu un véritable ring où se pratique le trolling agressif, dans les forums dogecoin on se sent compris et accepté, en phase avec son univers surréaliste constitué de slogans ésotériques et d'actes de bonne volonté.

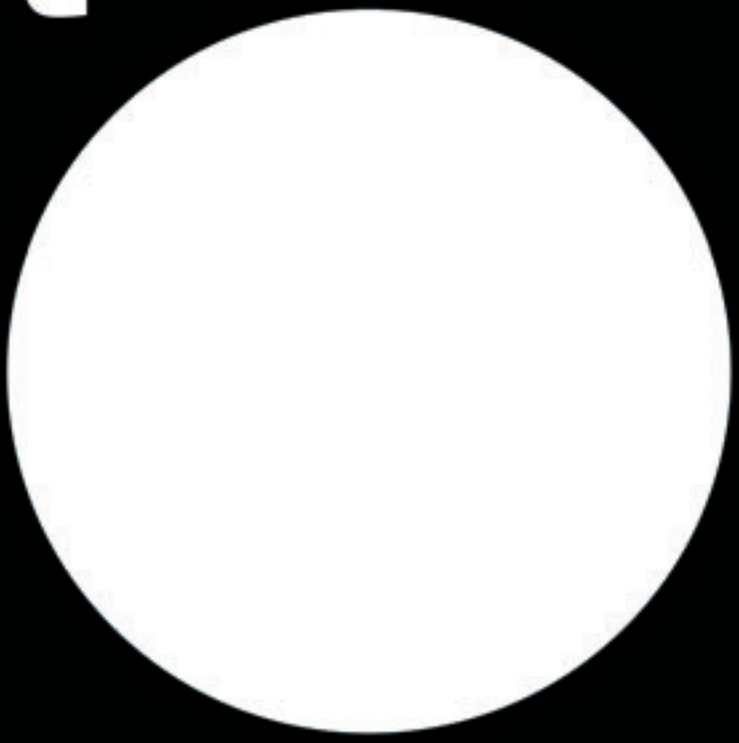
En conclusion, j'ajouterais un mot sur sa conception. Si l'on devait parler d'une seule chose intelligente dans la *conception* du dogecoin, c'est la façon dont ses principaux membres ont mis l'accent sur la création d'une culture ascendante, au lieu de fétichiser la création de la monnaie en tant que solution technique destinée à être commercialisée à partir du sommet.

La communauté dogecoin a augmenté rapidement en réponse à des actes communautaires qui établissent une raison de croire en la monnaie, comme le parrainage de personnages atypiques comme l'équipe de bobsleigh de la Jamaïque et de cascades loufoques comme le soutien à une voiture de course Nascar. Ce sont des choses dont vous pouvez rire, assis dans un pub, en dehors des salles de conférence. Et c'est ce qui fait toute la différence. ■

Brett Scott

Brett Scott est journaliste, militant et auteur du *Heretic's Guide to Global Finance: Hacking the Future of Money* (Pluto Press, 2013).
http://suitpossum.blogspot.co.uk
@Suitpossum

Économie solidaire de l'art



Proposer de nouvelles conditions économiques pour l'art contemporain : rémunération des artistes et professionnels, représentation, fonds de soutien...

www.economiesolidairedelart.net

QUANTITATIVE EASING

(for the street)

L'artiste Axel Stockburger a installé en plein centre ville de Vienne, en Autriche, une sculpture monumentale crachant des pièces d'un euro sur un mode aléatoire, de fin juin à mi-octobre 2014. *Quantitative easing (for the street)* souligne par l'absurde le changement d'échelle de la crise globalisée, symbole d'une crise de l'abondance plutôt que de la rareté.

Si John Maynard Keynes et Friedrich August Hayek (fréquemment associés aux antipodes de l'économie moderne) étaient d'accord sur une chose, c'est que le manque de confiance a un effet déstabilisateur. En conséquence, si cet indice de confiance, comme dans la crise financière de ces dernières années, est placé sous les projecteurs (précisément parce qu'une telle perte s'est produite), le pouvoir des relations sociales dépasse les paramètres économiques : le manque de confiance assèche le climat des relations du commerce capitaliste.
L'intervention de l'artiste Axel Stockburger dans l'espace public attire notre attention sur cette situation, en faisant allusion au changement de climat de l'économie mondiale où la crise actuelle n'est pas, comme on pourrait le croire, caractérisée par la rareté, mais plutôt par l'abondance.

Collecte et redistribution par et pour tous

L'artiste agrémente le boulevard Graben, à Vienne, d'un objet sculptural dont la valeur réelle intrinsèque est révélée aux passants par sa qualité performative : du 27 mai à la mi-octobre 2014, un totem apparemment plaqué or a expulsé de l'argent de façon aléatoire sous forme de pièces d'un euro dans l'un des endroits les plus affluents de Vienne. Le flux horizontal de personnes s'accompagnait d'un flux généré au hasard pour la durée de l'intervention, qui représentait aussi une invitation à participer. *Quantitative Easing (for the street)* n'exclut personne. Au contraire, l'œuvre permet aux participants de collecter les pièces et de les redistribuer sans discrimination à des flâneurs, des touristes, des acheteurs, des gens d'affaires, des mendiants, des passants au hasard ou des résidents.

Cette pièce aborde l'impermanence, la volatilité et l'inégalité intrinsèques à un système de valeurs défini par l'économie, sur l'artère principale de Vienne traditionnellement dédiée à la promenade et au shoping[1]. *Quantitative Easing (for the street)* s'inscrit dans une longue tradition d'engagement des artistes en réaction à des phénomènes sociaux associés à la domination économique et sa manifestation physique, l'argent.

Fiction, art et économie

Comme dans ses travaux précédents, où l'artiste autrichien explorait les médias contemporains tels le film, les jeux vidéo ou l'informatique et leurs conventions gestuelles, matérielles et linguistiques, Stockburger s'intéresse aux fictions sociales, qui dans ce cas sont générées à la fois par l'économie et par l'art. Les deux doivent leur existence à des conventions et sont sujets à changement. Ces phénomènes régissent notre vision du monde, précisément parce qu'il s'agit de constructions de l'esprit.

Dans ce sens, le projet de grande envergure construit par Stockburger sur le boulevard Graben fait à la fois référence à l'importance culturelle et à la valeur économique de l'or. Cette valeur résulte, entre autres, de la capacité de l'or à "rester en vie" après la mort, à la fois comme moyen de maintien de la valeur et comme matière première des arts. L'or conserve les réussites de toute une

PHOTO © IRIS RANZINGER

Axel Stockburger, ***Quantitative Easing (for the street)***, 2014.
Installation temporaire, Graben, Vienne.

vie qu'il rend disponibles aux générations suivantes. L'or a été et reste également, au-delà de sa signification cultuelle, la matière première de la manifestation physique de l'économie et de l'art, de sorte que ces deux fonctions sont souvent indissociables.

Toutefois, ce qui tombe vraiment de ce réservoir fictif des systèmes historiques de valeur créé par Stockburger (à savoir de l'argent sous forme de pièces en euro) est, à l'heure actuelle, soumis à une volatilité sans bornes, au regard des changements de valeur mesurés en millisecondes plutôt qu'en générations, voire en siècles. La réalité de l'argent est donc à double tranchant : d'une part, c'est "la nourriture" des relations sociales d'échange, d'autre part, il représente les prix virtuels, c'est à dire fictifs, fixés sur les marchés financiers, à un niveau inimaginable et à des vitesses incroyables.

Les fictions, économiques ou artistiques, sont fragiles et spéculatives. Alors que l'art utilise l'existence dans le présent pour refléter l'apparence de la réalité, les marchés financiers produisent des apparences sensées être appréhendées comme des réalités futures pour empêcher l'effondrement du château de cartes érigé par la spéculation et l'investissement. Ce que nous appelons la "crise économique" se produit dans une réalité où ce "monde" contingent périt dans l'abîme des mesures d'austérité.

Le projet de Stockburger entre en scène suite aux événements qui définissent notre monde globalisé actuel. Il se place là où une nouvelle fiction (celle d'un soi-disant "assouplissement quantitatif") reconstruit ce monde, à présent conçu en termes purement économiques. En ce sens, *Quantitative Easing (for the street)* est une interaction artistique dotée d'un système politique et financier destiné à sauver un "monde" déjà effondré.

Quelle sera la conséquence sur la réalité sociale qui en découle ? Dans quelle mesure les fictions de l'argent et de l'art parviendront-elles à créer des mondes ? En quoi ou en qui pouvons-nous avoir confiance ? Voici les questions que Stockburger se pose et pose aussi à tout ceux qui se bousculent le long du boulevard Graben. ■

Gerald Nestler

> www.stockburger.at/qe

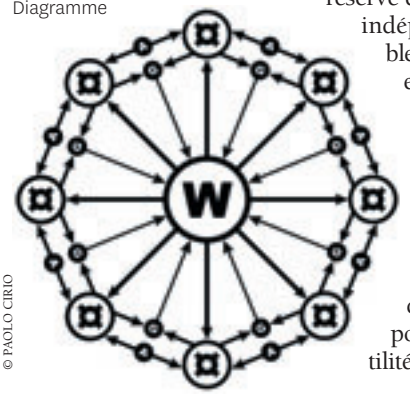
(1) Un projet réalisé à l'invitation des commissaires Muntean/Rosenblum pour KÖR (Kunst im Öffentlichen Raum) à Vienne.

Gerald Nestler s'appuie sur la performance, la vidéo, l'installation, la parole et le texte pour questionner les méthodologies, les récits et fictions relatives à la finance et leur rôle dans la biopolitique actuelle. www.geraldnestler.net

L'ÉQUATION DE LA MONNAIE DU MONDE (W)

Cette œuvre représente la Monnaie du monde à travers la formulation créative d'une équation et d'un algorithme d'échange de devises. La création visionnaire d'échanges boursiers algorithmiques associe l'art à la substance qui dirige la société contemporaine. Par cette action, elle vise à introduire de nouvelles pratiques artistiques.

Paolo Cirio, ***World Currency Equation***. Diagramme



© PAOLO CIRIO

Cette œuvre vise à encourager une transformation sociale par la visualisation d'un outil économique positif et innovant. Elle aborde l'instabilité inhérente aux différentes devises, tout comme le besoin d'une nouvelle réserve de change mondiale indépendante, susceptible de conférer pouvoir et unité à la population mondiale. En tant qu'instrument financier pérenne, *l'Équation de la monnaie du monde (World Currency Equation)* fera office de tampon entre les populations et la volatilité croissante des monnaies individuelles due aux manipulations spéculatives et aux fluctuations économiques, préservant par la même occasion l'accès de différents domaines géopolitiques et sociaux au marché.

L'équation algébrique proposée offre à cette nouvelle monnaie, le (W), de la valorisation et de la liquidité reposant sur la moyenne d'un index de devises individuelles. La formule sécurise et associe des devises nationales dominantes aux devises complémentaires numériques et locales, maintenant ainsi l'autonomie et la diversification dans des cadres conventionnels. L'œuvre est illustrée par la représentation artistique d'une équation mathématique et du diagramme d'un algorithme. Ces deux éléments indiquent la manière dont la valeur de la monnaie est calculée et comment sa liquidité est créée et maintenue.

Comment ça marche

La *Monnaie du monde* est une réserve de change globale garantie par les devises dominantes. Elle repose sur un index d'estimation de valeur, au sein duquel chaque devise dans un panier boursier influence l'index proportionnellement à son taux de change et à sa marge pour chaque combinaison de paires de devises échangées. La moyenne générale des taux de change détermine le (W). Dans ce système, la stabilité de la valeur du (W) est maintenue par l'échange quotidien de chaque monnaie du panier boursier dans un réseau interconnecté de dépôts.

© PAOLO CIRIO

$$W = \left\{ \frac{\bar{G} = \left[\frac{\sum_i^n \left(\frac{V^t Cx_i + V^{t-1} Cx_i}{V^t Cx_i} \right)}{n\ Currencies} \right] + \bar{A}}{\bar{A} = \left[\frac{\sum_i^n \left(\frac{Cx_i}{Cx_{i+1}} + 1 \right)}{n\ Currencies} \right] + 1} \right\}$$

Paolo Cirio, ***World Currency Equation***.
Équation.

Dans chaque nœud du réseau, le montant de chaque devise stockée correspond uniquement à la moyenne de l'ensemble du réseau. Les gains et les pertes sont eux aussi nivelés pour chaque dépôt. Cette distribution nivelée de multiples réserves de change assure la stabilité de la liquidité et de la valeur du (W). L'équation et l'algorithme utilisent les conventions du marché Forex et contiennent exclusivement de monnaies que l'on peut échanger de manière électronique.

L'équation et l'algorithme

L'équation illustre la manière dont le (W) est calculé à travers un agrégat de valeurs de taux de change d'un panier boursier de devises dominantes compris entre les gains et les pertes que leurs fluctuations génèrent sur la durée. La moyenne mathématique des valeurs de devise dans le panier (A) assure la stabilité du (W). Les gains compensent les pertes dans la moyenne générale (G). Le diagramme illustre la manière dont un algorithme peut agréger automatiquement le (W) en associant les devises à partir des multiples dépôts de réserves et se basant sur le calcul récursif de l'équation (W). ■

Paolo Cirio

L'intégralité de ce texte d'introduction et d'explication a été préalablement publiée le 5 mars 2014 à New York et Zagreb.

Glossaire :

W : Valeur de la Monnaie du monde. Symbole (W).
º : Tout symbole de devise dans le panier.
A : Moyenne des taux de change entre chaque paire de devises dans le panier.
G : Moyenne des marges entre chaque paire de devises dans le panier sur la durée.
N : Nombre de devises dans le panier.
Cx : Taux de change actuel de la devise de l'index.
V : Valeur actuelle de la devise de l'index.
T : Sur une période de temps passée et future.

Infos :

Monnaie du monde (en anglais) : wikipedia.org/wiki/World_currency
Réserve de change (en anglais) : wikipedia.org/wiki/Reserve_currency
Forex (en anglais) : wikipedia.org/wiki/Foreign_exchange_market
Change algorithmique (en anglais) : wikipedia.org/wiki/Algorithmic_trading
La chute du dollar : (en anglais) : latimes.com/business/la-fi-shutdown-china-20131015,0,260996.story
La chute du pesos (en anglais) : theguardian.com/2014/argentinian-peso-freefall-economic-crisis-deepens

Paolo Cirio est artiste. Ses œuvres controversées dévoilent des conceptions, des conflits et des potentialités de nos réalités contemporaines. Elles ont, entre autres, déstabilisé Facebook, Visa, Amazon, Google, les Îles Caïmans et l'OTAN. www.paolocirio.net

(UN) MANIFESTE POUR UNE ALTERNATIVE MONÉTAIRE P2P

La crise financière globale a fait émerger quantité de monnaies alternatives, qui tentent de générer un nouvel écosystème. En tant qu'agents de ces mutations, nous sommes le plus souvent en position de "sélectionnés", selon les critères de sélection darwiniens, laissant le soin aux réseaux de façonner notre imaginaire et nos jugements. Le présent manifeste avance que *nous pouvons choisir de nous placer en tant que "sélectionneurs"*. Voici comment.

Alors que le système monétaire mondial semble se disloquer de toutes parts, les modèles monétaires alternatifs[1] pullulent telles des générations spontanées d'espèces quasi-vivantes proliférant sur le terrain de nos échanges. On sait que ces modèles se combineront entre eux, muteront ou disparaîtront pour établir finalement un nouvel écosystème. Pour tenter d'accélérer la transition vers un modèle monétaire durable dans lequel les hommes pourront se reconnaître entre pairs, le présent manifeste propose aux acteurs de la mutation que nous sommes, non pas de nous laisser sélectionner par ces modèles suivant notre capacité à nous y conformer, mais de nous comporter en sélectionneurs, c'est-à-dire de leur appliquer des critères de sélection darwiniens.

Explosions de codes

La première explosion de "codes" est nommée *abiogénèse* : c'est le passage d'un monde sans biologie à un monde biologique. Chaque être vivant (procaryotes, eucaryotes, métazoaires) est défini par un code régissant sa forme et sa reproduction. La plupart des espèces apparues lors de l'abiogénèse ont disparu ou muté, tandis qu'un petit nombre a proliféré.

La deuxième explosion de "codes" a été nommée récemment *atechnogénèse*[2] : c'est le passage d'un monde sans technologie à un monde avec. On peut faire remonter l'atechnogénèse à l'apparition du genre Homo, c'est-à-dire à l'irruption d'un protolangage chez certains hominidés.

Le catalyseur de cette deuxième explosion de codes, non plus biologiques, mais symboliques, aurait été selon certains chercheurs[3], l'invention des armes, bien avant celle du feu. L'arme dans sa version la plus préhistorique

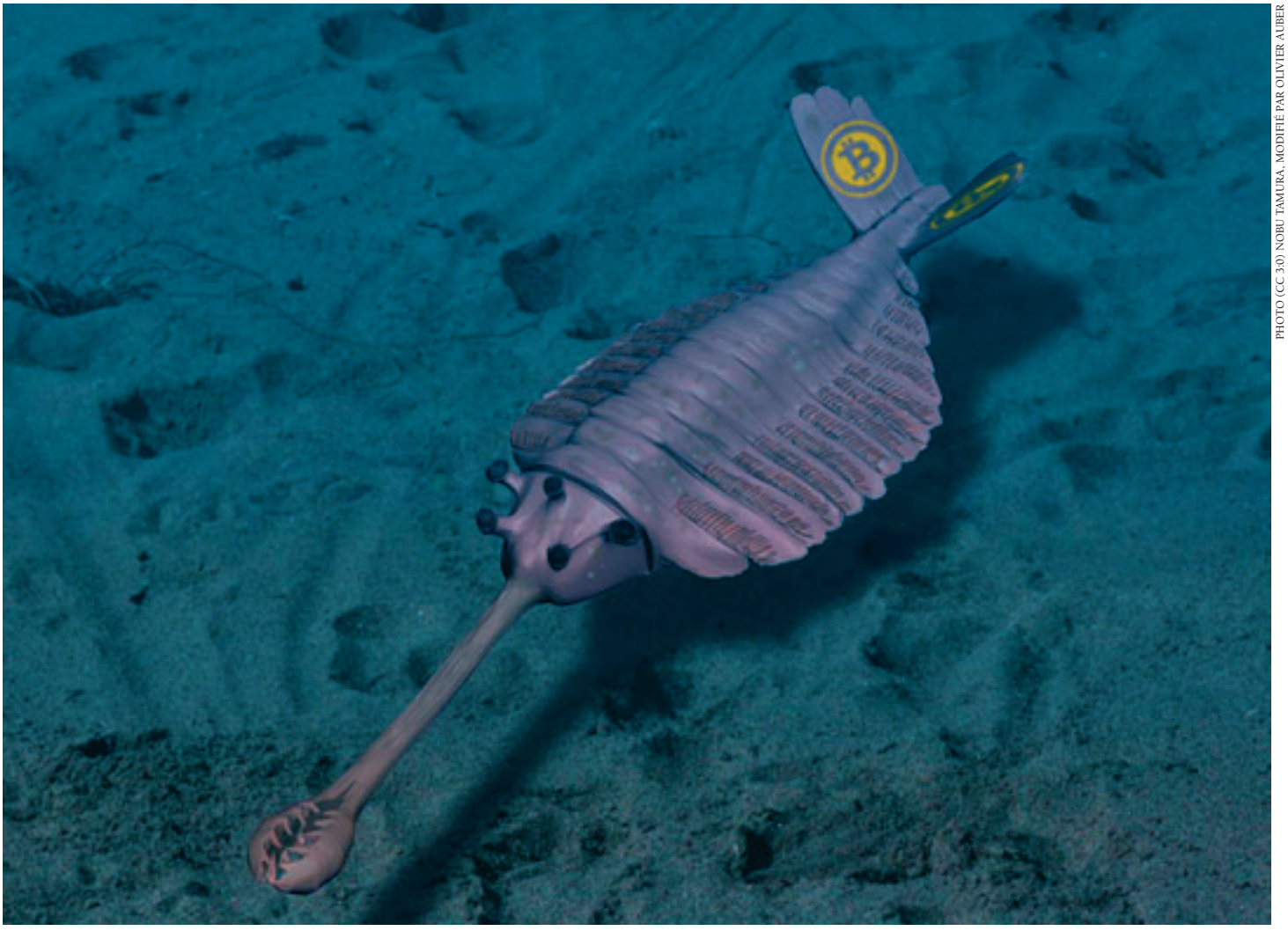


PHOTO (CC 3.0) NOBU TAMURA, MODIFIÉ PAR OLIVIER AUBER

bitcoin Cambrien.

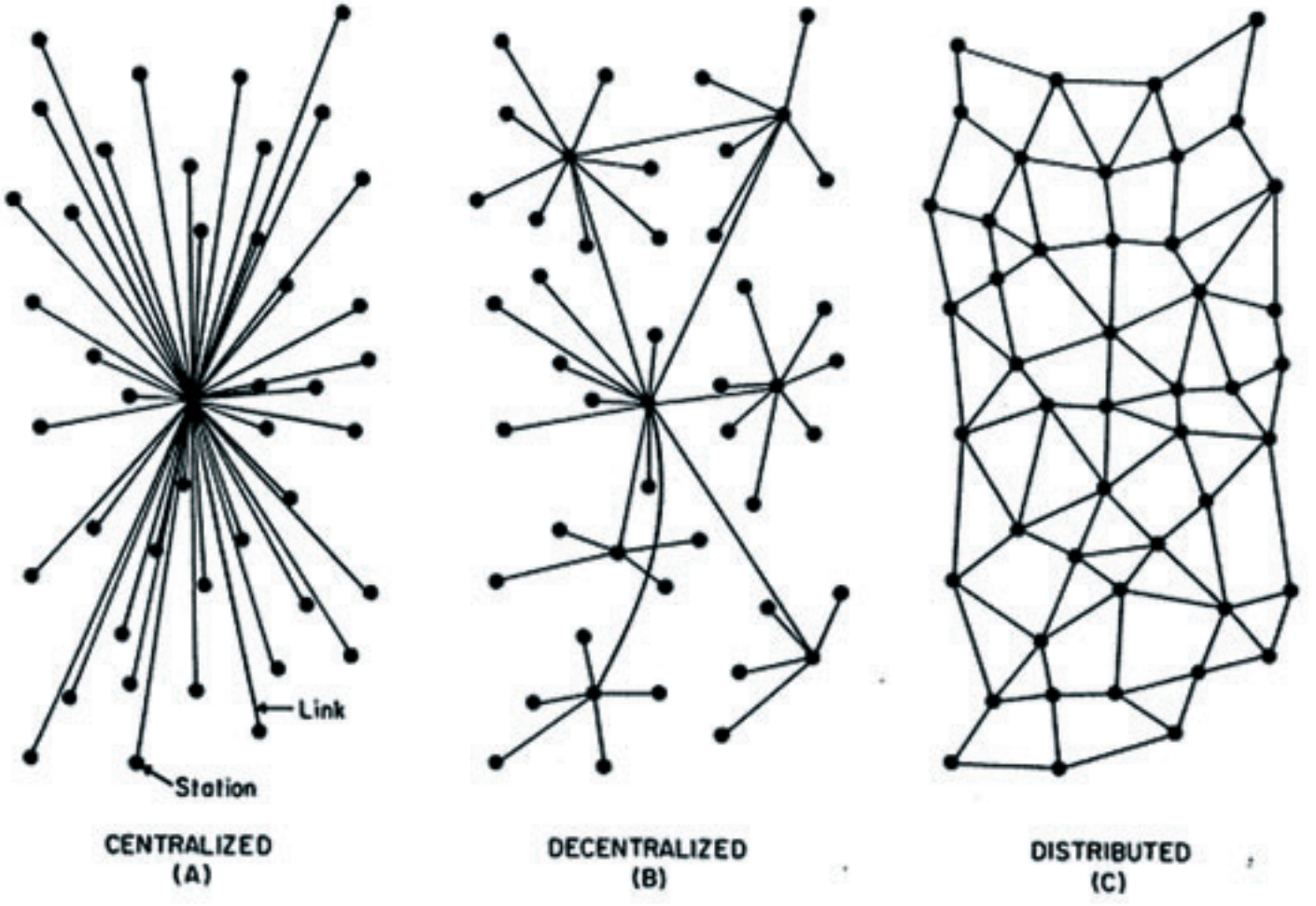
aurait rendu brutalement obsolète l'ordre social basé sur la domination physique propre aux hominidés, car elle leur aurait permis de tuer leurs semblables sans trop de risque. Brutalement l'ordre entre dominants et dominés basé sur la force physique, se serait brisé et cette crise politique aurait imposé à l'espèce un immense stress.
Les individus présentant des comportements adaptés auraient été sélectionnés, à savoir ceux qui se sont montrés capables à la fois de repérer des faits saillants dans l'environnement et de les communiquer à leurs congénères, par un geste de la main, une vocalisation, plus tard par un langage de plus en plus articulé. Le langage aurait été ainsi la Stratégie Évolutionnaire Stable[4] permettant de détrôner la force brute pour devenir l'élément moteur de notre organisation sociale.

La monnaie comme arme

Les armes ont continué à co-évoluer avec notre langage, et la plus raffinée d'entre elles — car invisible et essentiellement d'ordre logique —, est sans doute la machine infernale de la monnaie et du capital.

La monnaie, avec le code source que nous lui connaissons, forgé depuis 5000 ans[5], est une machine à concentrer le capital, qui lui-même est investi prioritairement dans des moyens de concentrer la monnaie. Cette boucle tautologique, offensive ou dissuasive suivant les cas, institue notre ordre social. Cependant, l'ordre monétaire semble se craqueler depuis peu : le capital — traditionnellement vu comme l'accumulation des stocks et des moyens de production —, se dématérialise soudainement sous la forme de valeurs économiques et symboliques complexes, de robots et d'intelligences artificielles travaillant automatiquement pour leur propre puissance. Cette concentration exponentielle laisse autour d'elle de vastes zones désertiques, où la monnaie comme les autres valeurs économiques et symboliques tendent à disparaître ; les échanges y sont maintenus sous perfusion.

© D.R.



Paul Baran,
Networks topologies.
1964.

Dor, C. Knight & J. Lewis (Eds.), ***The social origins of language***, (Oxford University Press)

Le code carnivore de la monnaie, fondé sur son mode de création par la dette, apparaît donc de plus en plus comme un bug conduisant inéluctablement à l'autodestruction du système quasi-vivant qu'il a engendré. Ainsi, tout se passe comme si l'emballement de cette tautologie rendait brutalement obsolète l'ordre social basé sur la maîtrise du langage, car elle permet à une sorte de machinerie de tuer sans risque nos semblables — sans discernement. À tel point que notre espèce semble aujourd'hui soumise à un stress politique comparable à celui qui avait conduit à l'invention du langage. En réponse, des codes monétaires alternatifs voient le jour. Ils sont autant d'armes capables de faire émerger un nouvel ordre social. Parmi eux, se cache notre nouvelle Stratégie Évolutionnaire. Comment la détecter ? Comment la sélectionner ?

Perspectives anoptiques

Pour nous aider, on peut tenter d'observer un fait passé relativement inaperçu depuis le début de la Révolution Industrielle, plus particulièrement depuis l'émergence des télécommunications : c'est l'irruption de deux nouvelles "perspectives" analogues à la "perspective spatiale" qui avait marqué le passage du monde hiérarchisé du Moyen-âge à celui géométrisé de la Renaissance. En effet, les réseaux sur lesquels circulent toutes les valeurs économiques et symboliques, peuvent fonctionner selon deux architectures, centrée ou acentrée, qui réalisent des formes de construction "en perspective" trouvant comme point de fuite, dans le premier cas, un centre physique (un serveur par exemple), dans le deuxième, un "code" ; celui sous couvert duquel les agents présents dans le réseau échangent (c'est leur signe de reconnaissance en quelque sorte).

Dans le premier cas, on peut parler d'une "perspective temporelle" (PT) car c'est au centre (point de fuite temporel) qu'émerge instant après instant le temps propre du réseau rythmé par l'interaction de ses membres.

Test : vos réseaux sont-ils PT ou PN, et sont-ils légitimes ?

À titre d'exercice, chacun pourra tenter, dans le cas de certains réseaux, de distinguer s'ils relèvent d'une Perspective Temporelle (PT) ou bien d'une Perspective Numérique (PN), et de les soumettre aux critères de légitimité proposés. On verra par exemple que Facebook est une PT qui ne répond pas au critère AB (son créateur Mark Zuckerberg n'est pas traité comme n'importe quel agent A ou B), tandis que Wikipédia (PT) y répond assez bien. On verra que le réseau monétaire défini par l'euro est une PN qui ne répond pas, ne serait-ce qu'au critère A (il est quasi impossible de ne pas échanger en euros dans la zone économique définie par cette monnaie).
On verra qu'une plateforme d'échange boursier (le NYSE par exemple) est une PT qui ne répond à aucun des critères car elle donne la part belle à des agents de type Intelligence Artificielle (Trading Haute Fréquence), que les agents humains ne peuvent reconnaître comme pairs. Enfin, les modèles monétaires alternatifs en cours d'émergence sont pour la plupart de type PN. Chacun pourra constater que bitcoin est très loin d'être légitime (un A présent n'est pas traité comme un B futur car bitcoin donne la part belle aux premiers entrants). On verra pour finir que d'autres modèles sont proches de devenir légitimes, notamment ceux fondés sur un Dividende Universel[8].

Dans le deuxième cas, il s'agit d'une "perspective numérique" (PN) car c'est bien un "code" numérique arbitraire (un code de fuite) — la monnaie par exemple —, qui est le garant de l'émergence du temps propre du réseau en chacun de ses nœuds.

Le plus souvent, à notre insu, nous construisons, percevons et évaluons grâce à ces deux perspectives les réseaux sur lesquels prolifèrent les espèces quasi-vivantes citées plus haut.

À notre insu, car contrairement à la perspective spatiale qui était principalement d'ordre optique, ces nouvelles perspectives sont "anoptiques"[6], c'est-à-dire non-optiques : elles s'adressent non plus seulement à nos yeux, mais à notre cognition toute entière. Ces deux nouvelles perspectives partagent nombre d'attributs topologiques et symboliques avec la perspective spatiale, notamment on peut aussi parler à leur égard de "construction légitime", tout comme Alberti le fit à la Renaissance[7].

Refonder la légitimité à l'heure des réseaux

En tant qu'agents des réseaux structurés par ces perspectives, nous sommes le plus souvent placés dans une position de "sélectionnés", leur laissant le soin de façonner notre imaginaire et nos jugements. Par contre, en prenant conscience de l'existence de ces perspectives et en interrogeant leur légitimité, nous pouvons choisir de nous placer en tant que "sélectionneurs" des espèces quasi-vivantes qu'elles instituent et dont nous faisons partie.

Le présent manifeste propose à la discussion trois critères permettant à tout agent d'évaluer la légitimité d'un réseau quelconque dans lequel il s'insère :
A) Tout agent A a-t-il un droit réel d'accès au réseau et réciproquement peut-il le quitter librement ?
AB) Tout agent B (présent ou futur, y compris les agents qui conçoivent, développent, administrent et font évoluer le réseau) est-il traité comme l'agent A ?
ABC) L'appartenance des agents A, B et C (ABC étant le début d'une multitude) à un réseau satisfaisant aux deux premiers critères, suffit-il à ce qu'ils se reconnaissent comme pairs ?

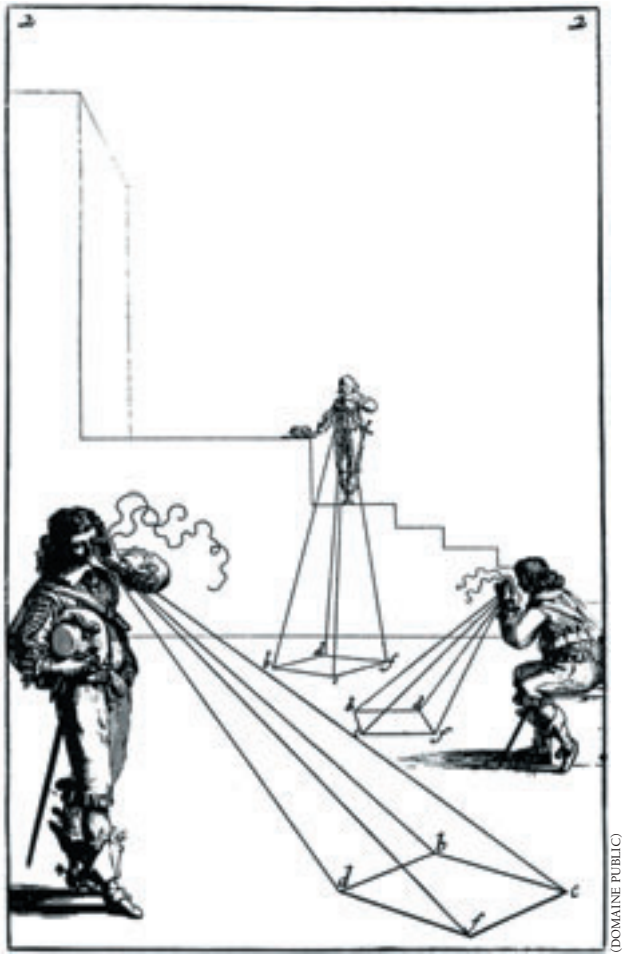
Notons que ces trois critères proposent une reformulation adaptée aux réseaux de principes anciens et un peu oubliés, par exemple ceux de la République Française : *Liberté – Égalité – Fraternité*. Ainsi, ce manifeste se situe dans la lignée de nombreuses autres tentatives de l'Humanité pour entrer dans une ère où la loi de la jungle n'aurait plus cours. Cette nouvelle ère pourrait s'appeler l'*aethogénèse* (d'un monde sans éthique à un monde avec). Avec l'aide de chacun, elle donnerait lieu à une nouvelle explosion de "codes" respectant les êtres de toutes les espèces, à commencer par la nôtre. ■

Olivier Auber

Ce texte est publié sous Licence Art Libre. http://artlibre.org/licence/lal/

(1) bitcoin, IEML, Ethereum, MaidSafe, OpenUDC, Ucoin, les monnaies complémentaires, les hypothétiques monnaies Facebook ou Google, l'étalon Or, etc.
(2) Cadell Last, *Deep Future of Big History*, 2014. http://theadvancedapes.com/deep-future-of-big-history/
(3) Jean-Louis Dessalles, *Why talk?*, 2014, in D. Dor, C. Knight & J. Lewis (Eds.), *The social origins of language*, 284-296, Oxford, UK: Oxford University Press.
http://perso.telecom-paristech.fr/~jld/papiers/
(4) http://fr.wikipedia.org/wiki/Stratégie_évolutivement_stable
(5) David Graeber, *Dette, 5000 ans d'histoire*, 2013, Les Liens qui Libèrent (L.L.L. Ed.)
(6) Olivier Auber, *Du Générateur Poïétique à la Perspective numérique*
http://fr.wikipedia.org/wiki/Générateur_Poïétique
(7) Leon Battista Alberti.
http://fr.wikipedia.org/wiki/Leon_Battista_Alberti
(8) Théorie Relative de la Monnaie :
http://creationmonetaire.info

Abraham Bosse, ***Les Perspecteurs***, gravure, Paris 1647-48.



(DOMAINE PUBLIC)

Olivier Auber est artiste et chercheur indépendant, membre du groupe de recherche de la P2P foundation http://p2pfoundation.net, affilié au laboratoire Evolution, Complexity and COgnition (ECCO) http://ecco.vub.ac.be de la Free University of Brussels (VUB) et au Global Brain Institute. http://globalbraininstitute.org

L'ART ZÉRO EURO

> *Regardez le zéro, vous ne voyez rien,*
> *Mais regardez à travers lui et vous verrez le monde.*
>
> **Robert Kaplan**

Le *0EURO* est à la fois un nouveau billet de banque et une œuvre d'art illimitée, numérotée et signée, dont la valeur nominale est 0 (zéro). Elle promet de payer... absolument rien à son porteur s'il en fait la demande. D'un côté, l'échange de devises et le marché financier et, de l'autre, le marché de l'art, opèrent selon leurs propres mécanismes de marché, qui ne sont pas forcément logiques. Quelle est la vraie valeur du "rien" sur le marché ?

Zéro

Durant des millénaires, la notion de zéro n'existait absolument pas en Europe. Ni les Grecs ni les Romains ne lui avaient attribué de symbole, encore moins de nom. Le concept du zéro en tant que nombre mathématique trouverait son origine en Inde au septième siècle. Il a fallu six siècles de plus pour qu'il soit importé en Europe par les Arabes à travers le système numérique indo-arabe que nous utilisons encore aujourd'hui. Une longue période de débats philosophiques et théologiques a été nécessaire pour que le zéro soit enfin accepté dans une Europe dominée par le christianisme, car il remettait sérieusement en question les preuves de l'existence de Dieu et la doctrine d'Aristote établissant sa vision du monde. Mais les mathématiques sophistiquées avaient besoin d'un zéro. Et pourquoi a-t-on besoin d'un système mathématique sophistiqué ? Pour l'économie bien entendu ![1]

Euro

Le *0EURO* est l'ajout parfait à la série de billets déjà existants en euros. Il mesure 113 x 55 mm. Soit une taille inférieure proportionnellement à celle du billet de 5 euros et qui correspond exactement à ce que serait (s'il existait) le billet de 1 euro. Avec le lancement des billets en euro le 1er janvier 2002, l'Union européenne a non seulement

ZÉRO EURO © MICHAEL ASCHAUER

> *Je n'ai rien à dire et je le dis*
> *et c'est exactement le type de poésie qu'il me fallait.*
>
> **John Cage**

créé une zone de monnaie commune (suite à l'instauration d'une zone économique commune), les billets en euro sont aussi devenus les vecteurs d'une identité et d'une solidarité européennes communes. La devise politique a elle aussi acquis ses billets : pour éviter toute discorde entre États membres, les dessins de la première série de billets d'euros signés Robert Kalina, un illustrateur autrichien spécialisé dans la monnaie, ne représentent aucun bâtiment ou personnage réel, mais des édifices fictifs prototypiques d'ères et de styles architecturaux de l'histoire européenne.

Les fenêtres, arches et portes au recto doivent symboliser l'innovation et l'ouverture au sein de l'Europe, tandis que les ponts au verso sont censés représenter les connexions entre l'Europe et le reste du monde. Par conséquent, le recto du billet *0EURO* est laissé vide, un vide sur lequel figure le croissant de lune de la Turquie. Le pont s'inspire d'un modèle original existant : le *Most Slobode* ou pont de la Liberté à Novi Sad, en Serbie, tel qu'on pouvait le voir en 1999 après son bombardement par l'OTAN (jusqu'à ce qu'il soit finalement reconstruit et réouvert en 2005, grâce à des travaux financés en grande partie par l'UE, source de discordances politiques)(2).

Art

De "Art = Capital" (Beuys) à l'"Art Capital". De la Rareté à la reproduction mécanique. De la reproduction mécanique aux copies numériques illimitées : L'Œuvre d'Art à l'Ère d'une Société à Coût Marginal de Zéro ?(3) ■

Michael Auschauer

(1) Comme le souligne John D. Barrow, le zéro est absolument essentiel et indispensable au développement d'un système mathématique progressif et commercial : *Plus vous devez laisser d'espace, plus il devient difficile de juger. C'est pourquoi, au final, les systèmes de notation positionnelle doivent inventer un symbole lui correspondant pour marquer une tranche vide dans leur représentation positionnelle d'un nombre. Plus leur système commercial est sophistiqué, plus grande est la pression de mettre en place cet élément.* John D. Barrow, *The Book of Nothing*, 2001.
(2) http://fr.wikipedia.org/wiki/Pont_de_la_libert%C3%A9_(Novi_Sad)
(3) Jeremy Rifkin, *La nouvelle société du coût marginal zéro : l'Internet des objets, l'émergence des communaux collaboratifs et l'éclipse du capitalisme, (Les Liens Qui Libèrent*, 2014).

Michael Aschauer est artiste, technologue d'art et chercheur indiscipliné. Il vit et travaille à Vienne. Il lui arrive de faire de l'argent. http://m.ash.to

ÉCONOMIE 0

L'ombre de la mort du capitalisme durera plus longtemps que son histoire même, et l'argent s'accumulera encore. Pour échapper à la dialectique de la domination et de la résistance, du gain et de la perte, l'artiste Grégory Chatonsky propose de réfléchir à une Économie 0 ***qui ne s'oppose ni ne s'associe au libéralisme.***

La crise que nous traversons n'est pas une crise. C'est une extinction. Pourtant nous savons qu'il est possible que tout continue comme avant, en pire. L'ombre de la mort du capitalisme durera plus longtemps que son histoire même, l'argent s'accumulera encore jusqu'à mettre en cause les conditions de la domination. On veut proposer des alternatives, des utopies et des nonlieux, l'autogestion et le partage, l'*open source*, la contribution, la solidarité ou le *blockchain*, que sais-je encore, on cherche éperdument. On veut en sortir, c'est encore une façon de continuer.

En 1972, Jean-François Lyotard avait désigné le caractère *Énergumène* du capitalisme et l'impossibilité de développer une résistance externe, parce qu'on continuerait alors à se soumettre aux valeurs de + et -, de profits et de pertes, c'est-à-dire de joie et de peine, un espoir menacé, la machinerie des affects dominés. La révolution est encore affaire de profit et de bilan, son messianisme est aussi un pari sur un gain à venir. *La critique se fait l'objet de son objet, s'installe dans le champ de l'autre, accepte les dimensions, les directions, l'espace de l'autre au moment même où elle les conteste*[1].

Exploitation ad lib.

Il n'y a pas de limite séparant l'intérieur et l'extérieur du système, mais un voyage aléatoire, une capacité à tout intégrer d'avance, résistance comprise, à faire n'importe quoi pourvu que ça dure à la limite du précipice. Cette intégrativité déréglée du capitalisme est fondée sur le développement d'une société industrielle qui considère toutes choses comme une source potentielle d'*energeia*.

En transformant la matière première on peut l'utiliser, de sorte que l'exploitation est sans limites, elle concerne la terre, le cosmos, tout ce qui est. Marx avait défini l'argent comme équivalence générale[2]. L'argent est quelque chose qui vaut pour toute chose, comme toute matière peut être convertie en énergie : *La monnaie n'est pas valeur en soi, mais l'opérateur de la valeur. Elle est surtout fondamentalement l'effet d'une croyance collective en l'efficacité de son pouvoir libératoire puisque chacun, pour accepter le signe monétaire, tire argument de ce que les autres l'acceptent également et réciproquement*[3].

Le neutre économique

Certains phénomènes contemporains semblent pourtant échapper à la dialectique de la domination et de la résistance, du gain et de la perte. Les dépenses et les gains y sont équilibrés et annulent l'attente affective. C'est une *économie 0* qui ne s'oppose ni ne s'associe au libéralisme. Elle y est indifférente parce qu'elle sait combien toutes les contre-propositions au pouvoir sont un reflet de son emprise. Le neutre économique désigne un espace apathique ni extérieur ni intérieur au système des échanges. Cette logique du "ni ni" n'est pas une manière de suspendre l'économie, encore moins de la dénoncer, il ne s'agit pas d'une attitude passive, mais de mettre en place des stratégies qui défient les clivages identitaires.

Il y a de l'inappropriable. Car les pertes et les profits construisent des affects, craintes et satisfactions, attente ou précipitation, défense ou prédation. Ces affects diminuent la puissance des flux en retenant, en délivrant et en identifiant. Ils cherchent à les stabiliser dans des formes substantielles. Avec l'économie 0, il s'agit de laisser les flux couler, beaucoup ou peu, de manière contingente. Extraction, coupure, décodage et encodage des flux sont des fonctions de production, non de bilan. Le bilan arrête l'écoulement conçu comme une hémorragie à soigner. La production exprime la contingence : tout est possible. L'économie 0 n'est pas une économie *a minima* de subsistance. Les flux dépensés peuvent être importants, peu importe puisqu'il n'y aura ni perte ni gain, ni déception ni satisfaction, nulle espérance en un avenir meilleur ou pire, simplement la factualité de ce qui est effectivement produit.

Contingence des affects

En 2001, un informaticien allemand rencontre à son domicile un ingénieur après plusieurs échanges sur Internet. Au cours de la soirée, avec son consen-

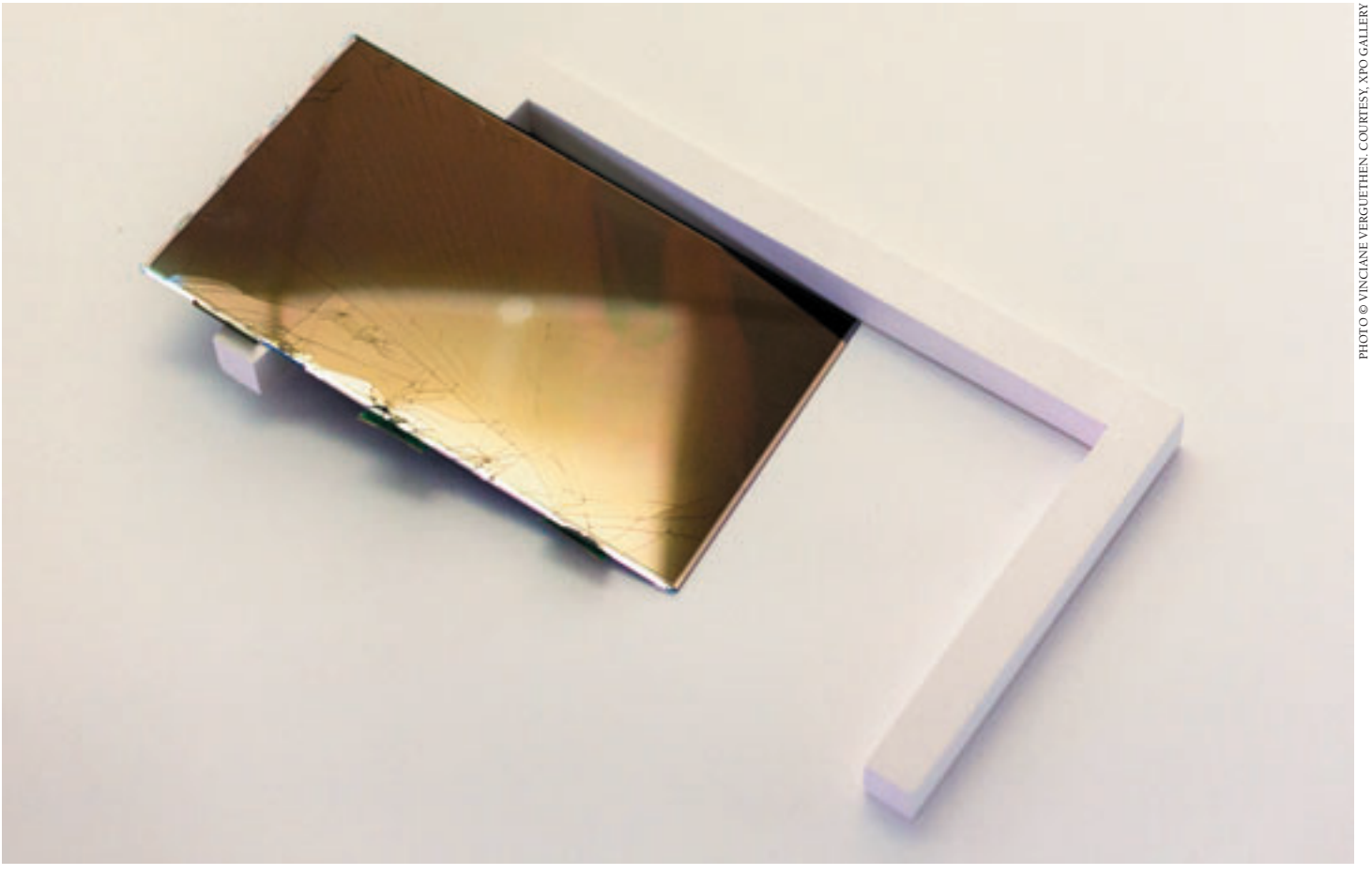


PHOTO © VINCIANE VERGUETHEN. COURTESY: XPO GALLERY

Grégory Chatonsky & Dominique Sirois, ***Mall***.
Installation, 2014.

tement, il le dévore. Toute offre peut trouver sa demande sur Internet, l'anthropophagie est *autophagie*. Le réseau n'est pas l'espace d'une nouvelle liberté permettant de filer le long de rhizomes, remplaçant la verticalité du pouvoir par l'horizontalité des multitudes. Il est aussi affaire de protocoles[4], de fluidification contrôlée. Il est le lieu du possible : tout *peut* être parce que tout *est*.

Partout des images qui ne représentent rien, elles se produisent d'elles-mêmes, imprévisibles et turbulentes, tourbillonnaires. Il n'y a plus perte ni gain, plus de convertibilité, mais simplement la contingence des affects. L'économie 0 est à l'œuvre dans des dispositifs autoréférentiels qui se nourrissent d'eux-mêmes. Ils adoptent la rétroaction cybernétique comme un principe de production matérialiste. Ainsi, lorsque Viola branche, dans *Information* (1973), la sortie d'une machine sur l'entrée d'une autre machine, il produit non seulement un signal qui ne représente rien, mais il met en boucle cette production qui devient un processus continu et variable : *chaque fois que je poussais le bouton, cela donnait quelque chose de différent*[5].

Art autodestructif

Google Will Eat Itself (2005) de Paolo Cirio, Alessandro Ludovico et ubermorgen[6], génère des revenus par des publicités Google permettant d'acquérir des actions de la même entreprise. Tout se passe comme si Google s'achetait lui-même. *A Tool to Deceive and Slaughter* (2012) de Caleb Larsen[7] est un cube en vente sur Ebay qui, toutes les 10 minutes, vérifie si son enchère est terminée, auquel cas il se remet automatiquement en vente. Si quelqu'un l'a acheté, alors l'ancien propriétaire doit envoyer au nouvel acquéreur l'objet afin que le cycle recommence. Avec *User Generated Server Destruction* (2014) de Stefan Tiefengraber, il est possible de se connecter à www.ugsd.net et de piloter des marteaux qui détruisent un ordinateur sur lequel est hébergé le site.

Gustav Metzger a développé depuis 1959 un art autodestructif[8] intégrant l'ordinateur et l'ensemble des activités humaines à des processus de dislocation ne produisant aucun reste ou ruine. L'entropie est renversée par une autodestruction qui témoigne du caractère compulsif de la consommation et de l'obsolescence programmée des objets. Elle devient une autoproduction et accélère[9] par là même jusqu'à un point 0 qui n'est plus dans l'espace du capital, parce qu'elle ne le reconnaît plus. ■

Gregory Chatonsky

Ce texte reprend un fragment du texte original, publié sur Internet le 4 juin 2007 : http://chatonsky.net/fragments/economie-0/

(1) Lyotard, J.-F., 1994, *Des dispositifs pulsionnels*, Galilée, p. 24.
(2) Marx (1872), *Le Capital*, Lachâtre, p. 26.
(3) Lordon F., 2010, *Capitalisme, désir et servitude*, La Fabrique, pp. 27-28.
(4) Galloway, A. R., & Thacker, E., 2007, *The Exploit: A Theory of Networks*, Minneapolis, University Of Minnesota Press.
(5) Interview donnée à Paris, aux *Cahiers du Cinéma*, en février 1984.
(6) www.paolocirio.net/work/gwei/
(7) http://caleblarsen.com/projects/a-tool-to-deceive-and-slaughter/
(8) http://oldsite.english.ucsb.edu/faculty/ayliu/unlocked/metzger/selections.html
(9) http://criticallegalthinking.com/2013/05/14/accelerate-manifesto-for-an-accelerationist-politics/

Gregory Chatonsky a fondé Incident.net en 1994. Sa pratique artistique porte sur les flux technologiques, physiques et anthropologiques. Il est représenté par la galerie XPO (Paris). http://chatonsky.net

IMAGINEZ LE FUTUR DE L'ARGENT

Freecoin, *blockchain* social pour se réapproprier le pouvoir de l'argent

L'argent est un logiciel destiné à programmer le comportement social. De fait, si l'on observe le système monétaire classique, quel genre de comportement induit-il chez les utilisateurs des monnaies officielles du profit personnel ? En substance : de la schizophrénie.

Parallèlement à la nécessité paradoxale d'une croissance perpétuelle de l'économie mondiale dans un contexte de ressources limitées et dont le seul objectif est de payer les intérêts d'une monnaie électronique non-existante, nous avons intégré, au détriment de la coopération, une concurrence à court terme et la fausse bataille politique bipolaire entre gauche et droite, démocrates et conservateurs, avec la conviction erronée que la Russie ou la Chine diffèrent de l'Union européenne ou des États-Unis. C'est faux car ces deux systèmes appliquent la même programmatique sociale et intègrent tous deux une institution privée particulière : la banque centrale. Cette situation est loin d'être nouvelle, elle date de l'avènement des temps modernes (la banque centrale la plus ancienne — la Riksbank en Suède — a commencé à fonctionner en 1668) sous une forme dont tous les humains concernés par la finance ont fait l'expérience, consciente ou non, mais toujours de manière coercitive !

Une alternative consisterait à accepter l'extinction de l'économie, c'est-à-dire notre propre extinction, puisque la totalité de la dette mondiale ne peut être remboursée avec une dette encore plus importante. En effet, les institutions financières impliquées ne font que gagner du temps au lieu de construire l'avenir, tandis que se révèlent le lent effondrement des politiques monétaires exotiques comme le ZIRP (politique de taux d'intérêt zéro) et le NIRP (politique de taux d'intérêt négatif) ou les informations selon lesquelles l'Italie prévoit d'inclure la prostitution et les drogues illicites dans le calcul de son PIB pour

© D.R.

Libbitcoin. Logo.

se maintenir à flot dans cette version réelle du monde de *Lemmings*, ce jeu de plate-forme emblématique du rétrogaming[1]. Pendant ce temps, la grande majorité de la population reste là, à regarder — la télé — et semble hypnotisée, sous l'emprise d'un syndrome de Stockholm collectif.

La solution ? Soit prendre part à la prochaine grande guerre et reconstruire à partir de zéro, soit cesser de gaspiller son énergie à critiquer les problèmes du système monétaire actuel et se focaliser plutôt sur la création de nouveaux protocoles destinés au transfert de valeur qui permettraient au corps social d'aller de l'avant le jour où le système actuel rendra l'âme (cf le bitcoin). En effet, par une approche empathique du développement des TIC, nous pouvons produire de l'argent grâce à l'élaboration d'une diversité d'expériences favorisant la prise de pouvoir dans les transactions financières. Avec ces nouveaux protocoles, nous pourrions satisfaire les besoins élémentaires d'une vie décente. Toutefois, nous ne pourrons y parvenir que si nous surmontons les dynamiques inconsciente et subconsciente qui caractérisent notre engagement dans les interactions économiques avec l'argent.

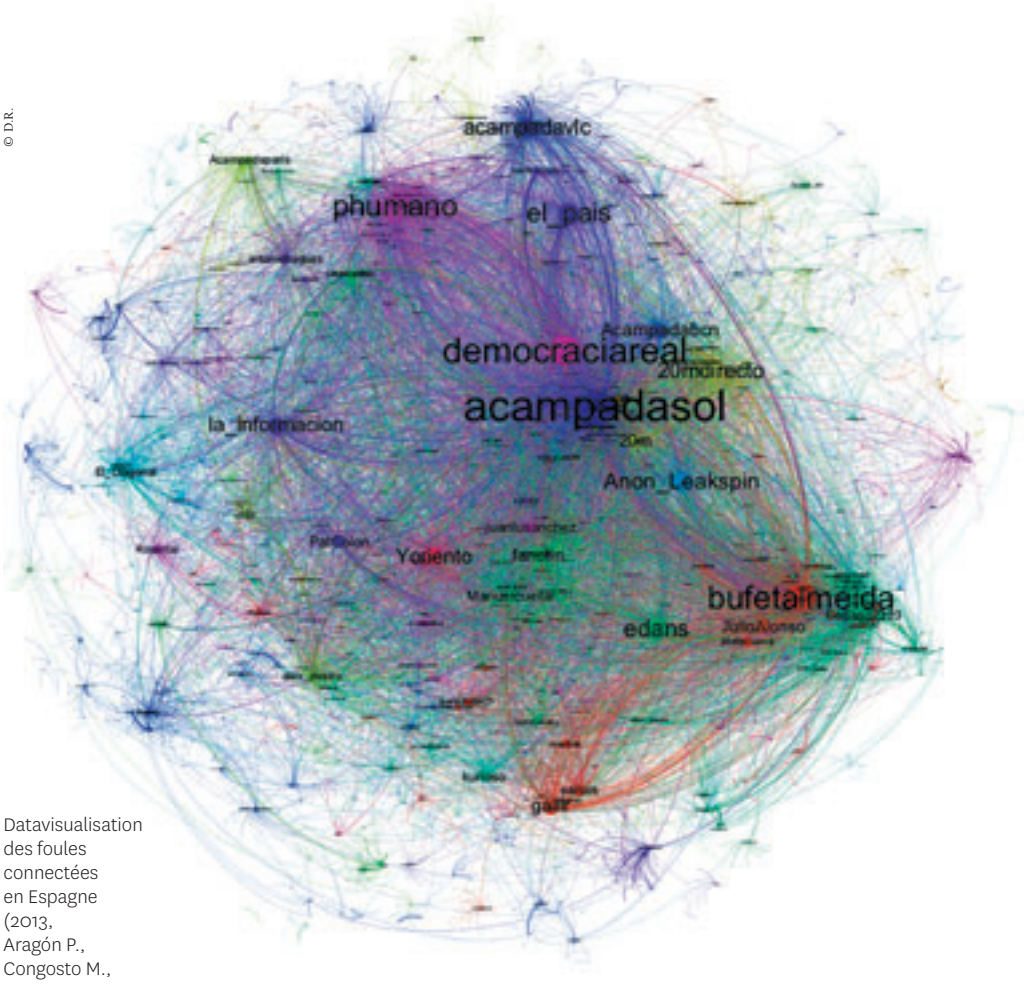
La racine, le tronc et le feuillage de notre système monétaire

Le système monétaire classique — celui dans lequel circulent les monnaies nationales, comme l'euro — est un réseau de navigation complexe qui se soucie exclusivement d'un type d'argent : la dette bancaire porteuse d'intérêt positif. Bien que les monnaies nationales revêtent des noms différents, les systèmes dans lesquels elles se déversent se déploient selon une arborescence fractale similaire. En effet, ce que l'on pourrait définir comme "l'arbre monétaire" est représenté par le système

Bristol Pound.

© D.R.

© D.R.



Datavisualisation des foules connectées en Espagne (2013, Aragón P., Congosto M., & Laniado D.)

monétaire traditionnel, moderne et centralisé. Au niveau international, ce sont des institutions comme la Banque des Règlements Internationaux, le Fonds Monétaire International et la Banque Mondiale qui opèrent et représentent le sommet de la hiérarchie du système bancaire mondial. Pour ces institutions qui fixent l'ordre du jour à l'échelle mondiale, la *racine* du pouvoir monétaire est tout-à-fait ancrée. Au deuxième niveau hiérarchique, le *tronc* est représenté par les banques centrales nationales. Enfin, au niveau du détail, on compte des banques commerciales avec des *branches* qui détiennent les comptes personnels, comme autant de *feuilles* d'un *feuillage*.

Vers le "rhizome monétaire"

Comme toute monoculture présente dans la nature, ici aussi, nous pouvons apprécier une configuration de l'écosystème qui favorise un rendement élevé mais un niveau de résilience faible. En effet, les crises souveraines bancaires et monétaires récurrentes révèlent très clairement cette situation. Les défaillances systémiques cycliques qui mettent en jeu des exemples de prospérité de plus en plus élevés immanquablement suivis de faillites désastreuses exigent que l'on repense la relation entre efficacité et résilience commune à tout le réseau de circulation complexe capable de faciliter une transformation monétaire de l'organisation.

Par opposition à la métaphore fractale de l'*arbre* dans la nature, le changement structurel est "anti-fragile" et rhizomatique, c'est-à-dire qu'il tire sa force du chaos apparent que l'a-centralité, la diversité des monnaies et l'horizontalité dans l'élaboration des politiques et de la distribution pourrait initialement évoquer : d'un système monétaire centralisé fragile concernant un seul type de monnaie au "rhizome monétaire" des éco-systèmes multi-devises décentralisés qui se greffent (comme autant de modules complémentaires) sur le système conventionnel dans une écologie des monnaies. Au cours de l'effondrement actuel, ces dernières ont déjà octroyé à l'économie un nouveau mode de fonctionnement.

En fait, les (crypto) devises numériques peuvent être conçues, produites et prospérer de manière à permettre aux internautes de s'engager dans la vie économique en utilisant des moyens de paiement débarrassés des écueils inhérents à la monnaie nationale. Les acteurs du système conventionnel sont en train de créer des prototypes de *blockchains* privés, répliquant ainsi le protocole du bitcoin dans des systèmes arborescents : JP Morgan Chase (dans le secteur bancaire)[2] et Western Union (dans le secteur des virements)[3] ont tous deux récemment déposé des brevets cryptomonétaires.

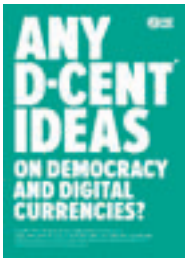
Cependant, des expériences sont effectuées avec des alternatives qui favorisent de nouvelles structures de gouvernance pour la manifestation dans le monde réel du changement de paradigme rhizomatique de l'économie par le développement de systèmes de paiement numériques distribués, eux aussi souverains. On les trouve par exemple en Équateur[4] et dans le Nebraska grâce à MazaCoin, une monnaie cryptographique réservée aux citoyens de la Grande Nation Sioux de Lakota[5]. De l'autre côté de l'Atlantique, financé par la Commission européenne, on trouve aussi l'exemple de Decentralized Citizens Engagement Technologies (Technologies décentralisées d'engagement des citoyens), une plateforme de sensibilisation collective appelée D-CENT[6], dont le lancement est prévu en 2016.

Outils de conception collaborative avec les "netizens"

D-CENT est une plateforme de réseau social inter-opérable pensée pour répondre aux besoins des communautés en matière de partage de données afin de relever les grands défis de la société, notamment à travers la conception de *blockchains* sociaux qui favorisent le modèle anthropo-génétique du développement humain : l'économie productive de biens et de services, la santé, l'éducation et la culture reposent ici sur la technologie du *blockchain*, à savoir le protocole freecoin[7].

Partant de l'hypothèse que la fonction principale de l'argent devrait permettre à chaque être humain de consommer tous les jours de la nourriture pour le corps et pour l'esprit, l'objectif est de concevoir, en collaboration avec les internautes, des outils numériques utiles et pertinents, en particulier dans les

© D.R.



D-Cent.

Mazacoin.

périodes critiques de transition et d'austérité. Par conséquent, les utilisateurs de D-CENT, qui font partie de communautés pilotes en Espagne, Islande et Finlande, signalent aux chercheurs et aux développeurs les caractéristiques et les résultats attendus de leurs propres outils de délibération monétaire collective (FLOSS, décentralisés, autogérés). Mais comment s'assurer de ne pas retomber dans les programmes sociaux monétaires conventionnels ?!

L'argent comme dernier tabou

Après la mort et le sexe, l'argent est le dernier *Tabou !* que l'humanité dans son ensemble doit rendre explicite pour échapper à des crises comme celle que nous traversons aujourd'hui, une fois pour toutes : *Memento ! — L'or est la matière fécale de l'enfer*. Selon la psychiatre Paula B. Fuqua, au regard des analyses psychanalytiques du développement de l'enfance, *les enfants manifestent un plaisir naturel à la fois dans la défécation et dans la rétention de leurs selles ; ainsi les matières fécales retenues sont leurs premières économies et leurs premiers jouets. Plus tard, ils commencent à collectionner des pierres avec volupté et sont heureux d'en faire le troc avec d'autres enfants. Les pierres deviennent des billes de verre, des boutons, et enfin des pièces. Lorsque le développement cognitif améliore la capacité d'abstraction de l'enfant, les pièces sont remplacées par des actions, des obligations et des chiffres*[8]… et au XXIème siècle par des crypto-pièces.

Par conséquent, puisque l'argent est inconsciemment associé à la défécation, il est *Tabou !* Impossible d'en discuter ouvertement et cela profite aux 1% de détenteurs, gestionnaires et bénéficiaires du système conventionnel. Il nous faut davantage parler d'argent ! C'est une chose souhaitable et qui a commencé à se produire dans le monde numérique où VISA, Mastercard et PayPal ont gelé les comptes de Wikileaks en 2010 et où les mineurs ont augmenté leurs efforts pour améliorer le réseau bitcoin de manière à donner plus de poids à l'opération *Payback* ("remboursez").

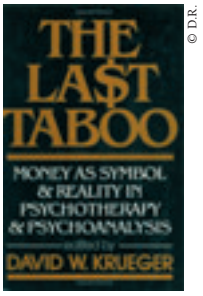
Dans la plate-forme D-CENT, l'application technique qui permet de surmonter le *Tabou !* social de l'argent est le freecoin, un protocole en open source reposant sur du code et permettant des transferts de valeur quasi-instantanés au sein d'une base de données publique programmable, également appelé *blockchain*, qui fait office de grand livre comptable. Dans le cas du freecoin, le mécanisme de la preuve de travail revêt un nouveau sens car sa nature devient sociale et analogique : à présent, ce sont les utilisateurs qui fournissent les informations permettant de créer une réserve d'argent en open source, laquelle est ensuite gérée par les administrateurs qui font office de vérificateurs et de mineurs du système, devenant les gardiens de *facto* du contrôle social, de l'octroi et du transfert de crédits.

Afin de gérer les échanges économiques, le montant du crédit précédemment généré découle de règles élaborées et adoptées par les utilisateurs du système eux-mêmes. Par conséquent, c'est en ajoutant la possibilité de délibérer collectivement par rapport au processus d'élaboration des politiques monétaire du système qu'il devient techniquement viable, pour aller dans le sens de systèmes d'argent beaucoup plus auto-gérables que le système actuel, c'est-à-dire un système de paiement en open source qui fonctionne structurellement pour les usagers, au lieu du contraire.

Grâce au passage à un système régulier d'échange de valeur économique conditionné et consensuel et parallèlement à une inter-connectivité croissante de la population familiarisée avec les médias sociaux, les outils de D-CENT peuvent aider à augmenter les pratiques collectives de gestion autonome au sein de communautés sectorielles et géographiques pour renforcer leur "effet multiplicateur local". Tout cela, indépendamment du système bancaire classique et à un coût négligeable pour les autorités publiques locales, qui peuvent d'ailleurs, elles aussi, commencer à profiter de ces fonds alternatifs — voir le cas de la livre Bristol au Royaume-Uni[9]. Le logiciel d'arrière-plan (backend) est un *blockchain* social qu'une communauté peut intégralement adapter à ses propres besoins. Ainsi, au lieu d'enfermer le freecoin dans la catégorie des cryptomonnaies, il est essentiel de le concevoir comme un protocole. Un design fluide de l'interface utilisateur se chargera de la dynamique frontale liée à la convivialité.

En conclusion (ouverte), on peut observer que c'est à travers ce processus de politique monétaire collective que les utilisateurs peuvent commencer à se réapproprier la capacité à émettre de la monnaie et donc le pouvoir d'agir sur le destin de leurs vies économiques : ils s'agit d'opérer une déprogrammation grâce à l'alphabétisation monétaire, c'est-à-dire la dédollarisation des esprits. ■

Marco Radium Sachy



© D.R.

David W. Krueger (eds), ***The Last Taboo : money as symbol and reality in psychotherapy and psychoanalysis***, (Brunner/Manzel, 1986)

(1) http://on.wsj.com/1pwbLdv et http://bit.ly/1weAauP
(2) http://econ.st/18FrLTF
(3) http://bit.ly/1tjf4Xh
(4) www.bloomberg.com/news/2014-08-11/ecuador-turning-to-virtual-currency-after-oil-loans-correct-.html
(5) www.mazacoin.org
(6) www.dcentproject.eu
(7) http://freecoin.ch
(8) Paula B. Fuqua, citée dans *The Last Taboo: money as symbol and reality in psychotherapy and psychoanalysis*, de David W. Krueger, 1986, ed. Brunner/Manzel, New York.
(9) http://bit.ly/1tu7vfO

Marco Radium Sachy est doctorant en gestion. Sa thèse porte sur "la monnaie en tant que Communs" à l'Université de Leicester (GB). Il co-dirige la conception du freecoin à travers le projet D-CENT. http://dcentproject.eu

BIBLIOGRAPHIE WEBOGRAPHIE

Les ressources sont volontairement bilingues : quand une version française pour un texte original en anglais existe, elle est mentionnée, et inversement.

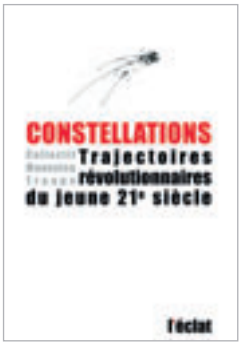
Bibliographie

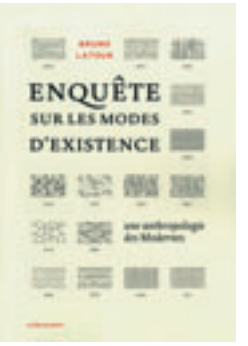
- Françoise Benhamou, *L'économie de la culture*, La Découverte, Paris, 2006.
- Joseph Beuys, *Qu'est-ce que l'argent*, Arche, Paris, 1997.
- Paulina Borsook, *Cyberselfish: A Critical Romp through the the World of High-tech*, Little, Brown & Company, 2000.
- Collectif Mauvaise Troupe, *Constellations, trajectoires révolutionnaires du jeune 21e siècle*, ed. l'éclat, 2014.
- David Graeber, *Dette, 5000 ans d'histoire*, L.L.L. Ed., 2013.
- Yann Moulier-Boutang, *Le capitalisme cognitif. La nouvelle grande transformation*, Éditions Amsterdam, 2007.
- Bruno Latour, *Enquêtes sur les modes d'existence : une anthropologie des Modernes*, La Découverte, 2012.
- Bruno Latour, *An Inquiry Into Modes of Existence*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 2013.
- Elisabeth Lebovici, Mike Hunt, Hans Ulrich Obrist, Dana Wyse, *How to turn your addiction to prescription drugs into a successfull art career*, Editions du Regard, Paris, 2007.
- Lawrence Lessig, *The Future of Ideas: The Fate of the Commons in a Connected World*, Random House, 2001.
- Lawrence Lessig, *Le Futur des idées*, Presses universitaires de Lyon, 2005.
- Frédéric Lordon, *Capitalisme, désir et servitude*, La Fabrique éditions, 2010.
- Karl Marx, *Capital: A Critique of Political Economy*, Penguin Books, 1976.
- Karl Marx, *Le Capital*, Lachâtre, 1872.
- Jean-Charles Massera, *Amour, Gloire et CAC 40*, P.O.L., Paris,1999.
- Thomas Piketty, *Le capital au XXIe siècle*, Seuil, 2013.
- Thomas Piketty, *Capital in the Twenty-First Century*, Harvard College, 2014.
- Jeremy Rifkin, *La nouvelle société du coût marginal zéro : L'Internet des objets, l'émergence des communaux collaboratifs et l'éclipse du capitalisme*, ed. Les liens qui libèrent, 2014.
- Jeremy Rifkin, *The Zero Marginal Cost Society: The internet of things, the collaborative commons, and the eclipse of capitalism*, Palgrave Macmillan, 2014.
- Brett Scott, *The Heretic's Guide to Global Finance: Hacking the Future of Money*, Pluto Press, 2013.
- Johan Söderberg, *Hacking Capitalism, The Free and Open Source Software Movement*, Routledge, 2007.

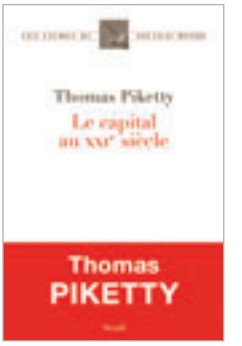
Ressources

Sur l'argent, le bitcoin et les monnaies alternatives :

- http://www.thebitcointrader.com
- https://bitcointalk.org
- http://brixtonpound.org
- http://performingeconomies.org
- http://e-flux.com/timebank/branch/new-york-city
- http://www.wired.com/2014/03/decentralized-applications-built-bitcoin-great-except-whos-responsible-outcomes/
- http://www.e-ir.info/2014/06/01/visions-of-a-techno-leviathan-the-politics-of-the-bitcoin-blockchain/
- http://we-make-money-not-art.com/archives/2014/01/my-notes-from-bitcoin-alternat.php
- *Création monétaire, Une monnaie libre pour une économie libre :* http://www.creationmonetaire.info
- Initiative D-Cent (Decentralised Citizens ENgagement Technologies) : http://www.dcentproject.eu
- *Multitudes n° 56*, 2014/1, *Accélérationnisme ?* http://www.multitudes.net/category/l-edition-papier-en-ligne/56-multitudes-56/accelerationnisme%E2%80%89/
- P2P foundation : http://p2pfoundation.net







© D.R.

- Adrian Bowyer, *Wealth without money*, (2004), http://reprap.org/wiki/Wealth_Without_Money
- Nuria Güell, *How to expropriate money from the banks*, 2013 : http://www.nuriaguell.net/projects/12/How to expropriate money from the banks_nuria guell.pdf.
- Alex Payne, *Bitcoin, Magical Thinking and Political Ideology* — Alex Payne, *Le bitcoin, la pensée magique et l'idéologie politique* https://al3x.net/2013/12/18/bitcoin.html
- Denis Jaromil Roio, *Bitcoin, the end of the Taboo on Money*, 2013, http://www.dyndy.net/2013/04/bitcoin-ends-the-taboo-on-money/

Sur l'art et l'argent :

- Economie solidaire de l'art : www.economiesolidairedelart.net
- *MoneyLab : Coining Alternatives*, Institute of Networks Culture : http://www.networkcultures.org/moneylab
- Time Exchange (les banques du temps en Grèce) : http://www.time-exchange.gr

Expositions et événements autour de l'argent

2000

- Tulipomania DotCom Reader, 2000 : http://networkcultures.org/blog/publication/tulipomania-dotcom-reader/

2008

- *L'argent*, Plateau Frac Ile-deFrance, 2008, curatrices Caroline Bourgeois et Elisabeth Lebovici, http://www.artsetsocietes.org/f/f-lebovicibourgeois.html et http://www.poptronics.fr/L-argent-sur-un-Plateau
- "L'argent pas Net", table ronde proposée par Poptronics.fr, avec David Guez et Martin Le Chevallier, dans le cadre de l'exposition L'Argent, 2008. Lire http://www.poptronics.fr/argent-pas-net-poptronics-au
- *Art Price and Value*, Palazzo Strozzi, Florence (Italie), 2008 : http://www.strozzina.org/artpriceandvalue/index.html

2011

- *Utopies Monétaires, Imaginer le futur de l'argent*, Mal au Pixel, Paris, 2011 : http://rybn.dyndns.org/malaupixel/2011/index.php/fr/rencontres/18-utopies-monetaires

2012

- *Economie 0*, Upgrade Paris, 2012, http://incident.net/upgradeparis/economie0/

2014

- *MoneyFest #2*, Barcamp, Ateliers Ouverts et Fête de la Monnaie, novembre 2014, Paris : http://events.numa.paris/Evenements/MoneyFest-2
- *Show Me the Money*, Manchester, 2014 : http://www.imageoffinance.com
- *Currency as Space*, HDLU Treasury and Mint Zagreb, Croatia, 2014 : http://borroworrob.org
- *M0N3Y AS AN 3RRROR | MON3Y.US*, exposition en ligne, 2014 : http://www.mon3y.us

Projets d'artistes

- *Anti Data Mining*, 2006/2007, RYBN : http://antidatamining.net
- *A Tool to Deceive and Slaughter*, Caleb Larsen, 2012 : http://caleblarsen.com/projects/a-tool-to-deceive-and-slaughter/
- Bureaudetudes.org
- Feral Trade, Kate Rich : http://www.feraltrade.org
- *Google Will Eat Itself*, Paolo Cirio, Alessandro Ludovico et ubermorgen, 2005 : http://www.paolocirio.net/work/gwei/
- Le Gibling : http://www.punkaustria.at
- *Mona LHO*, Albertine Meunier : http://www.albertinemeunier.net/mona-lho/
- *Quantitative Easing*, Axel Stockburger : http://www.stockburger.at/qe/
- *Time Bank*, Julieta Aranda and Anton Vidokle : www.e-flux.com/timebank/
- *User Generated Server Destruction*, Stefan Tiefengraber, 2013 : http://www.stefantiefengraber.com/ugsd.php
- *Money no object*, Heidi Hinder : http://www.moneynoobject.co.uk
- *The Biljmer Euro*, Christian Nold : http://www.bijlmereuro.net
- *The Time is Money*, Ivan Argote : http://www.thetimeismoney.com

LES EKLUZ

PARIS 10ème

Depuis le 1er mai 2014, MCD a pris la direction des Ekluz, une "fabrique culturelle et numérique" située aux abords du Canal Saint-Martin dans le 10ème arrondissement de Paris. Le lieu réunit artistes, associations et sociétés dédiés à la création numérique sous toutes ses formes (création visuelle, graphique, médias en ligne, objets connectés, design interactif, production artistique...).

LE RETOUR DES DAMES D'HYPE(R)OLDS

Accompagnées cette année par l'artiste Cristina Hoffmann, le gang de seniors connectées se réunira tous les quinze jours aux Ekluz jusqu'au mois de mai. Vous pouvez suivre le projet HyperOlds et les créations en ligne des participantes aux six ateliers en activité (Gaîté Lyrique, Centre des Arts d'Enghien, Maison Populaire de Montreuil, Château Ephémère, Café culturel d'Aubervilliers) sur le site dédié : www.hyperolds.com

LES NOUVEAUX ATELIERS MCD

Lucky13 : une proposition de We Love The Net
Bastien Didier accueillera un groupe d'enfants de 8 à 10 ans pour une initiation ludique à la fabrication électronique et numérique conclue par une exposition d'"objets inutiles", interactifs et/ou connectés. http://labotrucs.tumblr.com

Road66 : une proposition de We Love The Net
Cristina Hoffmann animera un atelier de couture connectée à partir de janvier. Un groupe de femmes de plus de 66 ans fabriquera une collection, prélude à un défilé assuré par les couturières-conceptrices elles-mêmes.
http://labotrucs.tumblr.com

Parismage :
Benoît Champy du collectif VNBC animera un atelier stop-motion avec des enfants de 8 à 10 ans pendant les vacances scolaires, pour réaliser des courts-métrages d'animation librement inspirés de Méliès et Gondry. www.vnbc.fr

En Reportage Permanent :
Sarah Brown formera en février une équipe de web-reporters de 10 à 14 ans qui réaliseront un JT décalé sur la vie des Ekluz avec notre partenaire Aires 10. www.enreportagepermanent.com

LES NEWS DES RÉSIDENTS

MOCAPLAB / AVATAR 3D / LANGUE DES SIGNES
Au terme de plus de 3 ans de recherche et développement, la société Mocaplab a mis au point une transposition fidèle de la langue des signes sur un Avatar 3D en capturant via la technique de la mocap les mouvements du corps, du visage, des yeux et des doigts.
Entre autres applications, le projet permettra de multiplier les personnages virtuels pour les films d'animation ou d'apprentissage de la langue des signes à destination des enfants sourds.
Découvrez l'avatar 3D en langue des signes de Mocaplab présenté dernièrement à Cap Digital : http://vimeo.com/mocaplab

WATER LIGHT GRAFFITI / ANTONIN FOURNEAU
Water Light Graffiti est un mur d'expression composé de plusieurs milliers de LED s'illuminant au contact de l'eau : l'invention d'un nouveau matériau et d'une nouvelle approche éphémère et poétique du graff imaginée par Antonin Fourneau, et produit par Art2M.
L'œuvre est partie en novembre pour l'Abu Dhabi Science Festival, sera en janvier au festival Lux à Helsinki, et en février au Sharjah Light Festival et au Cambridge E-Luminate (plus d'information : www.art2m.com).
Pour le public parisien, il est possible d'expérimenter l'œuvre jusqu'au 1er Mars dans l'exposition : *#Street Art - L'innovation au cœur d'un mouvement* proposée par la Fondation EDF
fondation.edf.com
Pour ceux qui l'auraient ratée, retrouvez par ailleurs l'interview d'Antonin Fourneau aux EKLUZ dans la vidéo *Vidéogame Hacking* diffusée récemment dans Tracks : http://tracks.arte.tv/fr/video-game-hacking-white-game-cube

LES RÉSIDENTS

- **Albertine Meunier** - net-artiste ;
- **Antonin Fourneau** - artiste ;
- **ART2M** - art et innovation ;
- **Artof Popof** - artiste ;
- **BDM TV** - télévision associative ;
- **BOT42** - studio de création numérique ;
- **Clément Gariel** - ingénieur son ;
- **Édition Inculte** ;
- **Igor Baloste** - artiste ;
- **Makery** - le media des labs ;
- **MCD** - musiques & cultures digitales ;
- **Mocaplab** - société de Motion Capture ;
- **Moderne Multimedias** - création éditoriale en ligne ;
- **Moha** - artiste ;
- **Pixel Carré** - agence de création visuelle ;
- **Sarah Goldberg** - artiste ;
- **Taoufik** - artiste ;
- **VNBC** - agence visuelle et graphique ;
- **WebForce 3** - formation aux nouveaux métiers du web ;

Ekluz, *fabrique culturelle et numérique*
est un projet porté par MCD,
13, rue des Écluses Saint-Martin, Paris 10ème.
Contact : ekluz@digitalmcd.com
Site : www.digitalmcd.com

À venir : lancement d'un rendez-vous mensuel dédié à la communauté des hackers et bidouilleurs / Informations sur : www.facebook.com/ekluzmcd

Soirée performance aux Ekluz avec VNBC et Pixel Carré.

PHOTOS © QUENTIN CHEVRIER, D.R.

mcd #58

mcd #59

mcd #60

mcd #61

mcd #62

mcd #63

mcd #64

mcd #65

mcd #66

mcd #67

mcd #68

mcd #69

mcd #70

mcd #71

mcd #72

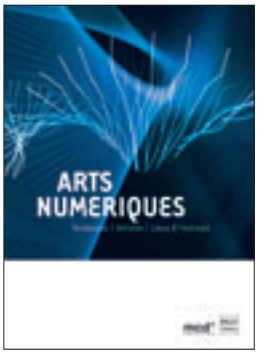
mcd #73

mcd #74

mcd #75

ANCIENS NUMÉROS ET ABONNEMENT EN LIGNE

www.digitalmcd.com

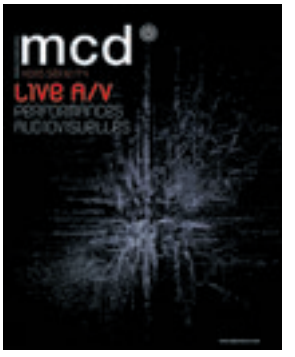


Arts Numériques,
"Tendances, Artistes, Lieux & Festivals"

FR

WJ-SPOTS #1
15 ans de création artistique sur Internet

FR/UK



Live A/V
Performances audiovisuelles

FR/UK

Internet des Objets
Internet of things

FR/UK

MCD LA REVUE CULTURE ET SOCIÉTÉ NUMÉRIQUE

- des numéros thématiques trimestriels,
- des éditions bilingues français / anglais,
- une analyse des pratiques artistiques et usages innovants,
- des articles de fond et des entretiens,
- + de 100 pages,
- une collection de référence

Parutions MCD
Calendrier prévisionnel 2015

- **mcd#77**
  La politique de l'art
- **mcd#78**
  Villes du futures
- **mcd#79**
  Environnement 2.0
- **mcd#80**
  Art & science

www.digitalmcd.com

MCD' ABONNEMENT

☐ Je souhaite me réabonner pour 1 an (4 numéros)
au tarif de **30 €** au lieu de 36 €
+ frais d'envoi ☐ France et Europe 5,20 € ☐ Monde 8,60 €

REVUES ET HORS-SÉRIE A L'UNITÉ

Depuis janvier 2011, la revue MCD nouvelle formule trimestrielle thématique et bilingue est à 9 €.

☐ **Revue MCD** (FR/UK) : 9 € TTC

Numéro(s) souhaité(s) : .....

.....

.....

☐ **Internet des Objets** (FR/UK) : 9 € TTC

☐ **Live A/V - performances audiovisuelles** (FR/UK) : 10 € TTC

☐ **WJ_SPOTS, 15 ans de création sur Internet**
(FR/UK) : 9 € TTC

+ frais d'envoi par numéro/hors série :
☐ France et Europe 3,10 € ☐ Monde 4 €

☐ **Le Livre : Arts numériques,**
tendances - Artistes - Lieux & Festivals : 29,55 € TTC
+ frais d'envoi : ☐ France et Europe 2,50 € ☐ Monde 4,15 €

Tous ces numéros sont disponibles à la commande pour réception au format papier ou numérique (pdf) en téléchargement sur la boutique de notre site www.digitalmcd.com

Je joins un chèque d'un montant total de ..... €
incluant les frais d'envoi

Prénom : .....

Nom : .....

Structure : .....

Profession : .....

Email : .....

Tél. : .....

Adresse : .....

.....

Pays : .....

Ville : .....

C.P. : ..... Date : .....

Signature :

Chèque à l'ordre de Musiques & Cultures Digitales, à envoyer accompagné de ce formulaire à Musiques & Cultures Digitales, 8 rue du Général Renault, 75011 Paris

Téléphone : 01 83 89 13 73
E-Mail : abonnement@digitalmcd.com

who's

MCD - Musiques & Cultures Digitales
Publication trimestrielle

DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Anne-Cécile Worms < nc@digitalmcd.com >

RÉDACTEUR EN CHEF
Laurent Diouf < laurent@digitalmcd.com >

RÉDACTRICE EN CHEF INVITÉE
Shu Lea Cheang < shulea@earthlink.net >

CONSEILLÈRE ÉDITORIALE
Annick Rivoire < annick.rivoire@poptronics.fr >

RÉDACTEURS
Alain Le Cabrit < zadistan / poptronics.fr >
Alexis Rowell < alexisrowell@googlemail.com >
Annick Rivoire < annick.rivoire@poptronics.fr >
Brett Scott < b.r.scott.06@cantab.net >
Denis Roio alias Jaromil < jaromil@dyne.org >
Économie solidaire de l'art < contact@economiesolidairedelart.net >
Effie Amanatidou < effie.amanatidou@gmail.com >
Ewen Chardronnet < e.chardronnet@gmail.com >
Geert Lovink < geert@xs4all.nl >
Gerald Nestler < mail@geraldnestler.net >
Giorgos Gritzas < ggritzas@auth.gr >
Giselle Beiguelman < desvirtual@gmail.com >
Gregory Chatonsky < chatonsky@gmail.com >
Harry Halpin < hhalpin@ibiblio.org >
Karolos Iosif Kavoulakos < kkavoula@gmail.com >
Kate Rich < kate@irational.org >
Lenara Verle < lenara@verle.com >
Mabel Tapia < tapia.mabel@gmail.com >
Marco Radium Sachy < radium@dyne.org >
Maria Ptqk < mariaptqk@gmail.com >
Michael Aschauer < m@ash.to >
Michel Bauwens < michel@p2pfoundation.net >
Nathaniel Tkacz < nathanieltkacz@gmail.com >
Olivier Auber < olivierauber2@gmail.com >
Paolo Cirio < press@paolocirio.net >
Primavera De Filippi < primaver@gmail.com >
Regine Debatty < regine@wmmna.com >
Shu Lea Cheang < shulea@earthlink.net >
Stephanie Reisinger < stephanie.reisinger@gmx.de >
Tanja Brandmayr < tanja@servus.at >
Tiziana Terranova < tterranova@tiscali.it >

TRADUCTION ANGLAIS > FRANÇAIS
Valérie Vivancos <valerie.vivancos@gmail.com>
TRADUCTION FRANÇAIS > ANGLAIS
Cherise Fong <cf@espionne.com>
TRADUCTION ALLEMAND > FRANÇAIS
Annabelle Georgen <bonjour@annabellegeorgen.fr>
TRADUCTION PORTUGAIS > FRANÇAIS + ANGLAIS
Marcia Bechara <marciabechara@ymail.com>

DIRECTION ARTISTIQUE
Yann Lobry < contact@rendez-vu.fr >

Visuel couverture © Zéro Euro/Michael Aschauer, Piotr Pawinski/Fotolia.com

MCD / MUSIQUES & CULTURES DIGITALES est une publication
de l'association Musiques & Cultures Digitales présidée par Hadda Fizir.

DIRECTEUR ASSOCIÉ
Guillaume Renoud-Grappin < guillaume@digitalmcd.com >

CHARGÉE DE PRODUCTION
Camille Bari < camille@digitalmcd.com >

PUBLICITÉ & PARTENARIAT
Muriel Knezek < muriel@digitalmcd.com >
< communication@digitalmcd.com >

CHARGÉE DE DÉVELOPPEMENT
Milka Wagner < milka@digitalmcd.com >

ABONNEMENT
+33 (0)1 83 89 13 73 < abonnement@digitalmcd.com >

ADRESSE
Musiques & Cultures Digitales, 8 rue du Général Renault, 75011 Paris.

IMPRIMERIE
ETIC graphic, Z.I. des Touches, BP 2159, 81 boulevard Henri Becquerel,
53021 Laval cedex 9, France < www.etic-graphic.fr >

DISTRIBUTION : MLP

DIFFUSION INTERNATIONNALE : Numero0
Tél: +33 (0)9 82 42 63 09 < marie@numero0.fr >

COMMANDE EN LIGNE < www.digitalmcd.com >

Tous droits réservés
ISBN 978-2-36807-042-0 - ISSN 1638-3400
Dépôt légal à parution : décembre 2014.

mcd
magazine des cultures digitales

Site < www.digitalmcd.com >
E-mail < info@digitalmcd.com >
Infos < www.facebook.com/digitalmcd >
Réseau < https://twitter.com/mcd_mag >

RÉSEAU ARTS NUMÉRIQUES

MCD est membre
du Réseau Arts Numérique (RAN)
< www.ran-dan.net >

en vente
en kiosques et librairies :

- Lyon : 57 place de la République, 69002
- Lyon : K SNCF Lyon Part Dieu 1, 69003
- Lyon : 75 rue Massena, 69006
- Lyon : 39 rue de St Cyr, 69009
- Marseille : Relay Esplanade St Charles, 13001
- Marseille : Presse Relay Galerie Marchande, 13001
- Marseille : CCI Marseille Provence Aéroport, 13700
- Nantes : 9 rue de la Paix, 44000
- Paris : 67 rue St Honoré, 75001
- Paris : 2 rue des Petits Carreaux, 75002
- Paris : 217 rue St Maur, 75010
- Paris : 107 avenue Ledru Rollin, 75011
- Paris : 95 avenue Philippe Auguste, 75011
- Paris : 25 avenue des Gobelins, 75013
- Paris : 318 rue Vaugirad, 75015
- Paris : 64 av de Versailles, 75016
- Paris : 7 place de Clichy, 75017
- Paris : 62 rue Damremont, 75018
- Paris : 4 avenue Jean Jaurés, 75019
- Paris : 3 place Gambetta, 75020
- Strasbourg : 4 rue du Fbg de Pierre, 67000
- Toulouse : 19 Place du Salin, 31000
- Quimper : 4 rue St Francois, 44000

en consultation :

- Bourogne : Espace Multimédia Gantner, 1 rue de Varonne
- Gardanne : Médiathèque Nelson Mandela, Bd Paul Cézanne
- Issy-les-Moulineaux : Le Cube, 20 cours Saint Vincent
- Montreuil : Bibliothèque Robert Desnos, 54 rue Victor Hugo
- Paris : Bibliothèque Publique d'Information, 19 rue Beaubourg, 75004
- Paris : Centre Musical Barbara Fleury Gouttes d'Or, 1 rue de Fleury, 75018
- Paris : IRMA, 22 rue Soleillet, 75020
- Paris : Médiathèque musicale de Paris, Forum des Halles, 75001
- Paris : NUMA, 39 rue du Caire, 75002
- Perpignan : École des Beaux-Arts, 3 rue Maréchal Foch
- Reims : Centre culturel Saint-Exupéry, Esplanade André Malraux
- Rennes : Bibliothèque Les Champs Libres, 46 bd Magenta
- Rennes : Le Jardin Moderne, 11 rue du Manoir de Servigné
- Rosny-sous-Bois : Espace Jeunesse - Cercle J, 45 rue Gardebled
- Saint-Denis : Association Synesthésie, 15 rue Denfert Rochereau
- Saint Herblain : La Bibliothèque, rue François Rabelais
- Saint Médard en Jalles : Médias Cité, Place de la République
- Toulouse : Centre culturel Bellegarde, 17 Place Bellegarde
- Villeneuve d'Ascq : Bibliothèque Université Charles de Gaulles Lille, 3 rue du Barreau

9€, disponible sur www.digitalmcd.com

GRM Tools 3 by ina

Les plugins GRM Tools - conçus et réalisés par l'Ina GRM - sont le fruit de nombreuses années d'expérimentations et de développement de logiciels de traitement sonore.

De notoriété mondiale, ils sont utilisés aussi bien par les musiciens, les compositeurs et les designers sonores que par l'industrie du cinéma, les studios de production musicale et de jeux vidéo.

NOUVEAU
BUNDLE SPACES
DISPONIBLE DÉBUT 2015

Aux incontournables GRM Tools Classic (8 plugins), Spectral Transform (4 plugins), Evolution (3 plugins) s'ajoute le nouveau bundle Spaces (3 plugins).

SPACES

Les trois nouveaux GRM Tools du bundle Spaces vous offrent trois traitements pour explorer l'espace, fragmenter et disperser les sons, les filtrer et les retarder dans l'espace multicanal.

La troisième génération de GRM Tools disponible sur **store.inagrm.com**

ina GRM